
GUITARIST
Acoustic
#72
UNPLUGGED
PEDAGO
ETUDE DE STYLE
LE B.A.-BA DU BLUEGRASS
28 PAGES DE PARTITIONS
Jazz manouche
Picking - Chanson - Blues - Flamenco - Classique
TRIMESTRIEL - 20 JUILLET - 20 OCTOBRE 2020
INTERVIEWS
Thomas Dutronc
Stochelo Rosenberg
ENTRETIEN EXCLUSIF !
Francis CABREL
Passionnément guitare
Revue des guitares de son nouvel album par Franck Cheval
Denys Lable, souvenirs du Rock'n'Roll Show
TRIBUTE
Lucky Peterson
Little Richard
MATOS
Nouveauté !
TAYLOR American Dream Series
CORT Gold OC8 Nylon
YAMAHA CSF1M
MARTIN 000-13E
ORANGE Crush Acoustic 30
MARTELLI Mojo Box Guitar électro-nylon
DOSSIER
The MusiSHEans - Le collectif de guitaristes 100% féminin
L 15566 - 72 - F: 7,95 € - RD

ÉDITO SOMMAIRE

Summer songs

De quel bois sera fait cet étrange été 2020 ? On le sait : cette année, les transhumances estivales ne passeront pas par les festivals et les bals, même masqués. Les bœufs, eux, se feront à distance sanitaire. Qu'on se rassure, les gestes barrières ne nuisent pas à la dextérité, bien au contraire. A l'image de Francis Cabrel, la pratique d'un instrument fut bien plus qu'un simple passe-temps durant les mois de confinement, la six-cordes fut une alliée, une caisse de résonance qui permit d'extérioriser nos émotions alors que nous étions enfermés. Quand tout se casse la gueule autour de soi, il est salvateur de jouer. Ou du moins de se réaccorder. S'il y eut beaucoup de tribunes, de concerts à la maison proposés en livestream sur les réseaux sociaux, le live et sa communion entre artistes et publics ont cruellement manqué.

C'est ce que nous explique en substance Francis Cabrel qui a accepté de nous accorder un entretien exclusif, lui qui est d'habitude si discret dans les médias. Besoin de parler, de jouer en groupe, non pas d'assister mais de partager. Envie d'unisson. Voilà pourquoi nous vous avons concocté un imposant cahier pédagogique, complété d'un cahier spécial vacances, pour partager nos partitions et reprendre les bonnes vieilles habitudes.
Au charbon et au bois !

La rédaction



TOUTE VOTRE PÉDAGO EN LIGNE !

Afin de ne plus être limité en temps pour les leçons pédagogiques, ce que nous impose le CD-Rom dont le contenu est limité, nous avons décidé de transférer toutes les vidéos sur une chaîne Vimeo, spécialement créée pour vous et dont l'accès, très simple, vous est réservé en tant que lecteur. Nous avons choisi Vimeo pour la qualité de son image afin d'optimiser au maximum le travail de nos intervenants. Quant à l'audio que beaucoup écoutent en voiture, en déplacement ou sur une chaîne de salon, vous la retrouverez en intégralité (explications comprises) sur le CD, auquel nous restons attachés et qui accompagne toujours votre journal. Pas une révolution, mais une évolution qui, nous l'espérons, vous apportera encore plus de confort pour apprécier le travail de nos pédagogues. Vous trouverez en page 36 toutes les indications pour vous connecter rapidement et facilement à ce nouveau service. Bonne guitare !

Saisissez le code AC72summer pour télécharger les playbacks et vidéos pédagogiques de ce numéro sur : www.guitaristmag.fr/pedago

OJD PRESSE PAYANTE Diffusion Certifiée 2018

Directeur de la publication : Georges Fonseca
Directrice de la rédaction : Valérie Duchâteau (06 03 62 36 76)
Coordination éditoriale : Benoît Merlin
Création et réalisation maquette : Guillaume Lajarige
Conception cahier pédagogique : Max Robin
Photo couverture : Francis Cabrel © Claude Gassian
Chef de publicité : Sophie Folgoas - sophie.folgoas@guitarpartmag.com – 06 62 32 75 01
Guitarist Acoustic/Unplugged est une publication trimestrielle éditée par la SARL La Rosace au capital de 1 000 euros.
RCS Bobigny : 83064379700038 · ISSN-1957-8229 / N°72, juillet 2020
Gérant : Georges Fonseca - **Siège social** : 9, rue Fransisco Ferrer, 93100 Montreuil-sous-Bois
Tél. 06 03 62 36 76 (acoustic@editions-dv.com)
Abonnements : ABOMARQUE - CS63656, 31036 Toulouse Cedex 01. Tél. : + 33 (0)5 34 56 35 60 (de 10h à 12h et 14h à 17h).
Email : editionslarosace@abomarque.fr
Ventes et réassorts (dépositaires uniquement) : Mercuri Presse – 9 et 11, rue Léopold-Bellan, 75002 Paris. Numéro Vert : 0 800 54 84 20
La rédaction n'est pas responsable des textes, dessins et photographies qui n'engagent que la seule responsabilité de leurs auteurs.
Les documents ne sont pas rendus et leur envoi indique l'accord de leurs auteurs pour leur libre publication.

Distribution : MLP
Impression : Centre Impression(43, rue Ettore Bugatti 87280 Limoges). Commission paritaire 0921K 86315. (Printed in France)
Origine papier principal de la revue : Allemagne. Taux de fibre recyclé utilisé : 0%. Certification des papier : PEFC
Indicateurs environnementaux P(tot) : 0,016 kg/t

PEFC



BREVES

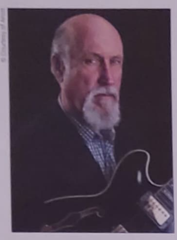
Dans le cadre de la sortie de son nouvel album et de l'Anagnorisis Tour, **Asaf Avidan** donnera plusieurs concerts avec son nouveau groupe, en France à partit de mars 2021, dont deux dates au Zénith de Paris, les 13 et 15 mars. La billetterie est d'ores et déjà ouverte.

Le 31 juillet, ECM rééditera la discographie complète de **Pat Metheny**, soit onze disques publiés sur le prestigieux label, avec un nouveau mastering.

Robby Krieger, l'ex-guitariste des Doors, sort un nouvel album solo intitulé *The Ritual Begins at Sundown*, une des phrases favorites de Jim Morrison.

Après un superbe premier album, le songwriter kenyan **J.S. Ondara**, résidant aux États-Unis et profondément influencé par Bob Dylan et Neil Young, sort un second album. Intitulé *Folk'n'Roll Vol. 1*, ce disque est composé de chansons écrites lors du confinement de l'artiste à Minneapolis.

Après le succès de l'album *InFinite*, sorti en 2017, **Deep Purple** est de retour avec *Whoosh !* Ian Gillan, Roger Glover, Ian Paice, Steve Morse et Don Airey ont à nouveau été produits par Bob Ezrin.




LA PHRASE DU MOIS

"Je sais que certains diront que mes solos sont trop longs, mais c'est ce qui nous rend créatifs et inspirés. Il faut parfois une minute pour y arriver !"

Confidence sur le divan de **John Scofield** à l'occasion de la sortie de son nouvel album, *Swallow Tales*, son premier projet comme leader sur le prestigieux label allemand ECM.

BAD NEWS

Report du Festival Guitare d'Issoudun



C'est avec beaucoup de regret que Gérard Sadois, Alex Costanzo et la dream team d'Issoudun ont annoncé le 1er juillet le report de l'édition 2020 de cet événement incontournable de la guitare. *"Nous avons pris la décision de reporter le 32e FGI en 2021, les conditions sanitaires actuellement (distanciation, rassemblement intérieur...) en vigueur ne sont pas compatibles avec le modèle du FGI. Au moment où il nous faut procéder à des engagements financiers importants et face à de nombreuses incertitudes concernant la fréquentation, cette décision, même si elle nous désole fortement, nous apparaît comme raisonnable et responsable. Il s'agit bien d'un report puisque la totalité des musiciens programmés cette année (la programmation était terminée avant la crise sanitaire) sera à l'affiche du 32e FGI du 29 au 31 octobre 2021"*, expliquent les organisateurs dans un communiqué. Contactés par téléphone, ils nous ont également expliqué que ces mesures sanitaires n'étaient pas compatibles avec l'esprit festif d'Issoudun, les rassemblements autour du bar, la cantine, les bœufs improvisés, *"la convivialité, les contacts, une ruche bourdonnante, un joyeux bazar"*, ajoutent-ils. Tout ce qui fait la singularité de ce festival dédié à la grande famille de la guitare . Pour ne pas rompre le fil, l'équipe a prévu des rendez-vous vidéo pendant la période du festival.

A consulter sur le site : http://www.issoudun-guitare.com

INSTRUMENTS DE MUSIQUE

Un secteur durement frappé par la pandémie

"Le constat est catastrophique, avec 94 % des entreprises partiellement ou totalement à l'arrêt et 88 % d'entre elles qui ont vu leur chiffre d'affaires chuter au mois d'avril." Tel est le cri d'alarme du rapport de la Chambre Syndicale de la Facture Instrumentale (CSFI), publié le 21 mars, après avoir réalisé des sondages auprès des 4000 entreprises, artisans et magasins de musique pour mesurer l'impact de la crise sanitaire liée au Covid-19 sur le secteur. Selon une étude réalisée en 2018 par le Crédoc, 1,6 million instruments de musique sont achetés chaque année en France. Deux semaines après la mise en place des mesures de confinement, 55,2 % des entreprises de facture instrumentale déclaraient n'avoir plus aucune activité ! En outre, les aides du fonds de soutien, octroyées par la loi d'urgence sanitaire adoptée le 23 mars, ont été trop tardives et se révèlent insuffisantes.

Pour sortir le secteur de la crise, la CSFI a envoyé aux ministères de la Culture et de l'Économie et des Finances onze propositions destinées à soutenir le marché. Au programme : réouverture des magasins de musique (sur rendez-vous), soutien direct aux achats d'instrument par une prime de 1000 euros, mise en place de protocoles sanitaires pour les professionnels puissent travailler en toute sécurité après avoir rouvert. Et de conclure cet appel par cette triste réalité : *"Il est donc urgent que soit clairement reconnu cet état de catastrophe économique pour notre secteur, ce qui n'est pas explicitement le cas à l'heure actuelle."*

TOUS POUR LA MUSIQUE

L'appel des attachés de presse indépendants

Face à la crise culturelle qui se profile suite à la pandémie (4,5 milliards d'euros de perte en 2020), les attachés de presse indépendants ont décidé de se fédérer et de créer leur premier syndicat national pour défendre une profession en danger et indispensable à la vitalité du secteur culturel. En effet, ce sont tous ces travailleurs qui défendent et mettent en avant chaque jour les projets des artistes. Sans eux, pas d'information, pas de vitrine, pas de diversité musicale. C'est pour défendre cette activité primordiale, régulièrement mise à mal par la crise économique et l'absence de soutien de l'État, que nombre d'entre eux ont communiqué via la presse, publié des tribunes, des études et des propositions, lancé des appels à l'aide au gouvernement... Presque toutes ces lettres ouvertes sont restées... lettres mortes. Pire, le 14 juin dernier, la situation de la culture n'a pas été évoquée lors de l'allocution télévisuelle du Président de la République.



Rappelons que les attachés de presse indépendants ont continué à travailler (malgré les incertitudes, les conditions précaires du télétravail confiné, les rémunérations reportées, voire supprimées) pour que les musiciens ne baissent pas définitivement le son durant le confinement et pour qu'ils disposent de véritables scènes à l'avenir. A noter qu'ils font également partie du collectif Tous pour la Musique, un collectif qui a publié dix priorités pour sauver la filière musicale.

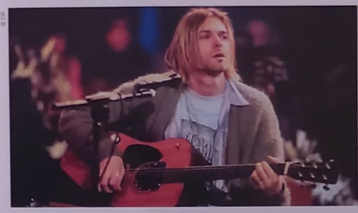
Voici toutes les informations pour suivre leur appel et les soutenir : **communiqué : https://bit.ly/2zMuzVW - Récapitulatif des dernières prises de parole : https://bit.ly/2YG6rwo - Site : www.tplmusique.org**

DÉCONFINEMENT

Dick Annegarn ne fait rien comme les autres.



Confinement ou non, pas question de saturer les ondes avec des concerts à la maison. Figure iconoclaste de la famille folk française et père Ubu de la scène underground, le songwriter néerlandais, installé entre terre gasconne et sables marocains, a livré le fond de sa pensée à Télérama début mai : *"J'en ai ras-le-bol (du confinement), mais je souffre plus pour les autres que pour moi-même. Je n'ai pas envie de bâcler un concert en ligne ni de traîner sur les réseaux sociaux. Je préfère la contemplation. Comme disait un moine :* "La nuit, j'entends le cri du monde"." L'autoproclamé "plouc du picking" (*"Dans la vie, j'oscille entre culture et agriculture"*, se décrit-il) prépare son passage au Festival du verbe, qui se déroulera les 26 et 27 septembre dans son village de Laffite-Toupière, ainsi que la sortie de son nouvel album, *SöL* (*"pour soleil et solitude, du folk-blues en guitare-voix, intime et mélancolique"*), bientôt distribué sur les plateformes numériques.

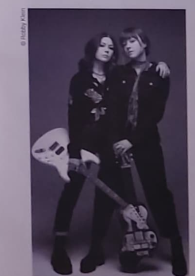


LE CHIFFRE DE L'ÉTÉ

6 millions de dollars

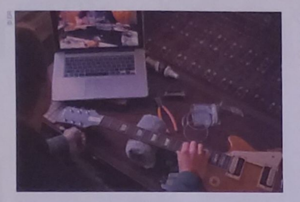
Telle est la coquette somme à laquelle s'est adjugée la célèbre Martin D-18E de Kurt Cobain lors d'enchères organisées fin juin à Beverly Hills par la maison Julien's. Il s'agit du fameux modèle joué lors du MTV Unplugged du 18 novembre 1993. Un objet de légende, le leader de Nirvana se suicidant quelques mois plus tard (5 avril 1994). L'acheteur est l'entrepreneur australien Peter Freedman, fondateur de l'entreprise Røde Microphones.

LA RECETTE DE LA BONNE COMPO SELON LARKIN POE



Comme Tom Petty le disait toujours : "Ne faites pas chier avec tous les détails et envoyez juste un bon refrain !"

Ou comment composer une bonne chanson sans se prendre la tête selon **Rebecca Lovell** du duo Larkin Poe, qui vient de sortir un nouvel album, *Self Made Man* (Tricki-Woo Records). Spécialistes des reprises incendiaires (de Jimi Hendrix à Crosby, Stills & Nash), les sœurs Lovell marient les complaintes du blues aux fièvres du rock, le tout dans la joie et la bonne humeur. Oui, c'est possible !



GIBSON

Le guitar-tech du futur

Confinement oblige, la célèbre marque a repensé son service après-vente : grâce au Gibson Virtual Guitar Tech Service, les propriétaires de Gibson et Epiphone pourront faire appel à un luthier en ligne pour réparer les belles endommagées. C'est simple comme un tour de vis : vous prenez rendez-vous en ligne, qui dure 30 minutes et permettra au cyber-réparateur de juger de son intervention. A la fin de l'entretien (qui se déroule sur la plateforme de vidéoconférences Zoom), ce dernier vous donnera une liste des outils à acquérir pour opérer vous-même lors d'un second entretien, qui s'apparente donc à une sorte de tuto de lutherie en ligne. Le tout est gratuit, sauf les gouges à se procurer, et nécessite quelques aptitudes au bricolage.
www.gibson.com/Support/Virtual-Guitar-Tech

STAGES D'ÉTÉ

STAGE À CHARRON (CHARENTE-MARITIME)

ASSOCIATION ECLADES
Arts et Cultures

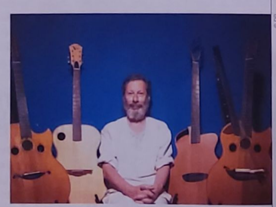


Du 2 au 4 octobre 2020, **Eric Gombart** animera un stage de guitare fingerstyle à Charron (près de La Rochelle). Pour cette 3e édition de l'événement organisé par l'association Eclades, dirigée par notre ami Eric Tollet, la formule ne change pas et et propose trois jours de stage et d'immersion en guitare dans un cadre exceptionnel. Au programme : exercices progressifs swing/groove (synchronisation thèmes/riffs avec accompagnement simultané) puis application sur des standards pop et funk avec arrangements inédits (tablatures et partitions fournies pour l'ensemble du stage). Places limitées à des participants ayant un niveau de cinq ans de pratique ou plus. A noter la soirée diner-concert public des stagiaires, rejoints par des invités et Eric Gombart, le samedi 3 octobre !



Du 23 au 25 octobre, ce sera au tour de **Valérie Duchâteau** d'animer un stage de guitare classique. Au programme : groupes par niveau programmes ciblés pour "apprentis" et pour participants confirmés. Là encore, les places sont limitées, et le stage se clôturera sur la soirée diner-concert public des stagiaires et le récital de Valérie Duchâteau, le samedi 24 octobre ! Tarifs : Stage + hébergement (2 nuits et 2 petits déjeuners) + restauration (3 repas au gîte + buffet accueil le vendredi à 12h + diner-concert le samedi : 280 euros.
Inscriptions : eclades.contact@gmail.com - Tel : 06 51 03 41 25 - www.eclades.fr

STAGE 6 & 12-CORDES



Avis à tous les amateurs de guitares sans frontières : **Michel Gentils** animera bien son stage d'été dédié à la 6 et à la 12-cordes, du 20 au 23 août 2020 à la Calade 26410 Menglon. Ce stage s'adresse à tout guitariste, lecteur ou non, 6 et/12-cordes, indépendamment de son niveau et de son style, et peut, selon l'orientation désirée, aborder les thèmes suivants : le travail sur le son, le toucher, l'interprétation, la musicalité ; l'improvisation, la technique du picking à 6-cordes, les techniques propres à la 12-cordes, le bottleneck, les capos partiels, la notion de mode en musique traditionnelle...
En tout, trois jours de stage, 6h/jour, avec ateliers en groupe et cours individuels, et soirées libres.
Tarifs : 385 euros pour les frais pédagogiques et en pension complète sur place, ou 270 euros pour les frais pédagogiques, le repas de midi et les en-cas. Inscriptions : versement d'un chèque de 100 euros d'arrhes à l'ordre de Michel Gentils
Renseignements : michelgentils26@gmail.com - www.michelgentils.com, onglet "Stage", ou par téléphone au 06 11 02 49 30.



STAGE BLUES-ROCK EN ALBRET

Bonne nouvelle ! La gâchette de la guitare **Michel Fraisse** et le bassiste **Bruno Consolo** animeront bien leur stage d'été dédié au blues-rock dans le Lot-et-Garonne. Deux sessions possibles : du 3 au 7 août 2020 (250 euros) ou le week-end du 6 et 7 août (100 euros).
Inscriptions : michelfraisse@live.fr - consolo.bruno@neuf.fr

APPEL

AIDEZ-NOUS À SAUVER LE MAGAZINE GUITARIST ACOUSTIC

AU DON

Comme tous les secteurs d'activité, la presse est touchée de plein fouet par la crise du Coronavirus. Imprimeries fonctionnant au ralenti, points de vente presse, certes réouverts mais difficilement achalandés, il nous est malheureusement difficile d'ignorer cette situation qui risque de vous priver de la lecture de votre magazine préféré. A cette crise sanitaire s'ajoute la faillite de Presstalis, la société qui assure la distribution des magazines chez les marchands de journaux et qui nous a privés des recettes des anciens numéros qui auraient dû financer... la parution des suivants.
En conséquence, nous nous battons pour assurer la sortie des prochains numéros de Guitarist Acoustic.
Pour autant notre (très petite) équipe a décidé de ne pas baisser les bras et continue d'arrache-pied à travailler sur le contenu des parutions à venir... en attendant un miracle. Les articles sont tous pour la plupart écrits ou en cours de rédaction, la pédagogie a été enregistrée, nous sommes dans les temps.
Sauf que, sauf que, il nous manque le nerf de la guerre, l'argent pour payer l'imprimeur, le presseur, le maquettiste, les pigistes, tous des passionnés qui nous font l'amitié de continuer à travailler !
Alors, il nous faut maintenant espérer un retournement de situation pour que le premier magazine consacré à la guitare acoustique continue son aventure et sa route vers un 100e numéro dont nous rêvons...
Ce miracle, c'est peut-être vous, fidèles lecteurs,
pour certains depuis plus de dix ans, qui allez nous aidez à le réaliser.
Nous avons mis en place cette cagnotte si toutefois vous souhaitez aider Guitarist Acoustic.
Nous avons bien conscience que vous avez tous, en ce moment, des choses bien plus importantes à régler mais, un geste, rien qu'un petit geste de votre part, pourrait nous aider à passer ce cap délicat.
Si vous ne pouvez pas intervenir financièrement, aidez-nous au moins en partageant notre appel pour qu'il soit relayé le plus possible dans le monde entier.
Quoi qu'il arrive, merci à toutes celles et ceux qui nous suivent depuis si longtemps, l'aventure a été, et sera sûrement encore, magnifique grâce à vous !
Portez-vous bien et protégez-vous !

L' équipe de Guitarist Acoustic

NOM : ______________________ PRENOM : ______________________

ADRESSE : ______________________ CODE POSTAL : __________

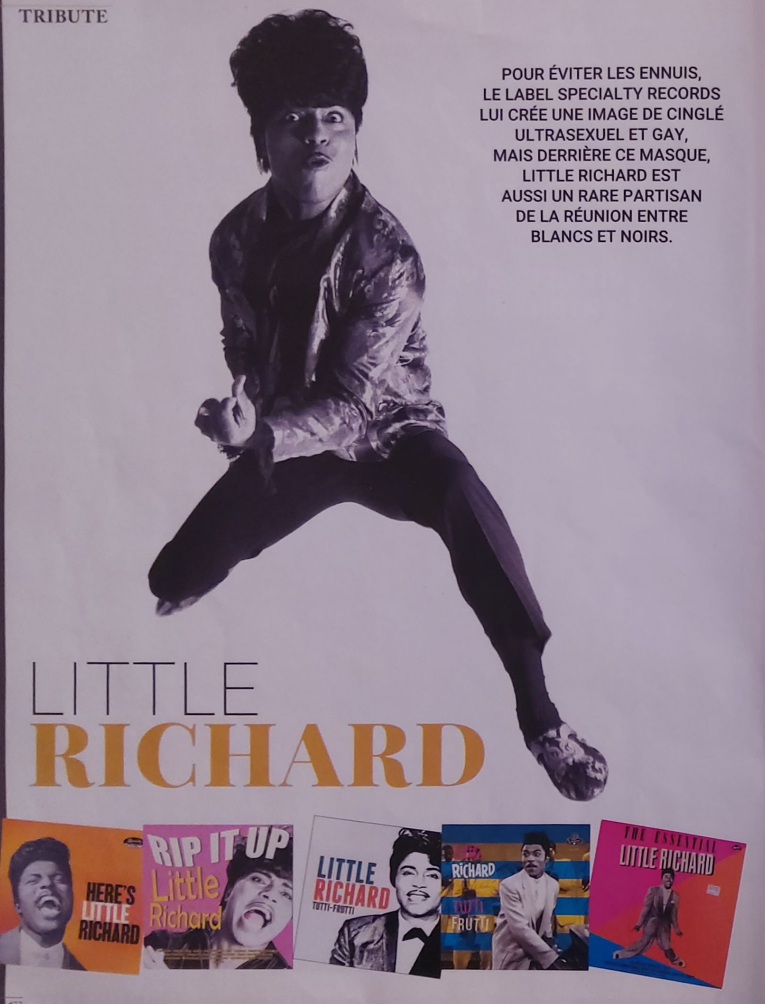
VILLE : ______________________ E-mail : ______________________

Je participe à la suite de l'aventure de **Guitarist Acoustic Unplugged** pour un montant de :

☐ 20 €   ☐ 35€   ☐ 50€   ☐ Participation libre

J'adresse mon don à **Guitarist Acoustic Unplugged « Financement participatif »**, 9 rue Francisco Ferrer - 93100 Montreuil.





POUR ÉVITER LES ENNUIS, LE LABEL SPECIALTY RECORDS LUI CRÉE UNE IMAGE DE CINGLÉ ULTRASEXUEL ET GAY, MAIS DERRIÈRE CE MASQUE, LITTLE RICHARD EST AUSSI UN RARE PARTISAN DE LA RÉUNION ENTRE BLANCS ET NOIRS.

LITTLE RICHARD

ROCK'N'ROLL ORIGINATOR

Parmi tous les artistes qui nous ont quittés récemment (Robert Parker, Lucky Peterson, Jack Scott, Phil Phillips, Phil May, John Prine, Eric Weissberg, Moon Martin), le plus bruyant est celui qui est parti le plus discrètement. Richard Wayne Penniman est décédé le 9 mai 2020, âgé de 87 ans.

Texte : Romain Decoret - Photo : Sony Music/Legacy Recordings

Little Richard est le lien entre les "blues shouters" comme Wynonie Harris ou Roy Brown et le rock'n'roll des années 50. Il est l'héritier d'une longue tradition qui inclut le gospel, les revues itinérantes et le cri primal du blues. Il est né à Macon, Georgie, le 5 décembre 1932 dans une famille de douze enfants. Son père Charles dirige un juke joint, le Tip In Inn. Le grand-père, Walter Penniman, est prêcheur et chante le gospel. Le groupe familial s'intitule The Penniman Singers et tourne dans des Battles of the Gospel Shows, en concurrence avec les Brown Singers. Les "Woou" criés de Richard lui valent le surnom de "War Hawk", mais les églises lui interdisent de chanter ainsi. Il a dix ans.

CHITLIN' CIRCUIT

Il est ensuite vendeur de Coca Cola au Macon City Auditorium, où il entend Cab Calloway, Hot Lips Page, Cootie Williams, Lucky Millinder et Louis Jordan qui lui apprend son hit "Caldonia". Sister Rosetta Tharpe l'invite sur scène et, pour la première fois, Richard rentre chez lui avec 40 dollars en cash. A la même époque, il est initié à l'homosexualité par un travesti du voisinage, nommé Mme Oops. Gospel et homosexualité, ces deux domaines incompatibles vont le tirailler pendant tout le reste de sa vie.

Richard part alors en tournée avec des "docteurs" itinérants, notamment Dr Nobilio, un spiritualiste à turban qui lit les pensées, puis Dr Hudson's Medicine Show, qui vend des potions à l'huile de serpent. Il rejoint B. Brown & His Orchestra, chantant "Good Night Irene" ou "Mona Lisa". C'est là qu'il reçoit le nom de Little Richard. Il continue avec Sugarfoot Sam from Alabam', puis avec The King Brothers Circus, The Jolly Steppers, The JJ Heath Show et The Broadway Follies, où il rejoint une troupe qui inclut le grand Chuck Willis, B.B. King, Jimmy Witherspoon et Billy Wright. Tous ces "traveling shows" sont les ultimes incarnations des Rabbit Foot Minstrels Shows, l'une des sources essentielles du blues et du R&B, aujourd'hui disparue. C'est une expérience inégalable pour un artiste authentique de black music.

FLAMBOYANCE

C'est chez Billy Wright que Little Richard trouve son style scénique flamboyant. Comme lui, il porte une coiffure style Pompadour et apprend à faire bouger une audience. C'est aussi Billy Wright qui le présente et le fait signer sur le label RCA en 1951 pour son premier disque "Taxi Blues"/"Every Hour". Succès dans les États du sud. En 1953, Little Richard vit à Houston et Don Robey, le boss de Peacock Records, le signe et lui fait enregistrer le 45 tours "Fool at the Wheel", puis trois sessions avec le Johnny Otis Band. Si Billy Wright influence son style vocal, c'est à S.Q. Reeder, dit Esquerita, un musicien de New Orleans, qu'il doit son jeu de piano extraordinaire.

TUTTI FRUTTI

De retour à Macon, Little Richard monte son propre groupe, The Upsetters. Guitare, basse, batterie et deux saxos. Il chante ses titres, ainsi que des reprises de Roy Brown, Fats Domino, B.B. King et Billy Wright. Tout le monde parle de lui et Lloyd Price lui donne l'adresse de Specialty Records, à Los Angeles. Finalement, il enregistre une maquette qu'il envoie à Art Rupe, en février 1955.

Quelques mois plus tard, Little Richard est à New Orleans dans les studios J&M de Cosimo Matassa avec les musiciens de Fats Domino et Lloyd Price : les saxos Lee Allen et Alvin "Red" Tyler, et la section rythmique Frank Fields/Earl Palmer. La magie opère quand Little Richard chante un de ses vieux morceaux de scène avec des "wooh" placés aux endroits stratégiques. Originalement titré "Good Booty", c'est un appel au sexe que le producteur Bumps Blackwell demande à une jeune parolière, Dorothy LaBostrie, de réécrire "convenablement" et de retitrer "Tutti Frutti". Bingo! Sorti en 45 tours, c'est un succès, suivi d'autres classiques du rock : "Long Tall Sally", "Ready Teddy", "Slippin' & Slidin'", "Rip It Up", "Good Golly Miss Molly" ou "Lucille". Ces titres sont repris par Elvis Presley, Buddy Holly, Eddie Cochran, Chuck Berry ("Rip It Up" sur son album *New Juke Box Hits*) et même le risible Pat Boone. Des artistes black imitent son style à leurs débuts, comme James Brown et Otis Redding, sans oublier Esquerita qui reprend le look de Little Richard à son compte et enregistre chez Capitol d'excellents albums de rock.

L'apparition de Little Richard dans le film *The Girl Can't Help It* le fait connaître mondialement. Pour éviter les ennuis, Specialty lui crée une image de cinglé ultrasexuel et gay, mais derrière ce masque, Little Richard est aussi un rare partisan de la réunion entre blancs et noirs.

GOSPEL & ROCK

Son côté religieux prend le dessus en 1957 pendant une tournée en Australie avec Eddie Cochran, Gene Vincent & The Blue Caps, Alis Lesley et Johnny O'Keefe. Il annonce qu'il va se consacrer au gospel et se retire jusqu'en 1962. Mais il revient au rock avec une tournée européenne, en compagnie des Beatles, puis en Angleterre avec des Rolling Stones débutants. Paul McCartney utilise son fameux "wooh!" dans "I Saw Her Standing There" et reprend les versions de Little Richard de "Kansas City /Hey-Hey-Hey-Hey" et "Long Tall Sally". Durant le reste de sa carrière, Little Richard alternera périodes gospel et retours au rock/sexe et coke en 69, 73, 80 et 2010. Les puristes rock lui reprochaient son homosexualité et les activistes black le traitaient d'Oncle Tom, d'autres qui avaient mal lu Erasme n'y ont vu qu'un autre éloge de la folie…

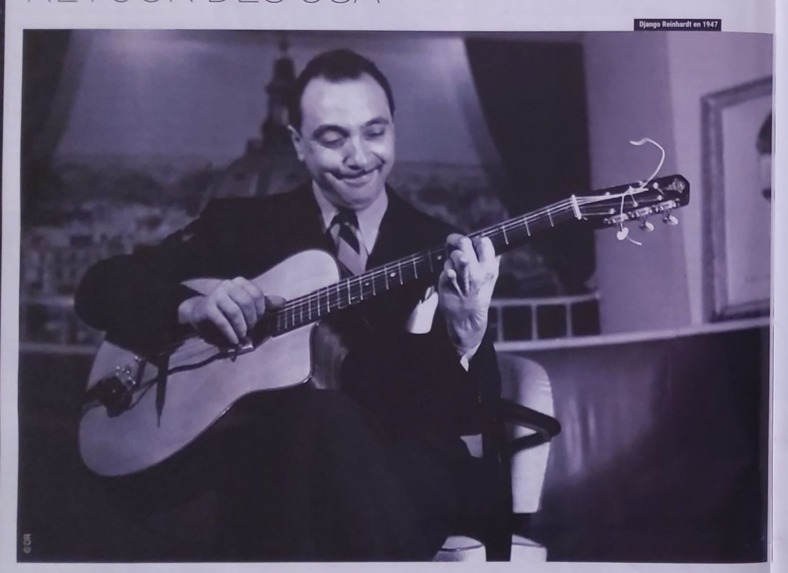
Little Richard a tout exploré dans sa carrière, gospel, blues, r&b, country, mais c'est sur scène avec le rock'n'roll qu'il donnait le meilleur de lui-même par son expérience et sa flamboyance, habillé en reine d'Angleterre ou en pape. Depuis une vingtaine d'années, il se déplaçait en chaise roulante, atteint d'un cancer des os de la hanche, ce qui ne l'empêchait pas de se tenir debout sur scène en chantant "Lucille".

LES GUITARISTES DE LITTLE RICHARD

Il serait faux de penser que la musique de Little Richard n'est qu'un long cri ponctué uniquement de solos de sax. Au début, il enregistre avec Roy Montrell, guitariste de Fats Domino, discret mais efficace dans le swing rythmique. Il embauche ensuite Justin Adams, Edgar Blanchard, des spécialistes du New Orleans Sound. Sur scène, Nat Douglas et sa Telecaster dirigent les Upsetters, et la basse Gibson EB1 d'Olsie Robinson dans le film *The Girl Can't Help It* est sans doute le premier modèle "violon" jamais vu par les fans européens. En studio, Richard chante ensuite dans les sixties avec le bluesman texan Joe Hugues, ainsi qu'avec Dewey Martin de Don & Dewey, Don "Sugarcane" Harris tenant la basse. En juin 64, il engage Maurice James, futur Jimi Hendrix, qui reste par périodes dans le groupe pendant 18 mois, d'abord comme guitariste rythmique, puis à la guitare solo en 65 sur les titres soul-funk "I Don't Know What You Got But it's Got Me" et "Dancin' All Around the World". En 66 et 67, c'est Johnny "Guitar" Watson qui est avec Richard en studio. En décembre 66 à Londres dans les studios d'Abbey Road, Big Jim Sullivan joue sur l'explosif "Get Down with it", devenu un classique et repris ensuite par Noddy Holder & Slade. A Sheffield, Alabama en 70, c'est Travis Womack des Valentinos qui illumine "The Rill Thing" et "I Saw Her Standing There". Sneaky Pete Kleinow, pedal-steel des Burritos Brothers, et le bassiste Chuck Rainey lui succèdent en 72. Little Richard joue aussi en studio avec Canned Heat pour "Rockin' with the King". D'autres séances réunissent Mylon Le Fevre, Leslie West, Dr John, Billy Preston, Duane Allman et Randy Bachman.

DJANGO REINHARDT
RETOUR DES USA

Django Reinhardt en 1947


© DR

La sortie du cinquième coffret consacré à Django Reinhardt chez Label Ouest (*Electrified Django*) focalise l'attention sur l'année 1947, période où le génial Manouche électrifie sa fameuse guitare Selmer, habité par une nouvelle quête sonore.

Texte : Reiner Thomas

Lorsqu'il pose de nouveau le pied sur le sol national, le 13 février 1947, après un séjour de plus de trois mois aux États-Unis, à quoi pense Django ? A sa tournée de trois semaines avec Duke Ellington, qui a plutôt bien marché, avant l'épisode fâcheux du Carnegie Hall, où il est arrivé en retard ? Au concert mémorable du big band de Dizzy Gillespie, un des chefs de file de la "nouvelle musique" (le be bop), qu'il est allé voir avec Charles Delaunay à l'Apollo de Harlem en janvier, et avec lequel un rapport de sympathie s'est établi dès ce moment-là ? Aux musiciens français avec lesquels il va bien pouvoir orchestrer sa propre "révolution" et intégrer les nouveaux concepts rythmiques et harmoniques découverts sur place ? A sa nouvelle passion, la peinture, à laquelle il s'est adonné pendant ses longs moments de solitude dans sa chambre d'hôtel à New York ?

> "NE ME PARLEZ PAS DE MUSIQUE. EN CE MOMENT, JE PEINS."

Django & Maurice Meunier


© DR

BABIK

En réalité, les choses s'enchaînent pour lui assez vite, dès son retour. Sitôt passées les retrouvailles avec sa famille, notamment avec son fils Babik, âgé de trois ans, à qui il va dédier un des ses nouveaux thèmes, Django doit honorer un engagement de deux mois au Bœuf sur le Toit (situé rue du Colisée, dans le 8e arrondissement de Paris), où il débute le 6 mars et où est organisée conjointement la première exposition de ses toiles. Mais notre guitariste a également rapporté des États-Unis un micro amovible DeArmond, qu'il installe sur sa Selmer. Il joue donc désormais "amplifié", explorant de nouvelles sonorités, qu'il va bientôt graver dans la cire. En effet, après le Bœuf, Django part en tournée en Belgique. A défaut de pouvoir s'entourer d'une nouvelle génération de musiciens novateurs (il ne rencontrera les frères Fol, et leur orchestre, les "Be-Bop Minstrels", qu'à l'automne 48), il fait appel à une poignée de fidèles, sur lesquels il sait pouvoir compter, en reconstituant son Quintette des années de guerre. La "famille" en un mot, celle du sang (son frère Joseph ou son cousin germain Eugène Vées à la guitare d'accompagnement) comme celle de la musique (Hubert Rostaing à la clarinette, Emmanuel Soudieux à la contrebasse, Pierre Fouad à la batterie - bientôt remplacé par le jeune André Jourdan).

SURPRISE-PARTIE

C'est ainsi qu'il enregistre à Bruxelles, en fin de tournée (le 21 mai), sa première séance à la guitare amplifiée. Au programme, une série de nouveaux thèmes intégrant des éléments "bop" en contexte swing ("Porto Cabello", "Duke and Dukie", "Babik", "Del Salle"), un standard signé Cole Porter ("Just One of Those Things") et le "Songe d'automne" d'Archibald Joyce, au parfum d'Europe centrale. Revenu à Paris, Django enregistre de nouveau, cette fois pour le jeune producteur Eddie Barclay, qui lui laisse les coudées franches, avant de repartir en tournée en Allemagne en juillet-août, avec le pianiste Eddie Bernard et le clarinettiste Maurice Meunier. Est-ce à cette époque que, peut-être sur les conseils de son frère Joseph (qui a tâté de l'électricité avant lui), Django vient trouver dans son atelier de Courbevoie l'ingénieur Jean Guen, créateur du micro Stimer ? Est-ce avec un de ses nouveaux prototypes qu'il équipe dorénavant sa guitare, notamment pour l'enregistrement radio des émissions "Suprise-Partie" d'Anne-Marie Duverney, le 29 août, puis tout au long de septembre ? A-t-il également changé d'ampli ? On assiste en tout cas à une véritable "explosion" sonore.

MUSIQUE ET PEINTURE

En revisitant ses plus grands succès sous le signe de la "fée électricité" (avec Hubert Rostaing à la clarinette en septembre, remplacé par Gérard Lévecque en novembre), Django transfigure sa matière sonore. A la différence de tous ses contemporains (notamment toute l'école jazz américaine), le Manouche n'hésite pas à faire "chauffer" les lampes, tordant le son, poussant l'instrument dans ses derniers retranchements, se jetant "à corps perdu" dans la bataille. Cette démarche toute expressionniste et complètement novatrice (près de vingt ans d'avance sur l'histoire !) s'apparente à celle des guitaristes rock des années 60, exploitant toutes les résonances, cherchant à décupler les capacités vibratoires de la six-cordes. *"Ne me parlez pas de musique. En ce moment, je peins"*, déclare pourtant Django ! Est-ce à dire que, pour lui, musique et peinture, c'est du pareil au même ? Jauger les rapports et choisir les couleurs ? *"Instinctivement, il est attiré par les problèmes plastiques fondamentaux"*, note son mentor Charles Delaunay. Quoi qu'il en soit, Reinhardt fait preuve en l'occurrence d'une stupéfiante intuition. C'est ce "feu d'artifice" sonore que donnent à entendre, en particulier les volumes 2 et 3 du coffret Label Ouest, servis par une section rythmique (Vées, Soudieux, Jourdan) "chauffée à blanc", à laquelle la remastérisation rend pleinement justice.




Django au Bœuf sur le Toit



©Lynn Theisen Photography



CLAIRE **PARSONS**

In geometry. C'est peu dire que la jeune compositrice luxembourgeoise d'origine anglaise manie l'équerre sans se soucier des angles droits. Revoir la grammaire, déconstruire une chanson, explorer les architectures musicales… Tel était l'unique cahier des charges du premier album, d'une rare audace, de Claire Parsons, une adepte des legos musicaux, cheminant au carrefour du jazz, de la folk, de la pop, du rock, de l'électro et de la musique classique. Révélation du jazz, la chanteuse s'est entourée d'un collectif d'esthètes pour réaliser cette étude (au propre comme au figuré) musicale : le guitariste israélien Eran Har Even, le pianiste franco-luxembourgeois Jérôme Klein, le bassiste Pol Belardi et le batteur Niels Engel, venus du Luxembourg eux aussi. Ensemble, ils creusent les notions de structures, d'intervalles, d'espaces et de résonances. Ils composent à géométrie variable. Non, définitivement, on ne connaît pas la chanson.

Alternant les dialogues et les unissons, les chœurs lancinants ("Line. Dot. Cure.", "No Shape") et les notes en apesanteur ("Enneagon"), les arpèges mélancoliques, hypnotiques et les lézardes électriques, les coups de pinceaux, de couteaux… Claire et son combo d'ingénieurs (du son) jouent à cache-cache, sans figure imposée ni filet de sécurité. On plaint le vendeur de la Fnac qui devra classer cet OMNI (objet musical non identifié) en rayon, à moins qu'il n'existe un bac fusion "Quand Terry Riley rencontre Fiona Apple et Mélanie De Biaso". On lui conseille de prendre le temps de décrypter la sublime pièce "Ursa Major", une illustration rythmique du jeu du chat et de la souris.

Parler de Parsons, c'est faire le grand écart entre voie classique et école buissonnière. La demoiselle débute le piano classique à l'âge de cinq ans au Conservatoire de Luxembourg, puis étudie d'autres instruments tels que la guitare classique et électrique, le piano jazz et le chant classique et jazz, notamment au Conservatoire Royal de Bruxelles auprès du chanteur de jazz David Linx et du pianiste Diederik Wissels. La compositrice décomplexée ne cesse d'interroger les enseignements à l'aune des émotions : *"La musique est plus qu'une simple organisation de notes et de rythmes, mais un état d'esprit"*, déclare cette artiste atypique qui est également prof de jazz et pop vocale à l'école de musique de Differdange. En chemin, elle rafle quelques breloques : lauréate du prix de "Meilleure musicienne émergente" des Luxembourg Music Awards en 2018, du "Premier prix Albert Michiels" au B-Jazz International Contest en Belgique l'année suivante et enfin du premier prix au "Jazz Maastricht Professional Awards" avec le projet Aishinka, en 2020. La success story se poursuivra certainement avec ce *In geometry* qui trace ses propres perspectives, comme le confirme David Linx : *"L'album de Claire Parsons est l'image de ce qui se fait de mieux dans la musique maintenant et à l'avenir. L'album est une déclaration politique en soi, carrefour entre jazz, folk et pop/rock"*. Clairement, c'est du solide.

A noter que cet album est lancé par le label Double Moon Records (Challenge Records) en collaboration avec le magazine de jazz allemand *Jazz Thing* dans sa série "Next Generation Vol. 83".

Youri

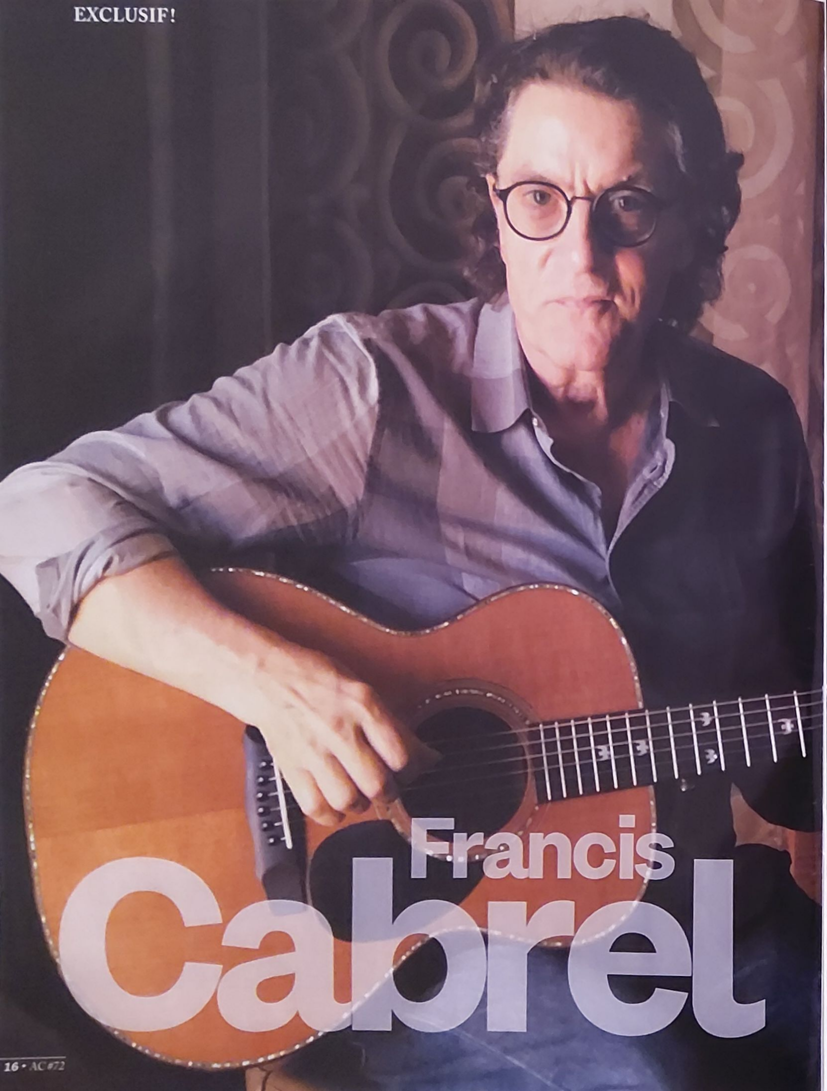
www.parsonsclaire.com



© Lynn Theisen Photography

© DR

Claire Parsons et son guitariste Eran Har Even, pilier de la scène jazz néerlandaise



Francis Cabrel

PASSIONNÉMENT GUITARE

Discret dans les médias, Francis Cabrel ne boude pas son plaisir lorsqu'il s'agit de parler guitare, lutherie et musique. Après deux mois de confinement, une trentaine de dates annulées, dont l'une à New York, une actualité largement chamboulée et des lendemains qui déchantent, le songwriter a accepté de nous accorder une entretien exclusif. Covid-19, situation des artistes, récente sortie du Rock'n'Roll Show, son hommage à Dick Rivers, avant la parution de son nouvel album en octobre prochain, guitares de luthiers et de série... Francis Cabrel s'est livré sans manière, sans joker, démontrant une fois de plus qu'il est définitivement un homme aux cordes sensibles.

Texte : Ben

Autoportrait avec la guitare de James Olson (©Francis Cabrel)

Durant le confinement, vous avez joué une chanson guitare-voix tous les soirs sur Facebook. Pourquoi ce choix ?

Tout d'abord, il n'y a pas un jour où je ne joue pas de la guitare, donc le confinement n'a pas changé grand-chose à ce niveau-là. Au début, nous n'avions aucune information sur la durée de ce confinement, nous étions dans une forme de vertige... Comme tous mes concerts ont été annulés, je me suis dit que j'allais m'occuper et partager des petits moments quotidiens avec ceux qui le souhaitaient. Et ce, en proposant des titres que je ne chante jamais quand je suis en spectacle, bref toutes ces chansons oubliées au fil des années, comme "Je rêve" issue de mon 2e album (*Les chemins de traverse, ndlr*) et transposée sur une toute petite guitare de Julien Régnier-Krief, un jeune luthier installé à Nérac dans le Lot-et-Garonne. Ou "Je te vois venir (tu pars)" (album *Les beaux dégâts, ndlr*), que je n'ai jamais chantée sur scène ! Cela m'a permis de tenir le coup, c'était mon défi quotidien, je devais revisiter l'une de mes chansons, la réapprendre parfois *(rires)*, lui trouver une nouvelle allure. S'il y avait un pin ou si ma chemise était de travers, je la réenregistrais *(rires)*. Cette période a été très dure, brutale, pour toute l'économie du spectacle...

> **"Je crois en un monde plus vert, plus altruiste, comme tous les rêveurs, les romantiques, les optimistes forcenés..."**

Selon vous, de quoi cette pandémie est-elle le nom ? Croyez-vous en ce monde d'après plus vert, plus altruiste, qu'on nous invite à inventer ? Dans votre dernier album, **In extremis** ***(2015), vous évoquiez un avenir peu reluisant du fait des inégalités sociales et de la crise écologique dans les morceaux "Pas si bêtes" et "Le Pays d'à côté".***

J'y crois comme tous les rêveurs, les romantiques, les optimistes forcenés... La nature a retrouvé un peu ses droits du fait d'avoir été moins agressée pendant cette période d'arrêt. Je pense, j'espère, que l'on va en tenir compte. Certaines solutions mises en place se sont avérées salvatrices, comme les circuits courts dans l'agriculture, le maraîchage, mais aussi tous les "télé-quelque chose". Par exemple, au sein de l'association Les Voix du Sud dont je m'occupe, nous avons continué à travailler et à organiser toutes nos réunions en visioconférence. A l'avenir, peut-être circulerons-nous moins, plus intelligemment et à bon escient ?

AU CŒUR **DE LA COLLECTION** DE CABREL

Quel est le modèle que vous jouiez sur "Petite Marie" lors du concours de chanson de Sud Radio que vous avez remporté en 1974 ?
Je pense qu'il s'agissait d'une Ovation, vendue aux enchères pour une œuvre de charité.

La guitare que vous jouez le plus chez vous actuellement ?
Un modèle de James Olson, un luthier que j'ai connu grâce à James Taylor. A chaque fois que je le croisais, il jouait une guitare de ce luthier. J'ai récemment commandé un modèle cordes acier que j'ai reçu neuf mois plus tard. Comme il est neuf, il faut beaucoup le jouer.

Un type de guitares que vous refusez de toucher ?
(Rires) J'ai toujours été réticent au sujet des Rickenbacker car, même si j'aime leur son, je trouve qu'elles ont de tout petits manches. Sont-elles toutes comme ça ? A vérifier. Mais les guitares que je ne veux absolument pas jouer, ce sont les modèles électriques typés heavy metal, hard-rock, avec ces sons très agressifs, ces formes guerrières, comme l'Ibanez de Steve Vai. Ce n'est définitivement pas pour moi.

Le modèle le plus plus improbable que possédez ?
Je n'ai rien d'improbable… Si ce n'est une guitare vietnamienne que l'on m'a offerte. Toutes les touches sont creusées, avec une sorte de petit pont au-dessus, c'est assez bizarre ! *(rires)*

Une casserole que vous conservez malgré tout ?
(Rires) Même si je garde beaucoup de guitares, mais aussi des ukulélés, des mandolines et des basses, je ne pense pas avoir de casseroles à la maison…

La guitare qui vous manque cruellement ?
Certains superbes modèles atteignent des prix qui me découragent, je pense notamment à la D'Angelico New Yorker. J'en avais vu une chez François Charle, quand son magasin était encore ouvert ; j'ai un peu hésité à me l'offrir, mais vu le prix, entre 40 et 50 000 euros, ça fait partie de ces guitares à ranger dans un coffre. S'il y a la moindre éraflure, c'est une catastrophe… Bref, ça reste de l'ordre du fantasme.

La pépite ?
Il y a un modèle que je ne joue pas beaucoup, mais qui a une histoire romantique : c'est une Selmer Maccaferri, numérotée *(cf. photo de couverture, ndlr)*. Un jour, Gérard Beuzon, qui était installé près de Montpellier à l'époque, voit sortir une vieille dame de sa voiture avec deux guitares : l'une assez moderne, genre Les Paul, rangée dans un étui ; l'autre dans une sorte de grande poche plastique. Elle ne savait pas du tout ce que ça valait. Elle lui explique que son mari vient hélas de mourir et lui demande une expertise. Il s'agissait de la Selmer. Un seul propriétaire ! Gérard, qui est un homme extrêmement honnête, lui répond qu'il s'agit d'une guitare très rare, qui coûte très cher et qu'il peut se charger de lui trouver un acquéreur à un bon prix. Il m'a appelé dans la foulée. Comme je ne joue pas de jazz manouche, ce n'était pas une guitare que j'allais jouer, mais je me la suis offerte rien que pour le plaisir des yeux. J'ai aussi une Jacobacci Sacha Distel, avec un très beau sunburst et des micros Benedetti. Un chef-d'œuvre ! J'ai beaucoup d'affection pour cette famille ; j'ai connu les deux frères Jacobacci, ils m'ont réglé quelques guitares et je leur ai acheté une basse. Quand ils nous ont quittés, j'étais affecté, je me suis donc procuré une de leurs guitares pour garder une trace.

Une mauvaise affaire ?
Mauvaise affaire non, mais ça m'est arrivé d'être déçu par un achat fait sur une impulsion, surtout quand je passe des commandes aux États-Unis sans pouvoir les essayer. Un exemple : quand j'ai reçu ma Gretsch G6120, achetée à distance, la première impression n'était pas bonne, mais le fait de l'avoir laissée reposer, de l'avoir apprivoisée peu à peu, a tout changé.

En tant qu'artiste et fondateur des Voix du Sud, que pensez-vous de la situation de la culture ? Etes-vous satisfait des solutions apportées par le gouvernement ?
Quelles solutions ? A part attendre que la situation se soit stabilisée et que le virus soit éradiqué, je n'en vois pas beaucoup… Pour l'instant, je pense que la prudence doit l'emporter. Evidemment, la situation de l'économie du disque et du spectacle est alarmante ; je m'inquiète du quotidien des artistes, techniciens, organisateurs, labels, mais je crois qu'il ne faut pas tout relancer comme si le risque n'existait pas. On nous a incités à réfléchir à l'économie de nos métiers artistiques : comment transformer le spectacle ? Mais, aujourd'hui, peut-on faire des concerts avec moins de moyens, moins de camions, moins de matériel ? Cela va être compliqué vu que beaucoup de coupes ont déjà été réalisées…

Concernant votre actualité, vous avez rendu hommage à Dick Rivers avec la sortie du Rock'n Roll Show, fin juin. Cet album retrace la tournée que vous aviez lancée avec Dick Rivers et les Parses en octobre 1990. Comme est né ce projet de groupe éphémère dédié au rock des années 50 et 60 ?
Nous étions bons amis avec Dick et à chaque fois que nous nous voyions, nous parlions de la musique américaine, le rock et la country qu'il aimait beaucoup. J'étais passionné par Chuck Berry, lui par Elvis. Un jour, je l'ai entendu chanter à l'Olympia des chansons superbes, il m'a semblé que nous pouvions recréer ensemble et en l'espace de quelques semaines cette histoire du rock'n'roll. Avec le guitariste Denys Lable, nous avons battu le rappel pour constituer les Parses et revisiter ce répertoire des années 50 et 60.

Denys se rappelle d'ailleurs d'une parenthèse dorée, d'un Dick Rivers survolté…
Ça n'a été que du plaisir, car Dick ne vivait que pour cette musique. Moi, je balançais entre Leonard Cohen, Donovan, Bob Dylan, les ballades poétiques, romantiques ; Dick, lui, était exclusivement rock'n'roll, avec une passion pour les ballades d'Elvis et la country. Il respirait cette musique ! Il chantait merveilleusement bien sur tous ces titres. Quand je réécoute l'album, je me dis que je ne suis pas un véritable chanteur de rock'n'roll… Je sais le faire, mais je ne le respire pas, contrairement à Dick. Lui avait grandi avec les pionniers, Little Richard, Elvis, moi je suis arrivé juste après ; j'avais raté le coche, la première vague et son énergie brute.

Comme le fait remarquer Dick Rivers durant le concert au Bataclan du 6 octobre 1990, vous êtes vraiment à l'aise dans la peau d'un rockeur. C'est vrai qu'on vous connaît plus dans une veine folk-rock, plus poétique…
Le rock, c'est l'histoire de mes débuts dans la musique, avec mes petits groupes à Agen. Déjà au lycée, je chantais dans un groupe qui reprenait les Rolling Stones, Led Zeppelin, etc. Mais quand je décryptais les pochettes des albums des Stones, je m'apercevais que nombre de chansons étaient créditées Chuck Berry. C'est comme ça que j'ai découvert cette légende du rock, vers l'âge de 15-16 ans.


Francis Cabrel avec son nouveau modèle de Julien Régnier-Krief (©Michel Francoise)



Sur quelles guitares jouiez-vous durant le Rock'n'Roll Show ?
Je jouais une Gretsch G6120 modèle Eddie Cochran que j'avais achetée à Pigalle, et une Gibson ES-335. Pour les parties acoustiques, j'avais mon modèle Franck Cheval rouge orangé qu'il venait de me fabriquer.

Vous êtes un passionné de la guitare. Comment avez-vous découvert cet instrument ?
On m'a offert une guitare quand j'avais neuf ans, une sorte de modèle "souvenir d'Espagne" *(rires)*. Je l'ai laissée dans ma chambre pendant trois ans sans trop savoir qu'en faire, puis au lycée, vers l'âge de 14 ans, j'ai croisé un copain qui savait comment ça marchait *(rires)*. On a commencé à jouer ensemble, à prendre des cours… Je l'avais recouverte de peinture pour avoir une touche Hendrix *(rires)*. Je l'ai faite réparée par Julien Régnier-Krief il n'y a pas longtemps.

"J'admire les luthiers, car ils créent de véritables œuvres d'art. Je me rends souvent dans des salons de lutherie juste pour admirer leurs modèles."

Vous avez coécrit le livre Luthiers et Guitares en France *en 1996, créé les Rencontres d'Astaffort, festival qui met également cette profession à l'honneur… Vous êtes un amoureux des luthiers !*
Je les admire, car ils créent de véritables œuvres d'art. Je me rends souvent dans des salons de lutherie juste pour admirer leurs modèles. Sans même parler du son, l'objet est captivant ; le simple fait de contempler une guitare est un plaisir ! Je ne laisse pas les miennes dans un étui ou au grenier, je ne les accroche pas aux murs, je les joue régulièrement. Il est important de rappeler qu'il s'agit-là d'un art, d'un artisanat précieux.

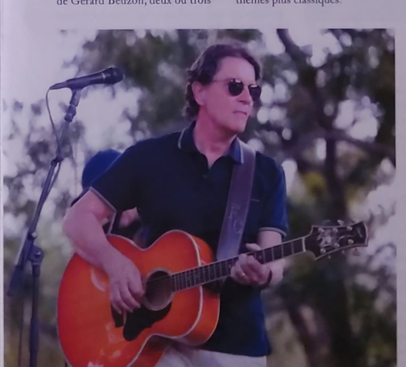
D'ailleurs, vous avez déclaré : "Une guitare dont on ne se sert pas, s'éteint". *Malgré votre collection d'une cinquantaine de modèles, vous vous méfiez de l'aspect collectionneur…*
Elles jouent toutes à un moment ou à un autre. Je n'en oublie aucune, car, en effet, les jouer les maintient en vie. Un jour, on m'a présenté une vieille Martin des années 40 qui n'avait jamais été jouée, c'était une véritable casserole ! Il fallait la pratiquer pendant au moins deux ans pour qu'elle chante à nouveau. De manière générale, je préfère les vieilles guitares jouées, griffées, car elles ont une âme.

Comment est né votre modèle signature fabriqué par Franck Cheval en 1998, pour l'album Hors Saison *?*
J'ai connu Franck lors d'un salon de la musique à Paris en 1989 ; je me rappelle du brouhaha dans le hall d'exposition, c'était dingue ! Dans une vitrine, il avait exposé le modèle Princesse qu'il venait de fabriquer pour Marcel Dadi. Je suis allé voir Franck pour discuter. A l'époque, je jouais sur des guitares japonaises, des Ovation, des Takamine, et je me suis dit : pourquoi ne pas me faire fabriquer une guitare qui me ressemblerait ? Je cherchais un son typé blues, pas trop brillant ; je n'apprécie pas les guitares neuves qui brillent, j'aime entendre une jolie petite réverbe, qu'il y ait déjà une certaine patine.

Franck vous a également fabriqué, début 1990, le fameux modèle rouge orangé en érable (pour la tournée Sarbacane acoustique) que vous jouez toujours en concert. Quel était votre cahier des charges ?
Je voulais une jumbo, car j'ai toujours été fasciné par ces formats, comme la célèbre Gibson J200. Je désirais aussi la parer de quelques motifs, car Franck est un artiste de l'ornementation. Bref, une guitare qui me suive toute ma vie. On peut dire que l'idée était bonne *(rires)*. J'ai sept guitares de Franck Cheval (jazz, nylon, 000, etc.), une jumbo 12-cordes d'Alain Quéguiner, une de Gérard Beuzon, deux ou trois modèles à résonateur de Mike Lewis et deux guitares de Julien Régnier-Krief, dont l'une se joue cinq cases plus haut, et que l'on peut entendre sur mon nouvel album.

Quelles sont vos préférences en matière de guitares de série ?
J'ai eu une petite Taylor, pan coupé, pas très épaisse, que j'ai achetée en 1986 ou 96, je ne sais pas plus exactement, qui me plaît beaucoup. Ça a été un heureux hasard, car à l'époque, j'avais entendu des Taylor qui s'étaient révélées assez quelconques. J'ai aussi des Martin, des Gibson… Je suis fan des Gretsch (guitares et basses) et d'Epiphone. En matière de son, je balance entre deux mondes : celui du rock, brut, rugueux, et celui de la ballade, la romance à l'italienne, la folk américaine, mais aussi le picking, des sons ronds, doux… Quand je me fais fabriquer des modèles, je demande toujours à ce que les aigus ne soient pas trop agressifs, déjà un peu patinés, qu'il y ait du moelleux.

Pour finir, vous masterisez actuellement votre nouvel album, qui sortira au mois d'octobre. Quelles en sont les grandes lignes ?
L'idée de départ a été l'œuvre poétique des troubadours du XIᵉ et XIIᵉ siècles, écrite en occitan et récemment traduite en français. Ce sujet a inspiré les quatre premières chansons, puis je suis parti sur d'autres thèmes plus classiques.


Avec le modèle concert de Franck Cheval (©Anouck van Oordt)

Les belles de Francis Cabrel

Revue de détail des guitares utilisées par Francis Cabrel sur son nouvel album.

Texte : Franck Cheval - Photos : Franck Cheval/Julien Régnier-Krief

La guitare est à l'origine l'apanage des ménestrels et des troubadours. Si nos parents ont eu Georges Brassens, Félix Leclerc, Guy Béart, etc., la transition pour nous s'est faite avec Hugues Aufray, Graeme Allwright, colportant les chansons de Bob Dylan et Leonard Cohen.

Notre génération a vu naître des artistes comme Maxime Le Forestier ou Dick Annegarn, perpétuant la tradition des guitaristes chanteurs. Francis Cabrel est de ceux-là. Dès ses débuts, il a trouvé son phrasé, sa façon bien à lui de poser ses mots sur des musiques inspirées, et même si la couleur des arrangements n'était pas celle d'aujourd'hui, son identité d'auteur-compositeur s'est imposée immédiatement avec évidence.

Quand on pense à lui aujourd'hui, on ne l'imagine pas sans une guitare en bandoulière, son écriture musicale est liée corps et manche à la six-cordes en en faisant même un sujet de chanson avec son titre "Telecaster".

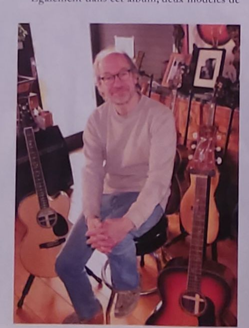
Modèle Elmer

Nouvelles chansons, modèles inédits

Au moment de rédiger cet article, Francis sortait tout juste du mixage de son prochain album. A cette occasion, il nous a indiqué les quelques guitares qui lui avaient servi pour l'enregistrement de ses nouvelles chansons, un florilège assez varié de sonorités, parfois mixées sur le même titre.

Pour ce travail, il a utilisé deux guitares de Julien et Roxane Régnier-Krief, un couple de luthiers installé dans sa région à Nérac. Sur un titre, on peut entendre un modèle pour le moins original accordé à la quarte, baptisé Ohm Little, à la sonorité extrêmement cristalline. Sa caisse réduite est en granadillo, un bois très dur, lourd et sans pore, qui sonne comme du verre selon les commentaires de Julien. Le diapason est en proportion avec seulement 475 mm de longueur de cordes. L'autre modèle de leur fabrication est une OM de facture plus classique réalisée dans un palissandre ancien. Dans l'esprit d'une Martin, elle est équipée d'une table en Sitka avec barrages allégés, mais son X est placé plus avant que son homologue américain comme sur les OM produites entre 1927 et 1934. Cela a pour effet d'obtenir une table plus souple, une zone autour du chevalet plus libre offrant un meilleur mélange des notes, un peu plus de basses et de rondeur dans le grain de la guitare. En détails techniques, elle a un manche de 45 mm au sillet et un écartement de 57,5 mm au chevalet, ce qui est plus large que l'usage (souvent de 54 mm). On peut les entendre sur quelques titres dans des vidéos que Francis a mis en ligne pendant la période de confinement, nous offrant quotidiennement une chanson à la guitare.

Egalement dans cet album, deux modèles de



Modèle Ohm Little

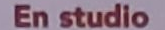


votre serviteur, une petite archtop de 15 pouces nommée Elmer, qui a fait la couverture du livre *Luthiers et Guitares d'en France* en 1996. Elle possède un bel exemple d'érable américain "quilted maple", ses accessoires sont en amourette mouchetée avec en bout de touche un micro vintage De Armond pour son amplification. Le diapason est de 628,65 mm identique à une Les Paul. Sa taille plutôt réduite offre une sonorité droite, claire et précise, détachée entre les notes. L'autre guitare est une jumbo en acajou moutonné datant d'avril 1999 proche de son modèle Signature, si ce n'est un diapason atypique long de 690 mm. Utilisée sur plusieurs titres, on l'aperçoit en photo sur la jaquette de l'album CD/DVD de la *Tournée des Bodegas*, sorti en 2005. Cette jumbo a été conçue pour être accordée un ton plus bas en permanence. Montée médium, combinée à sa grande longueur de cordes, on obtient ainsi une tension suffisante pour compresser parfaitement la table. L'épicéa utilisé à cette occasion était une rareté centenaire, un bois figuré ("bear claw") extrêmement rigide et d'une grande légèreté. Selon ses dires, Francis a l'agréable sensation de jouer sur une guitare de 60 ans, une patine offrant un look vintage et une sonorité tournante, presque d'open tuning, harmonisant les accords dans une belle complexité. Difficile pourtant de remplacer les années et peu de guitares d'aujourd'hui peuvent prétendre rivaliser en douceur et présence avec les grands modèles vintage. Francis a souvent joué sur des guitares de luthiers, mais aussi des anciennes issues de sa "collection". On aura ainsi l'occasion d'entendre dans ce nouvel album deux vénérables Gibson, une archtop Super 400C de 1963, équipée d'un De Armond flottant ainsi qu'une dreadnought Hummingbird de 1964. Cette Super 400C, à l'origine acoustique, est la plus imposante (18 pouces) des guitares de jazz chez Gibson. Le suffixe C (pour "cutaway") indiquait si la guitare était avec un pan coupé bien que sur ce modèle le C soit devenu inutile, Gibson ayant abandonné la version sans pan coupé dès 1955. Sa grande taille permet d'obtenir un son d'une grande rondeur : la table sculptée d'épicéa est en principe relativement épaisse et le chevalet entièrement en ébène, ce qui évite une trop grande brillance. Elle est montée avec des cordes en filet plat qui ajoutent encore au côté plein et feutré de l'instrument.

La Hummingbird est sortie en 1960, seulement

> **"Francis Cabrel n'est pas à proprement parler un collectionneur même s'il possède certains modèles parmi les plus recherchés, mais c'est avant tout un musicien érudit, un amoureux de l'objet et surtout de ses possibilités."**

proposée en finition sunburst jusqu'en 1963, elle est en acajou, de la famille des dreadnought à épaules carrées afin d'en accentuer les basses. Elle a été conçue plus particulièrement pour être destinée aux chanteurs s'accompagnant en rythmique. Elle possède un chevalet inversé, un sillet large réglable par vis et une plaque épaisse ornée d'un décor de fleurs en clochettes butinées par un oiseau-mouche donnant le nom au modèle. Malgré ces quelques éléments spécifiques qui semblent être des détails, elle diffère grandement d'une Martin D18 de la même époque pourtant de taille similaire et également en acajou.



En studio

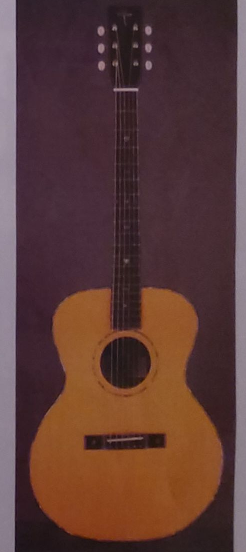
Fidèles à la réalisation, Michel Françoise et Sébastien Bramardi à la prise de son, les chansons ont été travaillées en studio sans maquette préalable, dans des conditions de live avec peu de rajouts ensuite aux arrangements. Les acoustiques furent enregistrées à l'aide de Neumann U67 et des micros Prodipe à ruban pour l'ambiance. Les archtop ont eu droit à un traitement différent, reliées à deux amplis pour un effet stéréo, le tout étant complété par des micros en façade reprenant la résonance des guitares. Afin d'obtenir un son le plus naturel possible, Francis a l'habitude de ne pas changer ses cordes pendant les semaines qui précèdent sa rentrée en studio. Ainsi usées, elles font ressortir le grain du bois en évitant cette brillance artificielle que pourrait générer un jeu trop neuf.

Un ambassadeur de la lutherie

Un ouvrage sur le métier de luthier et mes 40 ans d'atelier est en préparation en collaboration avec le photographe et ami Maxime Ruiz. Comme nous l'espérons, ce livre devrait sortir courant 2021, un chapitre est naturellement consacré à Francis. On pourra y lire en conclusion ce petit extrait :

"Francis Cabrel n'est pas à proprement parler un collectionneur même s'il possède certains modèles parmi les plus recherchées, mais c'est avant tout un musicien érudit, un amoureux de l'objet et surtout de ses possibilités. Sans les guitares, il manquerait une branche essentielle à son art, et sans lui, le petit monde de la guitare artisanale s'en trouverait moins éclairé. Son attention à la faire connaître sous toutes les coutures avec le livre Luthiers et Guitares d'en France *aura marqué l'ouverture de notre profession qui restait jusque-là relativement confidentielle. De nombreux artisans lui doivent cette reconnaissance d'être depuis longtemps un ambassadeur discret mais indéfectible de notre travail."*

Modèle OM





Denys Lable

LA VOIX, LE POÈTE ET LA GÂCHETTE

La loi des chiffres... Il y a près de trente ans, en octobre 1990, Francis Cabrel et Dick Rivers, épaulés du groupe les Parses, avec Denys Lable à la guitare incendiaire, lançait le Rock'n Roll Show, une série de concerts dédiés au rock des années 50 et 60. Une réunion de copains et de fondus d'Elvis, Chuck Berry et autres stars de la penta plus que tonique. Une récréation rock éphémère qui ne sera pas gravée sur sillon. Le 24 avril dernier, Dick Rivers posait définitivement le micro. Pour rendre hommage à *"Monsieur Rock'n'roll"*, Francis Cabrel et Denys Lable ont retrouvé de vieilles bandes et sorti un coffret regroupant un CD de 19 titres, un DVD du live au Bataclan enregistré le 6 octobre 90, un double vinyle et trois bonus. Souvenir d'une revue rock mémorable.

Texte : Ben - Photos : Archive Denys Lable

***Comment est née l'idée de sortir le Rock'n Roll Show ? Selon la note d'intention, Francis vous aurait dit lors de l'enterrement de Dick Rivers qu'il s'agissait de* "laisser une trace".**

Oui, lors de cet enterrement à l'église de Montmartre, nous étions tous très affectés... A un moment, Francis m'a dit : *"Tu te rappelles de ce Rock'n Roll Show que nous avions fait il y a trente ans ? As-tu gardé des traces ?"* Comme j'ai un côté un peu archiviste, j'ai retouvé un CD avec quelques enregistrements de concerts... Nous nous sommes dit que ce serait le plus bel hommage que nous pouvions lui rendre. Il y a eu un gros travail de remasterisation vu que les bandes avaient trente ans. J'ai également retrouvé des images du concert du 6 octobre 1990 au Bataclan sur une vieille VHS. Dick nous avait filmés et avait offert des cassettes à chaque musicien pour garder un souvenir de ce projet.

Comme était né ce projet de revue qui revisitait le rock des années 50 et 60, avec des reprises d'Elvis, Chuck Berry, Eddie Cochran, Little Richard, les Everly Brothers, etc. ?

Francis avait chanté beaucoup de rock'n'roll au début de sa carrière, lorsqu'il tournait dans les bals de sa région. Ils ont dû se rencontrer au début des années 80, il y a vraiment une alchimie entre eux. Quelques années plus tard, entre 1985 et 1990, il y a eu un hommage aux Beatles à l'Olympia. Rivers a interprété une version de "Ticket to Ride", qui avait marqué les esprits, m'a-t-on dit. Francis était là aussi. C'est à ce moment-là, me semble-t-il, qu'est née l'idée de ce spectacle. Pourquoi le nom des Parses ? Lors d'une répétition, Dick s'était exclamé : *"Je suis fier de faire partie des Parses !"* Les Parses, kézako ? *"Nous autres, dans le Sud-Ouest, on se dit : "Salut comparse !" "Moi, j'enlève le con..."*

Ce projet arrivait à point nommé pour Dick Rivers qui avait longtemps été absent de la scène. D'ailleurs, Babeth, la femme de Dick, dit que c'est Francis qui l'a remis sur scène à l'époque. Dans quel état d'esprit était-il ?

Dick sortait en effet d'une petite traversée du désert, il était enchanté par ce projet. Francis, lui, venait de sortir son album *Sarbacane* ; il était au top en tant que chanteur. Il était donc compliqué de sortir un disque du Rock'n'Roll Show quasiment en même temps... Ce n'était pas une simple récréation, mais une vraie tournée, éphémère, qui a marché avec le seul bouche-à-oreille, d'où la magie de ce projet. Mais trente ans après, l'histoire n'est plus du tout la même ! D'autant que cet album devait sortir en avril, à la date anniversaire de la naissance de Dick et aussi de sa mort, c'est incroyable ! Le Covid-19 a logiquement décalé la sortie. Il y a une fraîcheur, un côté enfantin chez Dick Rivers qui donne toute sa puissance à son interprétation. Il est félin.

Sur la vidéo de la répétition du titre "That's all right Mama", on découvre un Dick Rivers survolté. L'ambiance avait l'air d'être à la fois électrique et bon enfant.

Ça m'a frappé aussi : ses mouvements de danse saccadés, cette énergie, cette fraîcheur enfantine vraiment, son enthousiasme, c'est comme s'il recommençait tout à zéro. Je trouve ça très important. C'est quasiment un héros de BD ! Cela a été fondamental dans la réussite de ce projet, il n'y avait que de la joie, de la détermination, du plaisir...

Ce qui est intéressant, c'est que sur cet enregistrement, vu le répertoire rock fifties, la guitare est vraiment mise en avant. Finalement, elle est autant une voix que celle des deux chanteurs. Vous avez dû vous régaler...

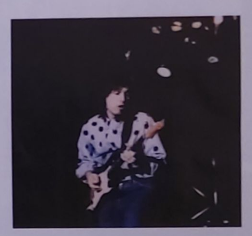
Complètement ! Je me suis replongé dans la musique des années 50, je revivais ce que j'écoutais et ce que je jouais quand j'avais seize ans. C'est tout ce répertoire qui m'avait attiré vers la guitare électrique, qui est l'instrument et même l'image fondamentale du rock'n'roll ! Ce que j'aime beaucoup dans ce projet, c'est que nous sommes respectueux du son d'époque sans la volonté de le recopier, ni singer les sons actuels. Il faut dire qu'au niveau des chanteurs, nous ne pouvions pas avoir mieux : Dick dans le rôle d'Elvis et Francis dans celui de Chuck Berry, avec ce côté un peu folk-rock lié aux textes parfois révolutionnaires de Berry, la poésie, le rock des années 50/60... Tout était réuni pour que ce projet soit magique.

En effet, au niveau de l'orchestration, c'est du rock brut de décoffrage, joué avec les tripes, pas de chichi...

Oui ! Francis jouait une Gretsch G6120, le modèle d'Eddie Cochran. Il avait également une Gibson ES-335 et la folk que lui avait fabriquée Franck Cheval. Moi je jouais sur Stratocaster et Silvertone, avec des amplis Fender. On avait le son ! Pas de pédaliers sophistiqués, pas de double Marshall, mais des instruments bruts. D'ailleurs, j'aime beaucoup tout le début de l'album, comme le titre "Rip it up", avec ce côté très électrique, félin, enlevé...



"Dick dans le rôle d'Elvis et Francis dans celui de Chuck Berry, la poésie, le rock des années 50/60... Tout était réuni pour que ce projet soit magique."



Pour finir, avez-vous une anecdote ?

Nous étions tout le temps dans le tour-bus. Un jour, on s'arrête en rase campagne pour respirer un peu d'air frais, et là, Dick sort à toute vitesse en se tenant la gorge : *"Argggh ! Rentrez vite, l'air est mauvais ici, on s'empoisonne ! Vite, rentrez dans le bus ; la clim', il n'y a que ça de vrai !" (Rires)* Après les concerts, Dick nageait dans le bonheur, il était à la fois surexcité et affamé. Un soir, à Bordeaux, après le concert, il s'est avalé deux entrecôtes à la suite ! *(Rires)*

www.denyslable.com



THOMAS

DUTRONC

LE JAZZ SANS LA JAVA

Pour son 4e album, *Frenchy* (signé chez Blue Note et Verve aux États-Unis), Thomas Dutronc dépoussière ces standards du jazz et de la chanson française qui ont traversé l'Atlantique avant de revenir auréolés au bercail. Toujours aussi espiègle mais plus posé, le guitariste a sorti le grand jeu pour s'attaquer au marché américain : voix de crooner sensuelle, traits de guitares gypsy et jazz parisien, du swing et du groove, arrangements délicats, un brin de folie funky, un panel de pointures du jazz et des invités prestigieux à faire pâlir les clubs de la côte Est américaine. Plus qu'un simple album de reprises, ce *Frenchy*, qui a décidément du flair, est un manifeste, selon lequel la France est une terre jazz tout autant que les États-Unis.

Texte : Ben - Photos : Yann Orhan

Pour commencer, comment as-tu vécu la période de confinement ?

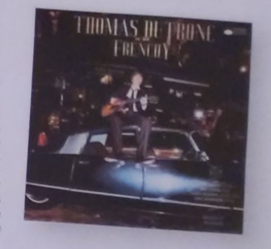
Au début, j'étais assez angoissé comme tout le monde face à ce fléau, face à l'inconnu, et un peu miné, car mon album devait sortir le 20 mars ; nous étions en plein boum promotionnel, mais il a logiquement fallu repousser la sortie. Je ne me plains pas du tout : j'ai confiné à la campagne, dans de bonnes conditions. J'ai donné des cours de guitare tous les matins pendant 48 jours, une demi-heure sur Facebook, c'était marrant. Les quinze derniers jours, j'ai arrêté les cours pour travailler de nouvelles compositions pour un futur album.

Clubs et salles de concert fermés, la France est devenue une friche culturelle, sans musique… Qu'est-ce que cela t'inspire ?

C'est une situation bizarre, et je ne veux pas critiquer le gouvernement, car je trouve qu'il a plutôt bien géré cette crise exceptionnelle. Il est toujours facile de critiquer, mais il a fallu rebondir… C'est vrai que cette décision peut surprendre, car on voit les gens ressortir, se promener sans masque… Pourquoi ne pas rouvrir les clubs et les petites salles en faisant attention aux gestes barrières ? Mais il est compliqué de réagir face à cette histoire de probabilité : dès qu'on prend quelques libertés, on augmente le risque et la probabilité que le virus revienne. Le tout est de savoir dans quelle proportion cela est acceptable. On le voit avec le Brésil, où le président Bolsonaro a choisi de zapper la distanciation sociale sur l'autel de l'économie. Résultat : la situation tourne au désastre ! Nous sommes en train de déconfiner, pour l'instant, ça se passe bien, mais qu'en sera-t-il dans quinze jours ? Le virus est en effet en train de perdre du terrain, mais ce qui m'inquiète, c'est la deuxième vague annoncée pour cet automne/hiver.

Parlons musique. Sur ce nouvel album, tu as choisi des standards du jazz et de la chanson française qui ont traversé l'Atlantique avant de revenir à la maison. On a souvent fait le chemin inverse (franciser le répertoire jazz américain), cet album pourrait donc être la bande-son d'un frenchy à New York.

Le point de départ est né de l'envie de s'exporter, de jouer sur d'autres continents. Je commence à connaître par cœur tous les menus des hôtels Mercure de Bretagne. *(rires)* J'ai tout de suite pensé à Paris en me disant que cette ville, comme la France, a un rayonnement dans le monde entier. C'est l'une des premières destinations touristiques du monde, mais aussi une terre de musiques. D'où l'idée de proposer des versions personnelles de ces chansons qui sont nées en France et ont fait le tour du monde, avant de revenir au bercail. Le disque sort d'ailleurs aux États-Unis sur le label Verve. À travers les nombreux invités présents, l'idée était donc de sortir aussi de sa zone de confort. De plus, Rocky, mon arme fatale, et moi avons cette carte Django Reinhardt, qui est très admiré à l'étranger.



L'album s'ouvre sur "C'est si bon", titre popularisé par Montand et interprété, ici, avec Iggy Pop et Diana Krall. D'emblée, tu envoies une bombe ! Comment est né ce trio ?

Il y a eu des miracles sur cet album ! La rencontre avec Iggy Pop s'est fait grâce à son tourneur, Alain Lahana, qui l'a branché sur ce projet. Il se trouve qu'Iggy est passionné par la France et sa musique. Sur ses trois-quatre derniers albums, on retrouve quelques titres populaires français, comme "Les Feuilles Mortes" ou "Les Passantes" de Georges Brassens, une chanson compliquée à chanter en français. Il a dit oui et, coup de bol incroyable, il se trouve que Diana Krall souhaitait jouer avec lui depuis plusieurs mois. Iggy Pop a dit à Alain : "Et si on en profitait pour brancher Diana sur le projet de Thomas ? Tu crois que ça l'embêterait ?" - "Non, je crois qu'il va être très ravi !" *(Rires)*

Iggy Pop avait enregistré un duo avec ta mère il y a vingt ans ("I'll be seeing, you", album Clair Obscur, *2000). T'en a-t-il parlé ?*





"BILLY GIBBONS S'EST POINTÉ À 19H À NOTRE HÔTEL POUR BOIRE QUELQUES BIÈRES. C'ÉTAIT UN MOMENT TRÈS AGRÉABLE, ET LÀ, EN PLEINE DISCUSSION, UN TYPE DÉBARQUE POUR NOUS SALUER : C'ÉTAIT PETE TOWNSHEND DES WHO !"

Oui! Il connaît bien ma mère, tout comme le répertoire de la chanson française ; il sait très bien qui est la famille Gainsbourg, Dutronc, etc.

Sur "La Mer", tu as choisi un contrepied intéressant et assez fun en lui apportant une esthétique yéyé, jouée par Eric Legnini au Rhodes. Quelle était ton idée ?

J'adore Trenet ! Ma chanson préférée est "Que reste-t-il de nos amours ?" Nous l'avons enregistrée, mais je trouvais qu'on pouvait faire mieux. Elle est d'un tel niveau que j'ai préféré attendre d'avoir une version plus aboutie, pourquoi pas dans le volume 2… Pour chaque titre, nous vous essayé de trouvé des originalités, comme "Petite Fleur" de Sydney Bechet que nous avons fait en version latine, ou "La Mer" en style yéyé-surf music comme tu le dis. Nous n'étions pas dans l'exercice de style, nous cherchions seulement un twist, une petite couleur sympa pour chaque titre. Sur "La Mer", je voulais inviter Robert Finley, un super guitariste de blues américain, mais malheureusement, il n'a pas pu se libérer.

Tout au long de cet album, tu proposes des arrangements très élégants, sensuels, avec un aspect crooner mis en avant (comme sur "La Mer" et "My Way"), mais aussi un côté plus funk, comme si tu avais voulu dynamiter ces standards. Quelle était ta direction artistique ?

Avec mon groupe, nous avons répété, cherché des arrangements, des idées… Nous avons commencé ce travail avec Rocky, car je me posais pas mal de questions : est-ce une bonne idée de faire ces reprises, tous ces vieux machins chantés par Sinatra ? A quoi cela va-t-il servir ? Rocky m'a tout de suite dit : *"C'est la musique que j'écoute depuis tout petit. On va faire un truc à notre sauce !"* Comme son intro de guitare sur "La Vie en Rose", un régal ! En fait, je me régale déjà rien qu'à écouter les musiciens de cet album. A partir de là, j'ai posé ma voix, doucement, façon crooner, puis mes parties de guitare… Je n'ai pas cherché à faire une sous-copie de ces standards, mais à tirer mon épingle du jeu, en étant un peu original et surtout moi-même. Il paraît qu'en anglais "crooner" signifie murmurer.

Sur "La Vie en rose", on découvre un nouveau Billy Gibbons très touchant avec sa voix caverneuse sur ce jazz cool. On pourrait parler d'un coup de poker gagnant…

Là encore, c'est un miracle. Il a écouté le titre en studio. Sa femme, qui a été danseuse à Paris quand elle avait vingt ans, était présente ce jour-là et a beaucoup aimé notre version. Billy a donc posé sa voix et quelques traits de guitare sur ce titre. Je suis un grand fan de cet artiste, c'est l'un de mes guitaristes préférés ; il joue peu de notes, mais ce sont à chaque fois les bonnes. C'est aussi un personnage pittoresque, très drôle ; j'étais allé le voir en concert avec ZZ Top au Zénith, son spectacle était très ludique, festif, il ne se prend pas au sérieux… Nous étions tous très impressionnés de partager le studio avec lui, mais c'est un homme charmant, simple… Après l'enregistrement, il m'a demandé où nous logions. Je lui réponds le Sunset Marquee, un hôtel de musiciens réputé à Los Angeles. *"Je n'habite pas très loin, je passe prendre l'apéro avec vous ce soir !"* On n'y croyait pas trop, mais il s'est pointé à 19h pour boire quelques bières. C'était un moment très agréable, et là, en pleine discussion, un type débarque pour nous saluer : c'était Pete Townshend des Who !

Toujours au sujet des contrepieds, tu reprends "Get Lucky" de Daft Punk, dont tu proposes une version jazz-funk, voire disco, et "Playground love" du groupe Air (avec Youn Sun Nah et Stéphane Belmondo). Pourquoi ce parti pris, voulais-tu rappeler qu'il y existait une "French Touch" avant sa version électro ?

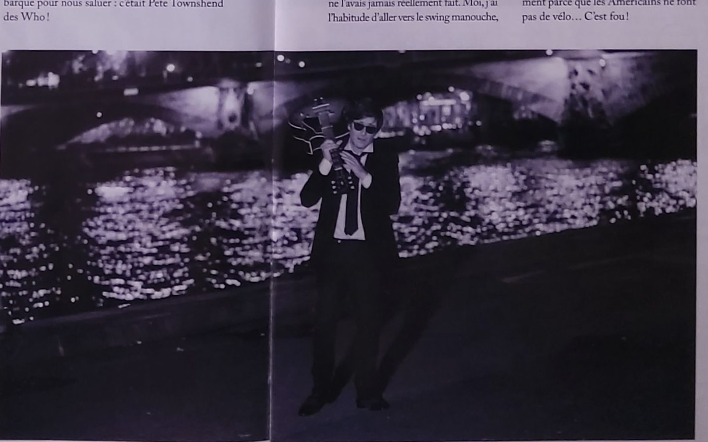
Non, pas spécialement, je voulais juste les reprendre, car il s'agit de tubes français qui ont fait le tour du monde et que ce sont deux groupes que j'adore. Sur "Playground Love", nous avons respecté l'arrangement original, mais nous avons eu la chance d'avoir deux invités de marque : Youn Sun Nah et Stéphane Belmondo, deux pointures incroyables qui se sont mises au service du morceau. L'enregistrement s'est déroulé à New York, c'est là que j'ai découvert que Youn Sun Nah parlait couramment français, car elle avait fait ses études de jazz au CIM de Paris. Dans cette logique de reprises de tubes français, j'aurais pu proposer du Gipsy Kings, c'est le groupe français qui a le plus cartonné dans les charts américains. Mais vu la délicatesse de cet album, j'hésitais à reprendre de la rumba catalane. *(rires)*

Quel est le titre sur lequel tu t'es le plus surpris ?

Bonne question ! Attends, je regarde la liste… *(rires)* Bon, je t'avoue que je flippais un peu, car ce côté très jazz et crooner, je ne l'avais jamais réellement fait. Moi, j'ai l'habitude d'aller vers le swing manouche, plus rapide, plus sur l'humour, moins dans le côté premier degré. Finalement, les ballades "All for you", "My Way", "If you go away" ("Ne me quitte pas") ont peut-être été les plus compliquées à jouer, car elles sont très lentes, avec des notes tenues… Je n'étais pas dans une grande zone de confort, mais dans la découverte et l'émotion. Et puis, j'étais porté par tous ces superbes musiciens, Rocky Gresset à la guitare, Marc Berthoumieux à l'accordéon, Stéphane Belmondo à la trompette, Michel Portal au bandonéon, Eric Legnini au piano, Denis Benarrosh à la batterie, Thomas Bramerie à la contrebasse…

Tu es déjà sur le volume 2 ?

Oh non ! J'ai plein d'idées, mais mon prochain album sera un disque de compositions, mon album à moi… *Frenchy* est une jolie parenthèse, avec une tournée quand on n'en saura un peu plus sur le Covid-19. J'espère qu'il y aura bien un volume 2 plus tard, et même un volume 3, mais un peu différent, pour lequel il s'agira certainement de jouer les morceaux qui auraient dû faire le tour du monde, mais qui n'ont pas dépassé nos frontières ; ces titres magiques qui ont une dimension internationale, comme "Ces Petits Riens" ou "La Javanaise" de Gainsbourg, "Syracuse" de Salvador. Savais-tu que le tube "La bicyclette" de Francis Lai, chantée par Montand, est inconnu aux États-Unis ! Tout simplement parce que les Américains ne font pas de vélo… C'est fou !





"DANS UN PROJET COMME CELUI-LÀ, JE M'AMUSE ! JE SORS UN PEU DU MANOUCHE. ÇA ME DONNE UNE AUTRE DIMENSION MUSICALE."

CONCERT
18/09 Jazz en Touraine

STOCHELO ROSENBERG

GYPSY TODAY

Pour Stochelo Rosenberg, la sortie de l'album *Gypsy Today* (distribué en France à partir de septembre) représente l'aboutissement d'un processus de plusieurs années. Il nous raconte cette aventure, partagée en coleader avec le pianiste manouche allemand Jermaine Landsberger.

Texte : Max Robin - Photos : Hinrich Wulff

Comment as-tu rencontré Jermaine Landsberger?
La première fois que j'ai parlé avec lui, c'était au Django Festival en Allemagne, à Augsburg, il y a une dizaine d'années. Il s'est présenté à moi, ça a commencé comme ça…

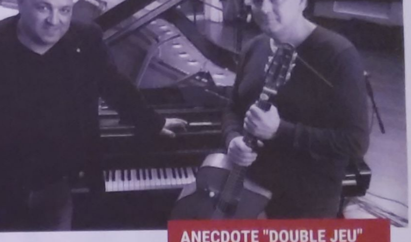
Et la première fois que vous avez joué ensemble ?
C'était en 2015. Il m'a proposé une petite tournée - dont le club Porgy and Bess, à Vienne -, en quartet, avec Joel Locher (contrebasse) et Sébastiaan de Krom (batterie). Il en a profité pour organiser une session en studio. On a enregistré quelques morceaux, qui se retrouvent sur l'album ("Anouman", "Gypsy Today", "Memories of Bridget"…). Ensuite, il m'a dit qu'il aimerait bien avoir quelqu'un de très connu en "special guest" sur le disque. Comme je jouais souvent avec lui à cette époque, j'ai pensé directement à Didier Lockwood, qui a accepté avec plaisir.

Mais l'album n'est pas sorti tout de suite…
Entre-temps, un an environ après avoir enregistré, Didier nous a quittés. Donc j'ai demandé à Jermaine de ne pas sortir l'album.

Qu'est-ce qui a vous a poussés à relancer ce projet ?
Il y a eu toute une série de problèmes ! On n'avait pas de maison de disques. Didier était mort. On avait chacun nos concerts de notre côté… Jermaine a enregistré un album avec Pat Martino… Ça ne marchait pas ! Et puis Jermaine a trouvé un label en Allemagne, tenu par une Française, qui était intéressée. Du coup, cet hiver, il a contacté Darryl Hall et André Ceccarelli, avec qui il avait eu souvent l'occasion de jouer, pour réenregistrer quelques titres.

C'est toi as "orienté" cette nouvelle partie du répertoire ?
Jermaine et moi en fait. Mon idée, c'était de rester dans le style de Django en 1953. C'est pour ça que j'ai choisi de jouer avec le Stimer…

Tu as enregistré avec un micro Stimer original ?
Non, un "Pêche à la mouche" ! Sauf sur "Ballade pour Didier", où j'ai utilisé un Antonio Surdo, un micro carré doré (*le "Gypsy Pickup", ndlr*), que j'utilise aussi sur scène.

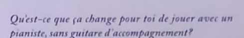


ANECDOTE "DOUBLE JEU"

"Pour ce morceau, dans la première version, la batterie était trop "agressive". Je n'étais pas content. Alors j'ai pensé que Ceccarelli pourrait peut-être refaire la partie de batterie en studio, en rejouant sur la bande. Mais il n'était pas très partant : *"Si vous êtes là, je préfère faire une nouvelle prise !"* Heureusement, parce que c'était mille fois mieux !"

Dans votre album, il y a des morceaux un peu "modernes", comme "The Bebop Gypsy" ou "Gypsy Today". Ce qui nous ramène au titre de l'album. Quel sens lui donnes-tu ?
Cette idée-là vient de Jermaine. Il voulait "représenter" le jazz manouche d'aujourd'hui. On reste quand même dans l'esprit de Django (comme avec "Anouman"), mais en évoluant. L'évolution, ça c'était son idée, et le nom de sa composition !

D'ailleurs, l'arrangement de "Anouma" est lui-même assez "nouveau"…
Oui, c'est spécial ! En fait, tous les arrangements de ce disque ont été faits par Jermaine, sauf sur mes propres compositions que nous avons arrangées ensemble. Le côté plus "moderne" des arrangements, c'est plus son état d'esprit à lui. Alors je lui ai dit : *"Jermaine, ça c'est ton job !"*. A chaque fois, il m'expliquait, me demandait ce que j'en pensais… J'ai choisi ceux que je trouvais bien.



Qu'est-ce que ça change pour toi de jouer avec un pianiste, sans guitare d'accompagnement?
Ça fait une quarantaine d'années que je joue maintenant. J'ai joué avec des big bands, des orgues, des pianistes… Pour moi, jouer avec batterie et piano, c'est pareil. Mais ça dépend ! Si je joue vraiment dans le style de Django, je préfère quand même une guitare rythmique. Mais dans un projet comme celui-là, je m'amuse ! Je sors un peu du manouche. Ça me donne une autre dimension musicale. J'aime bien.

Ça te laisse plus de place ?
Je dirais que c'est plus "partagé". Pour les chorus, les musiques, je suis un peu plus libre dans cette formule qu'avec le trio Rosenberg, où tout repose sur mes épaules. Là, tout le monde joue, on joue ensemble, c'est plus une "unité". J'espère que nous allons pouvoir tourner.

A la guitare, dans quelle direction cherches-tu aujourd'hui ?
J'essaie toujours de développer plus de moi-même, mais toujours avec un coup d'œil vers Django. Je ne vais pas dire que je veux "sortir" du manouche, parce que ce sont mes racines. Je ne peux pas. Et je ne veux pas non plus ! Je ne changerai pas mon style. Mais si tu écoutes "Ballade pour Didier" par exemple, mon improvisation et même les touches que je donne dans ce morceau, ce n'est pas pareil qu'avec le trio ! Ça me donne des possibilités de montrer d'autres facettes, un autre côté de Stochelo. Automatiquement, je change un peu ma façon de jouer. Et pour moi c'est bien, parce que c'est ce que je cherche avec cette formule : sortir un peu du côté traditionnel.

Sur quelle guitare joues-tu actuellement ?
Pour les derniers enregistrements avec le quartet, j'ai joué sur une Stefan Hahl, que j'utilise régulièrement en ce moment. Mais je viens de faire un deal avec un luthier lituanien, Vadim Stankevicius, qui m'a fabriqué un modèle grande bouche 14 cases tout massif, en palissandre, que je vais utiliser avec le trio. C'est le modèle Stochelo Rosenberg, avec mon nom sur la touche !



©DR

LUCKY PETERSON SON OF BLUES

Lucky Peterson (1964-2020) est décédé à l'âge relativement jeune de 55 ans, alors qu'il venait de célébrer ses cinquante années. Le guitariste et organiste préféré des Français avait une longue tradition et histoire derrière lui. Salut l'artiste.

Texte : Romain Decoret - Photos : Florian Duboe


© Doug Yoel

Vers le milieu des années 90, j'ai participé à un événement FNAC/ Gitanes Jazz pendant lequel je l'ai interviewé en public devant une audience de fans. C'est pendant cette interview que j'ai réalisé à quel point Judge Kenneth "Lucky" Peterson était véritablement un paradoxe temporel dans le monde du blues. Faisant partie techniquement de la 3e génération (Robert Cray, Joe Louis Walker), il avait, grâce à son père, joué de l'orgue dès le plus jeune âge avec Willie Dixon, Buddy Guy & Junior Wells, Koko Taylor lorsqu'ils visitaient le "juke joint" familial. Il devint finalement le directeur musical du groupe de Little Milton, avant de se consacrer à la guitare, Gibson, Epiphone ou Guild, comme ce dernier. Cette dualité orgue/guitare était une obsession pour Lucky, il y consacra plusieurs albums. Il s'était installé au Texas, mais gérait particulièrement bien sa carrière en Europe : Allemagne, Royaume-Uni et spécialement en France, notamment à Paris, où le New Morning était sa salle préférée. Un coup d'œil à sa discographie montre qu'en dehors du label français Gitanes Jazz, il enregistrait pour les meilleures écuries de blues : Alligator, Verve, Blue Thumb, Telarc, JSP ou Sony.

"JUDGE"

Judge Kenneth Peterson est né le 13 décembre 1964 à Buffalo, N.Y. Il est le 4e membre de la famille Peterson à se voir attribuer le second prénom de Judge, qui est un signe de chance. Il reçoit le surnom de Lucky à l'âge de trois ans, après un accident de voiture avec sa grand-mère : le bébé est éjecté de l'habitacle, mais s'en tire sans dommage.

Son père James Peterson est né en Alabama. Il est guitariste et chanteur, influencé par Muddy Waters, Howlin' Wolf, B.B. King et Jimmy Reed. Il part d'abord s'installer à Gary, Indiana, une petite ville où rien ne semble se passer, mais c'est une étape importante entre le Sud et Chicago pour les bluesmen. En 1955, James Peterson se fixe à Buffalo, N.Y., où il ouvre le Governor's Inn, un night-club avec l'ambiance d'un juke joint du Sud profond. Il anime le club avec son groupe Jessie James & The Outlaws et invite les plus grands, Freddie King, Memphis Slim, John Lee Hooker, etc.

BILL DOGGETT & LONNIE SMITH

Comme son nom l'indique, Lucky Peterson a toujours été incroyablement chanceux. Dès l'âge de quatre ans, il hante les coulisses du Governor's Inn, écoute et apprend. Il est d'abord fasciné par la batterie et mime les pros sur celle du club. Il commence à monter sur scène pendant les sets de son père avec les Outlaws. Après la batterie, il s'intéresse quelque temps à la basse. Mais le grand moment arrive quand James Peterson engage l'organiste Bill Doggett pour une résidence au Governor's Inn. L'un des plus importants organistes, Bill Doggett, de Philadelphie, a écrit l'instrumental "Honky Tonk", n°1 en 1956, repris par tout le monde, de Chet Atkins aux Ventures.

Pour Lucky Peterson, c'est un bouleversement

JUDGE KENNETH PETERSON REÇOIT LE SURNOM DE "LUCKY" À L'ÂGE DE TROIS ANS, APRÈS UN ACCIDENT DE VOITURE AVEC SA GRAND-MÈRE : LE BÉBÉ EST ÉJECTÉ DE L'HABITACLE, MAIS S'EN TIRE SANS DOMMAGE.



irréversible. Il a toujours aimé les instruments volumineux. Le look et le son du Hammond B-3 de Bill Doggett le fascinent. Plus tard dans la nuit, il redescend dans le bar, mais déclenche l'alarme et réveille toute la maison. James Peterson arrive en urgence et découvre son fils assis sur le siège du B-3, essayant de comprendre comment fonctionne ce monstre. C'est là que se situe l'importance d'avoir un père musicien. Au lieu de se mettre en colère, James branche l'orgue et apprend à son fils comment jouer une suite d'accords de blues sur le clavier. Un filtre de cigarette scotché sur le La, la partie blanche de la cigarette sur le Ré et un morceau de gaffeur sur le Mi. Lucky apprend vite, une seule explication suffit et il joue immédiatement ces progressions naturelles en les altérant de manière à ce qu'elles sonnent bien. Un moment mémorable.

James reconnut vite le talent de son fils. Lorsque Doggett repartit, il contacta le meilleur organiste de Buffalo, Dr Lonnie Smith, qui jouait fréquemment au Governor's Inn. Après avoir entendu Lucky, il accepta de le lui enseigner. Il ne s'agit pas de n'importe qui, Lonnie Smith devint par la suite un jazzman qui travailla avec les saxophonistes Grover Washington Jr, Lou Donaldson et le guitariste George Benson, avant de se lancer dans sa propre carrière solo.

BIG WILLIE DIXON

Lorsque Lucky, cinq ans, joua au Governor's Inn avec Lightnin' Hopkins et Jimmy Reed, il fut difficile de les convaincre que c'était bien lui qui jouait et que l'orgue n'était pas truqué. Lucky jouait désormais avec le groupe de son père. Il partageait aussi la scène avec d'autres légendes du blues, Muddy Waters, Koko Taylor, Buddy Guy et Junior Wells, qui passaient le mot : il y a un kid à Buffalo qui est un excellent organiste ! La vie de Lucky changea du tout au tout quand Willie Dixon vint jouer au Governor's Inn. Le géant contrebassiste, auteur et coordinateur des séances de Chess Records, reconnut immédiatement le potentiel de la star en devenir.

Après avoir discuté avec James Peterson, Big Willie emmena le kid à Chicago et lui fit enregistrer l'album *Our Future : 5 Year Old Lucky Peterson* dans les studios Paragon Recordings. Un single tiré de l'album devint un hit : "1, 2, 3, 4"/"Good Old Candy".

"Mon père avait écrit "1, 2, 3, 4" d'après le titre de James Brown "Please Please Please", mais il y avait aussi un lien avec "A, B, C" des Jackson 5, qui débutaient. "Good Old Candy" était un titre écrit par Willie Dixon. Tout le monde plaisantait sur mon âge en disant que je m'étais arrêté après 1, 2, 3, 4 parce que je ne savais pas compter jusqu'à 5!", expliqua Lucky Peterson.

Des apparitions télé au Johnny Carson's Tonight Show, Ed Sullivan Show, Sesame Street, What's My Line et Soul Train suivirent ainsi qu'un autre album, avec son père cette fois, *The Father, The Son, The Blues*.

GUITARE & LITTLE MILTON

Vers l'âge de huit ans, Lucky commença à apprendre la guitare, décryptant ses premiers riffs en jouant sur les disques de B.B. King, en ralentissant la vitesse de lecture pour assimiler toutes les notes. La famille Peterson connut plusieurs transitions, quittant les froids hivers de Buffalo pour St Petersburg, Floride, où James ouvrit le club 31 en 1975. Bref retour à New York en 1978 pour finalement s'installer en 1981 à Tampa, Floride, où James Peterson dirigeait l'After Dark Club.

C'est là que le bluesman Little Milton l'engage comme clavier dans son groupe. Lucky n'a que dix-sept ans et vient juste de finir le lycée, mais il ne lui faudra pas longtemps pour devenir le directeur mu-sical du groupe, ouvrant les shows avec son propre set de 45 minutes. De son vrai nom James Campbell, Little Milton (1934/2005) est un grand personnage du blues-funk, avec à son actif des succès tels "The Blues is All Right" et "Grits & Groceries". Guitariste d'une grande finesse, le musicien favorisait les Epiphone, Gibson et Guild, comme le fit plus tard Lucky Peterson.

"Little Milton et mon père étaient de grands amis. Je l'avais vu jouer plusieurs fois à Buffalo, mais c'est en Floride que nous sommes devenus proches. Il m'a engagé et on a joué à Orlando, puis à Tampa. Le second soir, il m'a demandé si je voulais partir en tournée avec lui. Il en a parlé à mon père et nous sommes partis. Il m'a appris la guitare et comment diriger un groupe. J'ai passé six ans avec lui. Je l'ai quitté quand mon orgue B-3 a été volé et qu'il refusa de m'acheter le même modèle en remplacement. Mais si je pouvais choisir, c'est avec Little Milton que je rejouerais", nous avait-il expliqué.

"LITTLE MILTON M'A APPRIS LA GUITARE ET COMMENT DIRIGER UN GROUPE. J'AI PASSÉ SIX ANS AVEC LUI. JE L'AI QUITTÉ QUAND MON ORGUE B-3 A ÉTÉ VOLÉ ET QU'IL REFUSA DE M'ACHETER LE MÊME MODÈLE EN REMPLACEMENT. MAIS SI JE POUVAIS CHOISIR, C'EST AVEC LITTLE MILTON QUE JE REJOUERAIS."

BOBBY "BLUE" BLAND

Aussitôt, Lucky rejoint le groupe de Bobby "Blue" Bland, avec qui il jouera pendant cinq ans. *"J'ai rencontré Eugene Carrier, le clavier de B.B. King. Il m'a dit que la place était vacante chez Bobby Bland et qu'il fallait auditionner. King et Bland étaient des amis très proches. L'audition était organisée en utilisant mon propre orgue B-3, que je connaissais bien. Il y avait trois prétendants : le clavier d'Albert King, celui d'Al Green et moi. Les autres m'ont désigné pour être le premier à auditionner. Je me suis installé, j'avais une veste de Little Milton sur le dos. Bobby Bland m'a dit que je ne portais pas la bonne veste et j'ai répondu que ce n'était pas la veste qu'il allait engager, mais le musicien. Puis j'ai ajouté :* Vous connaissez déjà mon père - Qui est ton père, Peterson ? - Son prénom est Oscar. *L'attitude changea en entendant le nom d'Oscar Peterson, le Maharajah du clavier. J'ai commencé un swing-jazz en Fa. Quand j'ai terminé, ils m'ont dit que j'avais le job, ils n'ont même pas écouté les deux autres. Le premier concert était à Philadelphie. En arrivant dans les loges, je leur ai confessé que j'avais menti, le prénom de mon père était James Peterson, pas Oscar Peterson. Après cela, je suis resté pendant cinq ans dans le groupe de Bobby "Blue" Bland."*

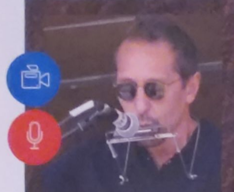
FRANCE & TEXAS

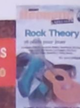
Riche de ces expériences, Lucky Peterson commença vraiment sa carrière solo en enregistrant avec Melvin Taylor l'album *Ridin'* pour le petit label français Isabel, en 1984. En 1988, il s'installe à Dallas, Texas, et joue avec les meilleurs bluesmen du moment : Etta James, Big Daddy Kinsey, Raful Neal, Kenny Neal, Junior Wells, Joe Louis Walker, Jimmy Johnson, Carey Bell et John Lee Hooker. Après deux albums pour Alligator, le superbe *Lucky Strikes* et *Triple Play*, il commence une longue association avec le label français Gitanes Jazz et devient un invité favori des festivals, du New Morning et de l'Elysée Montmartre.

Il épouse la chanteuse Tamara Trammel, enregistre des albums et tourne avec elle.

Depuis la mort de son père en 2010, il avait monté son groupe, The Organization avec Shawn Kelleran à la guitare, Tim Waites ou Raul Valdez à la basse, et le clavier R. Guissous. En 2018, leur tournée The Blues Are Back passa par les grands festivals américains, puis en France, Allemagne, Bosnie, et plusieurs périples à travers les États-Unis. Le dernier album enregistré de Lucky Peterson, titré *50 Years*, est sorti en septembre 2019, juste avant la catastrophique période du Coronavirus. Lucky est décédé à Dallas le 17 mai 2020, d'un AVC, comme son mentor Little Milton.

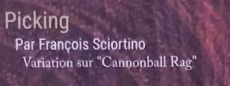






Saisissez le code **AC72summer** pour télécharger les playbacks et vidéos pédagogiques de ce numéro et du supplément d'été sur : www.guitaristmag.fr/pedago

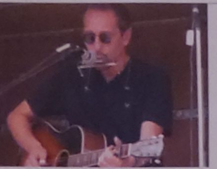






NOUVEAU ! L'ACCÈS À LA PÉDAGO EN LIGNE EST RÉSERVÉE À NOS LECTEURS-TRICES
C'est simple : pour visualiser et télécharger les leçons pédagogiques rendez-vous sur : www.guitaristmag.fr/pedago
(inscrivez-vous et renseignez le mot de passe "motdepasse" si nécessaire)

PAR CHRIS LANCRY



Le b.a.-ba du Bluegrass

Si au début du bluegrass, dans les années 40, la guitare se limite à un rôle d'accompagnement, des guitaristes comme Doc Watson puis Clarence White, apparus dans les années 60, vont lui donner ses lettres de noblesse et en faire un instrument soliste.



1-2



© DR

En effet, grâce à une technique spécifique appelée flatpicking, la guitare va pouvoir jouer des thèmes bien précis, jusque-là exécutés par le violon, la mandoline et le banjo, les instruments rois de la musique bluegrass. Basée sur le morceau "Red Haired Boy", cette initiation vous permettra de vous familiariser avec cette vision radicale et sans compromis, spécialement adaptée à la guitare purement acoustique.

LA GUITARE

Le bluegrass se joue principalement sur des guitares dreadnought comme les Martin D28 ou D18, montées en général avec des cordes de tirant médium (de 013 à 056). Bien que le succès actuel de certains musiciens de bluegrass les amène à se produire sur des grandes scènes et donc à avoir recours à l'amplification de l'instrument (pour notre malheur à tous!), il est unanimement reconnu que la guitare bluegrass jouée avec la technique du flatpicking sonne beaucoup mieux lorsqu'elle est purement acoustique, reprise avec un micro devant.

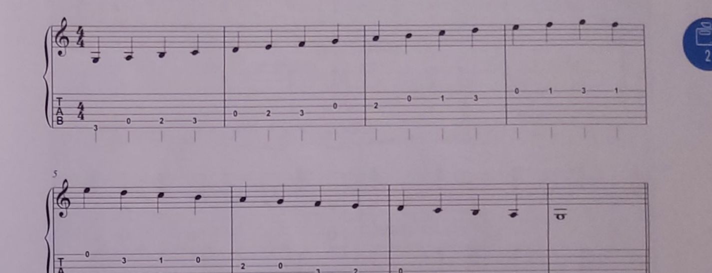
LES POSITIONS D'ACCORDS

On privilégie les positions d'accords de base, avec un maximum de cordes à vide, et on évite les barrés. On met un capo pour changer la tonalité. A noter l'accord de Sol, qui se joue presque toujours sans tierce.

ETUDE DE STYLE

LA GAMME DE SOL (MODE MIXOLYDIEN)

Ce mode se différencie de la gamme majeure avec le 7e degré qui est abaissé d'un ton (soit Fa au lieu de Fa#). On se sert principalement de cette gamme dans le blues et le rock, mais aussi dans certains morceaux comme celui-ci, dans lesquels on trouve l'accord de Fa.

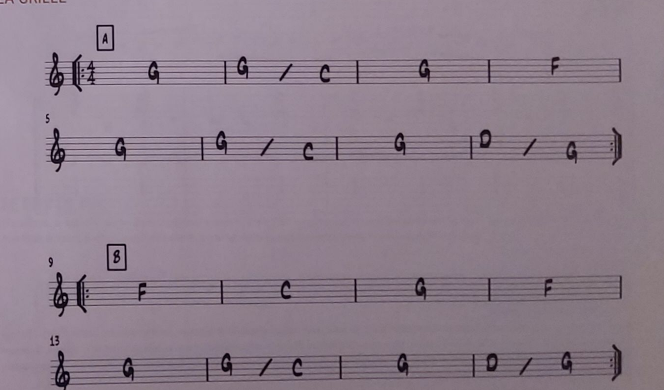


2

LA GRILLE ET LA RYTHMIQUE

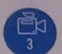
Comme très souvent dans les "Fiddle Tunes", il y a deux parties et chacune est jouée deux fois. La rythmique est jouée uniquement en "downstrokes", c'est-à-dire avec des coups de médiator vers le bas. On fait des basses alternées sur chaque accord et il y a des notes de liaison au moment du passage sur l'accord de Ré, mesures 7 et 15.

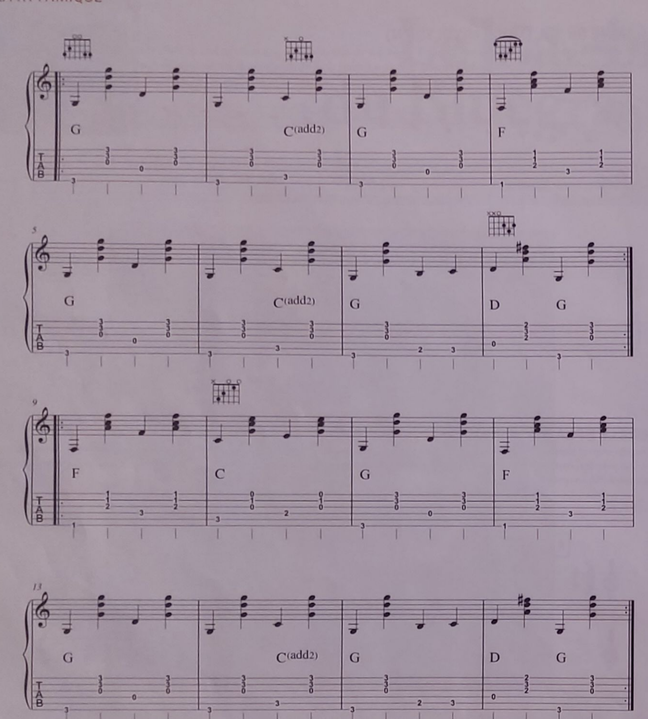
LA GRILLE

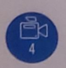


3

LA RYTHMIQUE



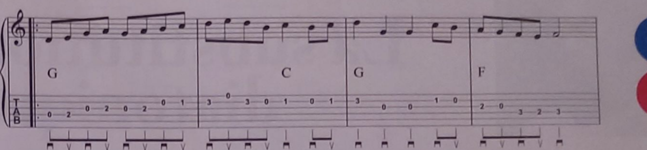




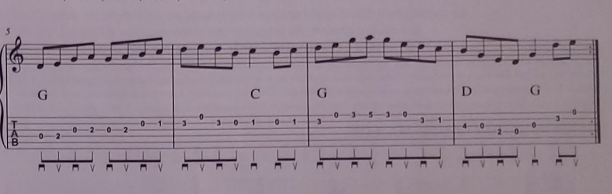
TECHNIQUE DE BASE

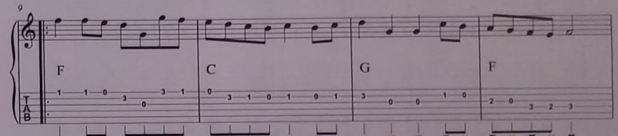
Dans le bluegrass, la guitare est presque exclusivement jouée au médiator (malgré quelques exceptions notoires comme Lester Flatt). On joue avec un médiator dur et en général en aller-retour, pour pouvoir exécuter des thèmes bien précis, joués le plus souvent en croches à un tempo rapide, fréquemment autour de 260 bpm. Il existe tout un répertoire de morceaux instrumentaux, souvent issus de mélodies anciennes appelées "Fiddle Tunes". "Red Haired Boy" en fait partie.

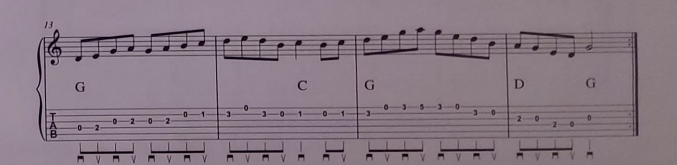
"RED HAIRED BOY"





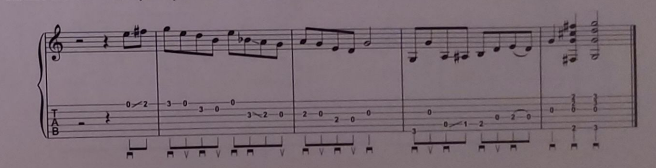


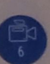




LE RIFF DE FIN

Il commence sur le 4e temps de la dernière mesure et il est joué uniquement en croches jusqu'au "G Run" final. Ce riff n'est qu'un exemple et vous êtes libre de créer le vôtre, toujours à partir des notes de la gamme majeure ou du mode mixolydien de Sol.



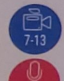




PAR ERIC GOMBART



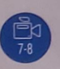
La substitution diatonique
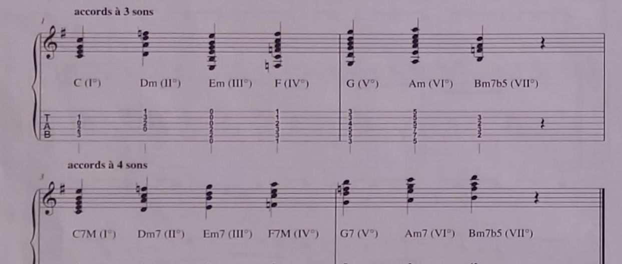


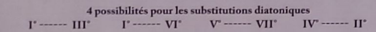
La substitution diatonique consiste à remplacer un accord par un autre afin d'enrichir une grille d'accords ou proposer une harmonisation différente. On remplacera un accord d'une tonalité donnée par un autre accord de cette même tonalité.

Les arrangeurs qui maîtrisent parfaitement cette règle sont capables de proposer plein de chemins harmoniques possibles dans l'exposé d'un thème. Les exemples sont nombreux dans tous les styles de musique. De plus, quand on a compris le principe, on peut même utiliser ce mécanisme pendant l'improvisation. Il est bien sûr impératif de connaître l'harmonisation de la gamme majeure pour comprendre.

HARMONISATION GAMME MAJEURE

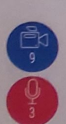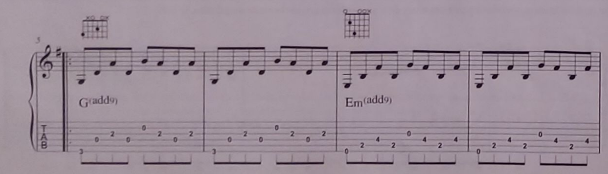




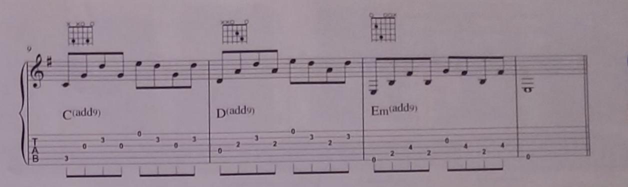


EXEMPLE 1 : A LA MANIÈRE D'"EVERY BREATH YOU TAKE"

Nous sommes en Sol majeur. L'accord suggéré par le D (degré V) de mesure 6 est normalement un G (degré I). Le compositeur a préféré le remplacer par Em (degré VI).

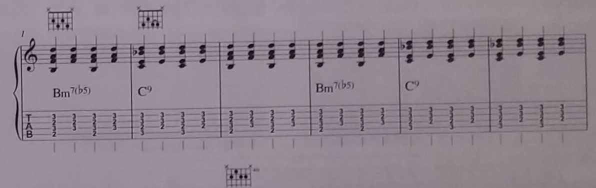


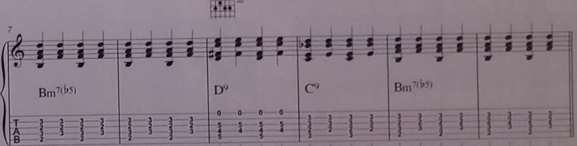




EXEMPLE 2 : BLUES EN SOL

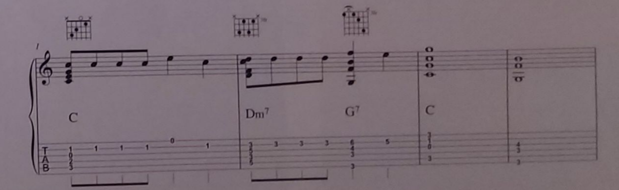
Ici, on a remplacé le G7 (degré V dans l'harmonisation diatonique et degré "I" du Blues) par Bm7/b5 (degré VII), comme expliqué dans l'harmonisation de la gamme (3e possibilité de substitution).





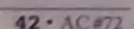
EXEMPLE 3 : A LA MANIÈRE D'"UNE CHANSON DOUCE"

Le remplacement du C (degré I) par Em7 (degré III) donne des idées de variations. A la fin de la variation, je vous propose un turnaround pour revenir au début.



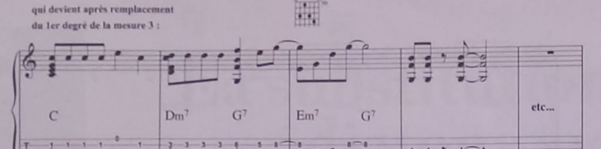




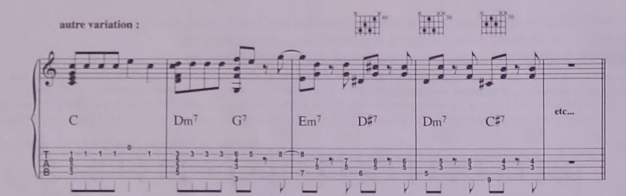




qui devient après remplacement
du 1er degré de la mesure 3 :



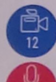
autre variation :

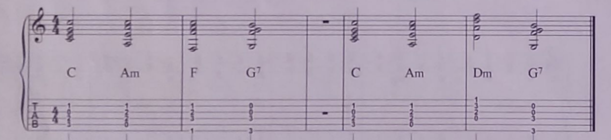


EXEMPLE 4 : L'ANATOLE

Dans cette séquence très répandue, on remplace souvent le degré IV (ici : Fa) par le degré II (ici : Dm).

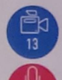
qui devient après remplacement
du 4eme degré par le 2ème :

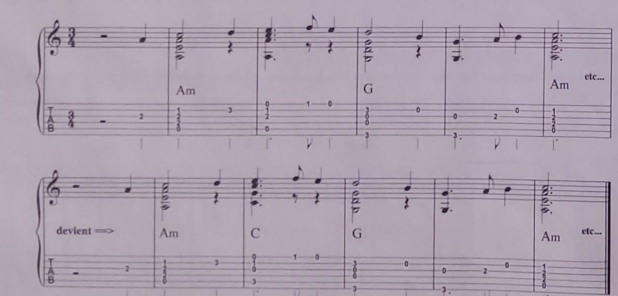




EXEMPLE 5 : A LA MANIÈRE DE "GREENSLEEVES"

Si on considère qu'on est en Do majeur, on a remplacé le degré VI (Am) de la mesure 2 par le degré I (C).

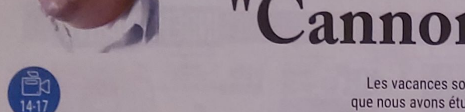




PAR FRANÇOIS SCIORTINO



Variation sur "Cannonball Rag"
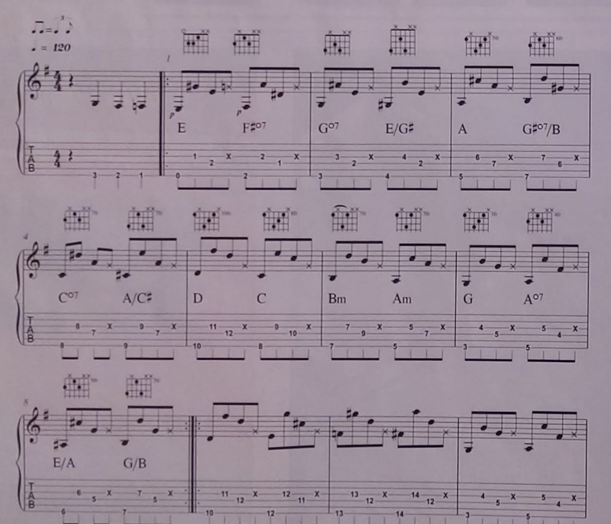


Les vacances sont le bon moment pour réviser tous les morceaux que nous avons étudiés cette année. Voilà pourquoi je vous propose cet exercice sous forme de variation sur le thème de "Cannonball Rag".

Un bon exercice pour travailler votre endurance et vos enchaînements d'accords.
Pickez bien et bonnes vacances !

François Sciortino
www.françois-sciortino.fr - sciortinofrancois@gmail.com





Turnaround

Variation main droite

Variation thème B

D7 C♯m7(b5) Do7 D7 G

D7 Em7(b5) Fo7 D/F♯ G Ao7 A♯o7 G/B

C C♯o7 G E7 A D9 G

PAR GWEN CAHUE



Les triades

Pour cette nouvelle leçon de guitare manouche, j'ai décidé de parler d'harmonie, plus précisément des triades.



9-10

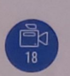
Nous allons nous concentrer ici sur les triades "basiques" (fondamentale, tierce, quinte). Il est essentiel, dans un style aussi virtuose que le jazz manouche, de connaître son manche par cœur et de se créer des réflexes instantanés pour placer ses phrases sans avoir à hésiter. C'est pourquoi je trouve très pratique de travailler ces triades sur tout le manche, cela donne des repères visuels solides.

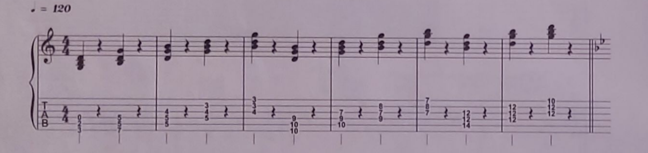
Voici donc quatre exercices pour débuter ce travail, puis un morceau d'application qui utilise ce système.

Bonne leçon !

Gwen Cahue

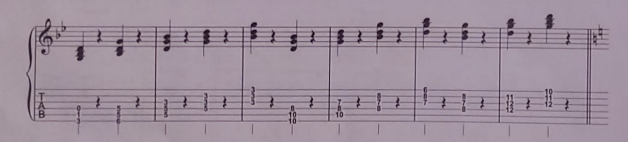
EXERCICE 1 : TRIADES MAJEURES



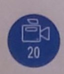


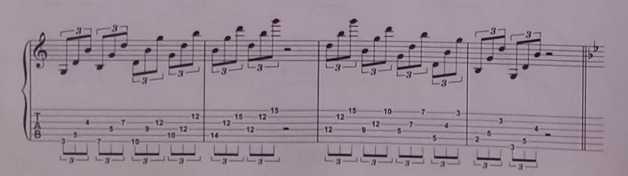
EXERCICE 2 : TRIADES MINEURES



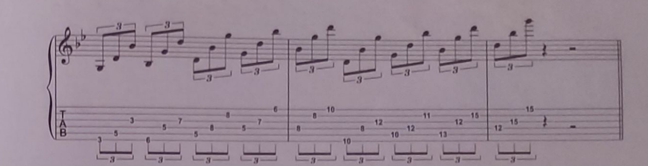


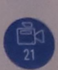
EXERCICE 3 : TRIADES MAJEURES AVEC SAUT DE CORDES





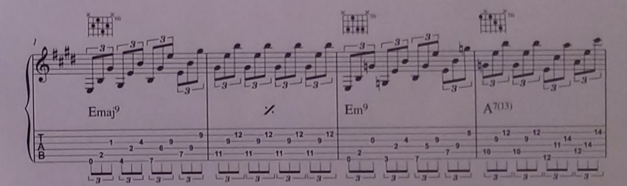
EXERCICE 4 : TRIADES MINEURES AVEC SAUT DE CORDES





MORCEAU D'APPLICATION

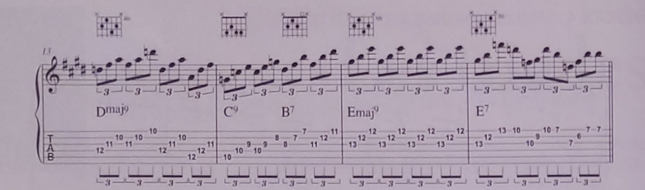
Sur les harmonies de "Troublant Boléro"



22

9-10





17
Am7 | D7 | G6 | E7

21
Am7 | F♯m7(b5) | B7 C9 | B7

25
Emaj9 | | Em9 | A7(13)

29
Dmaj9 | C9 B7 | Emaj9

PAR JIMI DROUILLARD



"Only at Home"

Bonjour à tous et bienvenue dans cette rubrique Acoustic Blues. Aujourd'hui, une petite étude faite en plein confinement, d'où son titre : "Only at Home".



Le confinement nous a apporté plein de réflexions, et pas que des mauvaises. Nous nous sommes aperçus que la musique, le cinéma, la peinture, la photo, le sport, le manger et le boire, etc., étaient indispensables dans la vie. Mais ça, on le savait avant…

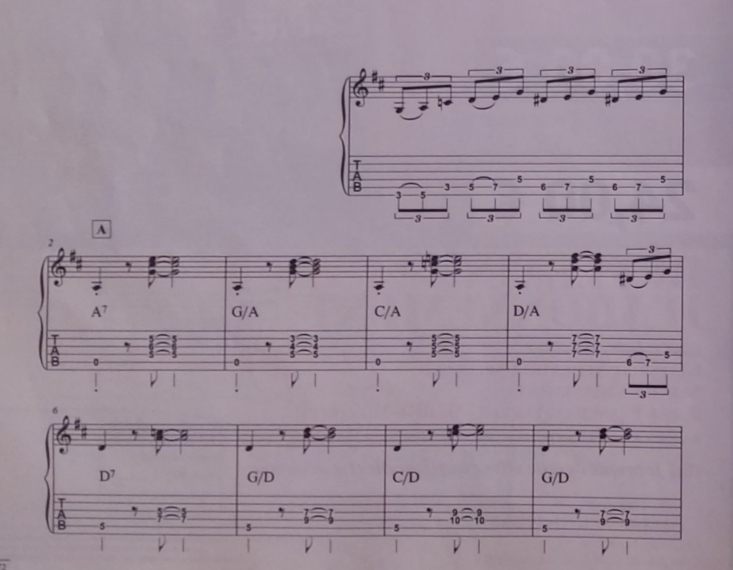
C'est un morceau basé sur les "pédales de basse". Nous gardons la basse de A (en pédale) et on change les triades en haut de l'accord (est-ce bien clair ?) : A7, G/A (Sol majeur basse A), C/A (Do majeur basse A, ou Am7), D/A (Ré majeur basse A) ; D7, G/D (Sol majeur basse D), C/D (Do majeur basse D), etc.

Le reste n'est que fioritures et enrobages bluesy.

Bien à vous. Quand je pense que pendant deux mois, la nature a repris un peu ses droits…

N'hésitez pas pour plus d'infos : jimid@free.fr

Jimi D.



23-24

11

10

A7 G/A C/A D/A

14

F7 G7

18

A7 G/A C5 D5

A solo

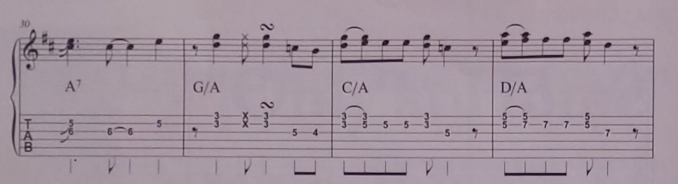
22

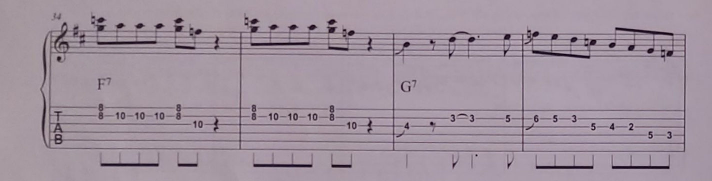
A7 G/A C/A D/A

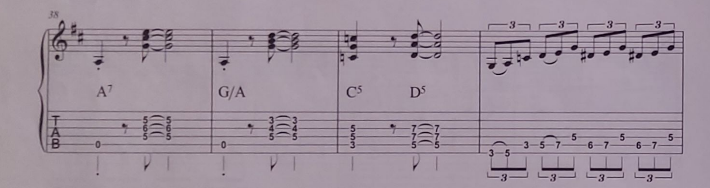
26
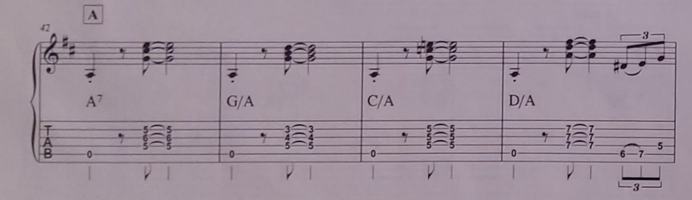
D7 G/D C/D G/D

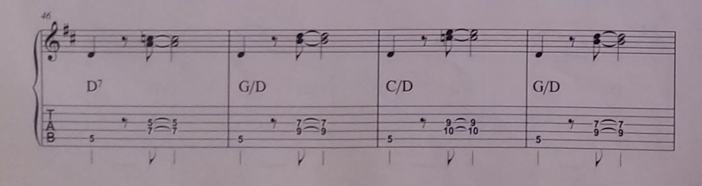




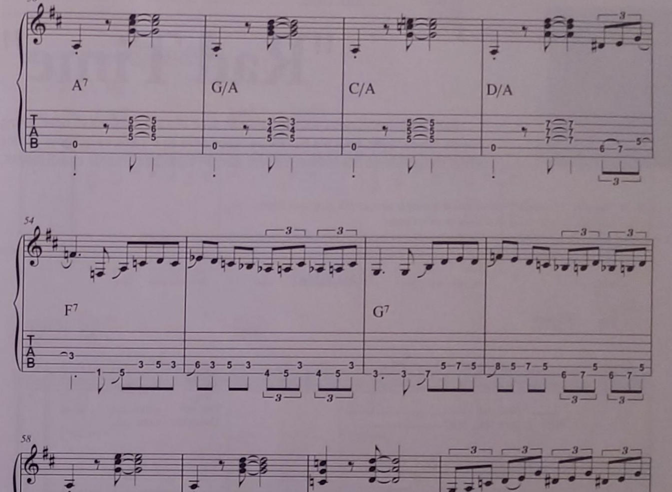


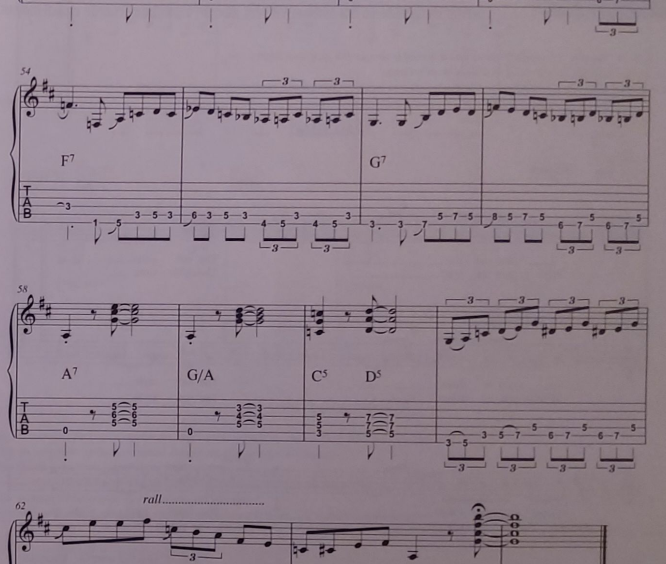


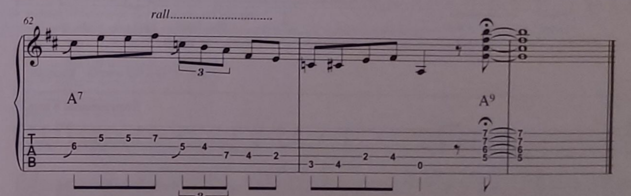




ACOUSTIC BLUES





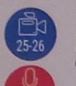


PAR IDHAÏ



©Philippe Cabaret

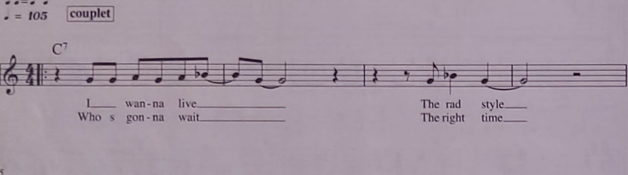
Dans cette leçon, nous vous présentons avec Vincent un blues en open tuning de Ré majeur avec, pour ma guitare, le capodastre en 5e case, ce qui nous amène à être en tonalité de Sol majeur. Vincent joue un cigarebox accordé en Sol majeur.

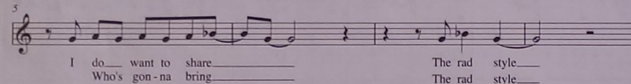


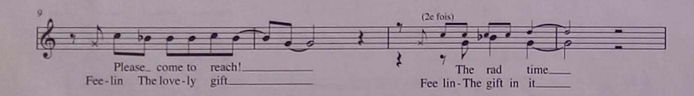
La grille de "Rad style" est simple. Nous ne jouons que sur le premier et le quatrième degrés.
Les paroles invitent à s'ouvrir au jeu de la vie et de ses présents.
C'est pourquoi nous vous proposons des mélodies joyeuses sur un mode dorien (mode caractérisé par la sixte majeure).

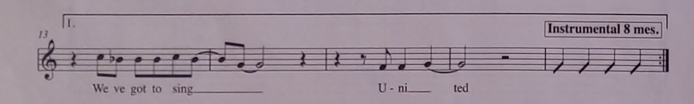
Idhaï

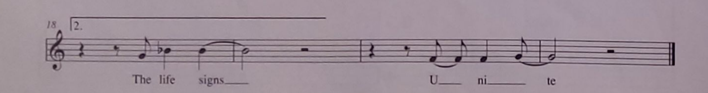






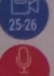


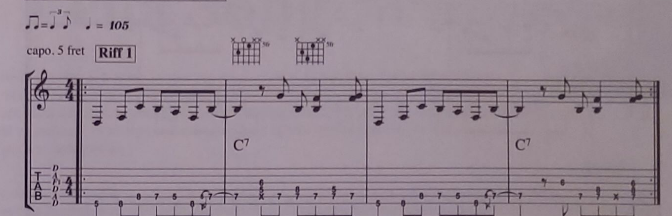


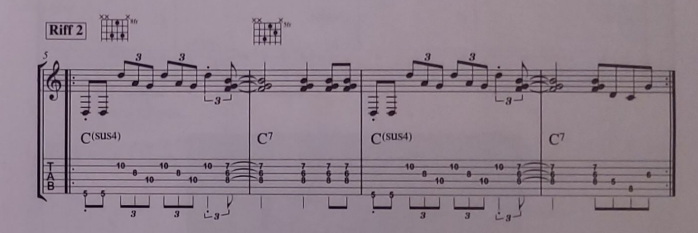


GUITARE 1

NB : accord en open D avec capo à la 5e case



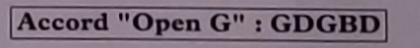





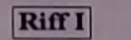
GUITARE 2 (CIGAREBOX)

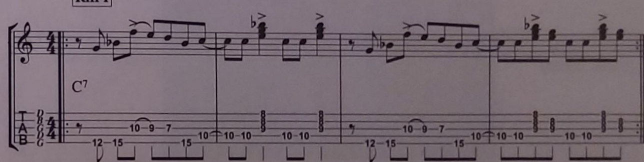
Pour ce morceau, j'utilise un cigarebox à cinq cordes, accordé en open de Sol (Sol-Ré-Sol-Si-Ré).
C'est un instrument utilisé notamment dans la musique country et bluegrass.
Pour l'intro, je double le riff à l'octave pendant quatre mesures,
avant de rejoindre Idhaï pour doubler le riff au bottleneck (pendant huit mesures).
Ensuite, petit thème swingué, puis retour au riff principal.
Pour finir, petit solo simple (quatre mesures) et retour sur le thème, en utilisant le bottleneck.

Vincent Seene



♩ = 105



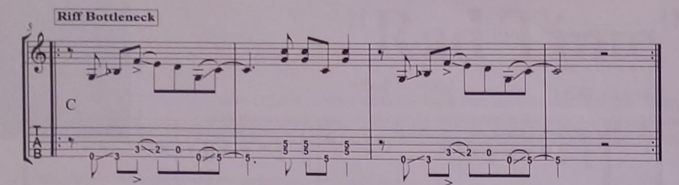





25-26

12

GUITARE 2 (SUITE)




©Philippe Cabaret

PAR SAMUEL STROUK

"Leila Song"


© Philip Ducap



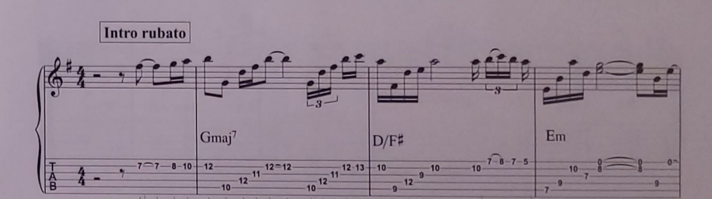
Hello à toutes et à tous ! Je suis très heureux de vous présenter la deuxième édition de cette rubrique pédagogique consacrée aux différentes techniques de guitares acoustiques. Vous pourrez y découvrir comment jouer un même morceau aux doigts et au médiator, et surtout comment bien faire sonner une guitare cordes acier ou une guitare cordes nylon.

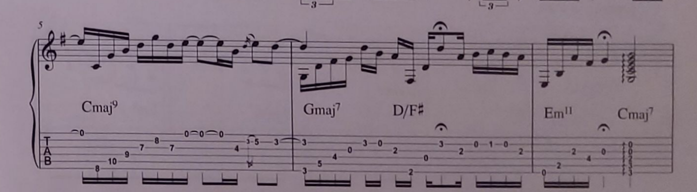
Cette fois, je vous propose "Leila Song", une pièce en deux parties. La première est jouée rubato (sans tempo), la deuxième en rythme. Dans ce morceau, il y a un mélange de techniques folk, manouche et jazz. Une dernière chose, "Leila Song" est une paraphrase musicale d'une chanson très célèbre, je vous laisse deviner et m'envoyer un message si vous avez trouvé ! Je serai très heureux de répondre à toutes vos questions, n'hésitez pas à m'écrire.

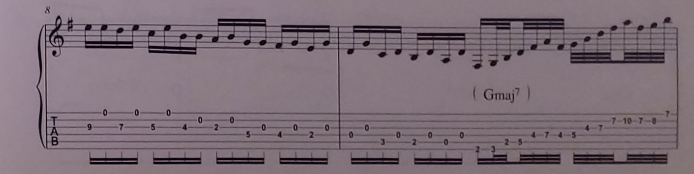
Bonne découverte !

Samuel

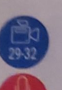
samstrouk@yahoo.fr

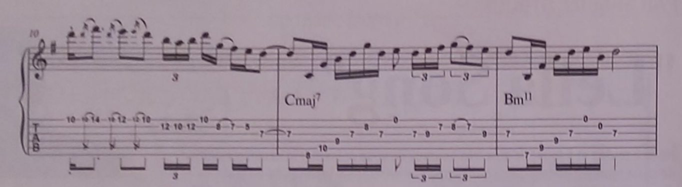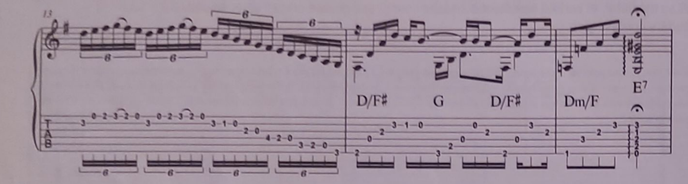




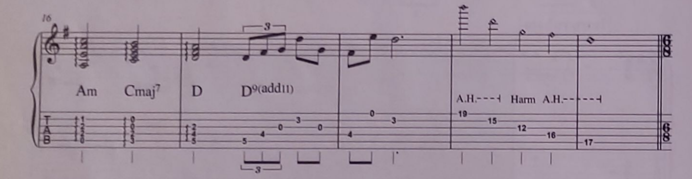


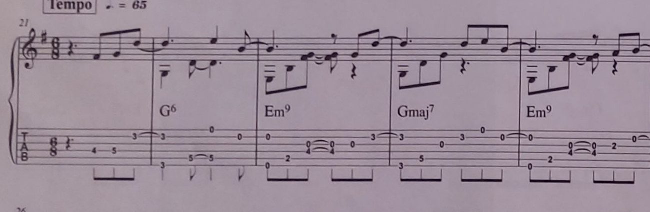
GUITARES SANS FRONTIÈRES

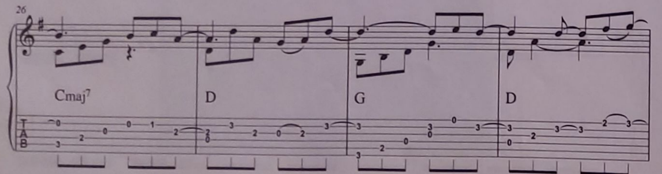












G C D(add11) Em9 A9/C♯ D

D♯°7 B7(♭9)/E Em Harm Cmaj7

Em9(add11) Harm Cmaj7(♯11) G D/F♯

Cmaj7(♯11) D6(add4) Em D6(add4)

Cmaj7(♯11) rall. Harm D G(penta) Harm Harm

PAR JEAN-BAPTISTE MARINO



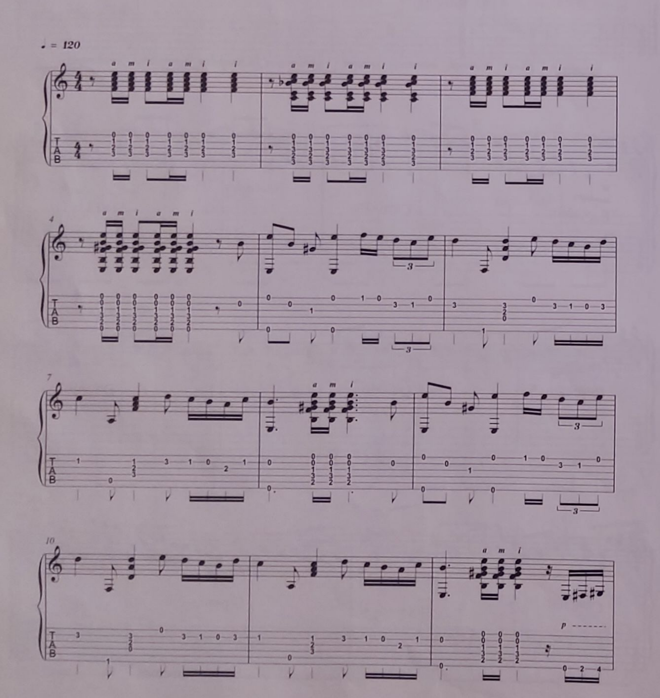
Tangos de Granada

27-28

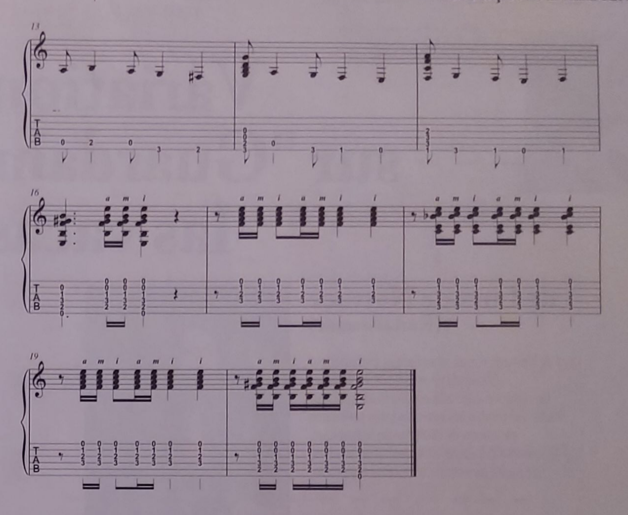
13

Les tangos de Granada font partie du genre des tangos flamenco. Ils se distinguent par leur tonalité : Mi7/b9 - Fa.

Travailler lentement les rasgueados (a, m, i) pour pouvoir les enchaîner au tempo, qui peut varier ici de 110 à 120 à la noire. A vos guitares !









PAR VALÉRIE DUCHÂTEAU



Variations sur "Guardame las vacas"

de Luys de Narvaez (Renaissance)

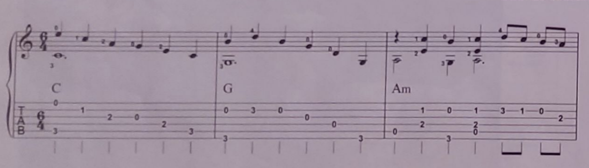
Luys de Narvaez est un vihueliste et compositeur espagnol né vers 1500 à Grenade. On retrouve dans ses publications *Los seys libres del delphin* les exemples des premières variations de l'histoire de la musique. "Guardame las vacas" (*Garde-moi les vaches*) fait partie du volume 6 de cette collection.

Cette pièce est construite sur un obstinato harmonique durant cinq variations de huit mesures, chacune étant composée de deux fois quatre mesures. Nous sommes à 6/4, la blanche pointée est l'unité de temps.

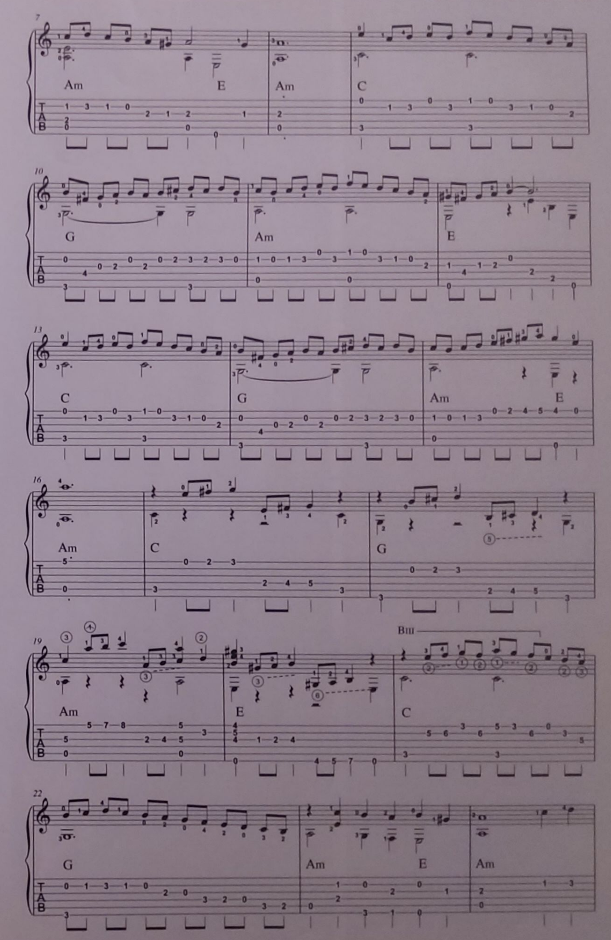
Variation 1 : arpèges descendants en noire.
Variation 2 : développement de l'arpège en croches, sous forme de broderie autour de l'accord.
Variation 3 : procédé d'imitation.
Variation 4 : on peut sentir l'influence italienne avec le rythme de sicilienne.
Variation 5 : jeu en rasgueado.

N'oubliez pas d'appuyer les premiers et quatrièmes temps, afin de donner de l'élégance et de la légèreté.
N'hésitez pas à créer vos variations.
Bonne guitare

Valérie Duchâteau
www.valerieduchateau.com



LES CHEFS-D'ŒUVRE CLASSIQUES







Etude de style Bluegrass
Par Chris Lancry
1. Les 4 accords
2. La gamme
3. La rythmique
4. Aller-retour main droite
5. "The Red Haired Boy"
6. Ralenti Final

Théorie : La substitution diatonique
Par Eric Gombart
7. La gamme harmonisée
8. Les 4 possibilités
9. Exemple 1
10. Exemple 2
11. Exemple 3
12. Exemple 4
13. Exemple 5

Picking
Par François Sciortino
14. Variation sur "Cannonball Rag"
15. Explication 1 : Thème 1
16. Explication 2 : Thème 2
17. Explication 3 : La main droite

Jazz manouche : les triades
Par Gwen Cahue
18. Exercice 1 : triades majeures
19. Exercice 2 : triades mineures
20. Exercice 3 : majeures avec saut de cordes
21. Exercice 4 : mineures avec saut de cordes
22. Morceau d'application

Acoustic Blues
Par Jimi Drouillard
23. "Only at Home"
24. Explication

Le coin de la chanson
Par Idhaï
25. "Rad Time"
26. Explications

La leçon de Flamenco
Par Jean-Baptiste Marino
27."Tangos de Granada"
28. Explication

Guitares sans frontières
Par Samuel Strouk
29. "Leila Song" Version 1
30. "Leila Song" Version 2
31. Explications partie 1
32. Explications partie 2

Etude de style Bluegrass
Par Chris Lancry
1. "The Red Haired Boy"
2. Playback

Théorie : La substitution diatonique
Par Eric Gombart
3. Exemple 1
4. Exemple 2
5. Exemple 3
6. Exemple 4
7. Exemple 5

Picking
Par François Sciortino
8. Variation sur "Cannonball Rag"

Jazz manouche : les triades
Par Gwen Cahue
9. Morceau d'application
10. Playback

Acoustic Blues
Par Jimi Drouillard
11. "Only at Home"

Le coin de la chanson
Par Idhaï
12. "Rad Time"

La leçon de Flamenco
Par Jean-Baptiste Marino
13. Tangos de Granada

Guitares sans frontières
Par Samuel Strouk
14. "Leila Song" Version 1
15. "Leila Song" Version 2

Les Chefs-d'œuvre du Classique
Par Valérie Duchâteau
16. Variations sur "Guardame las vacas"

LA TABLE D'HARMONIE

l'âme de la guitare

La table d'harmonie est la partie qui reçoit la vibration à amplifier. Véritable clé de voûte de l'instrument, elle représente 80% du son global de la guitare. Sachant qu'aucun morceau de bois n'est identique, le choix doit être rigoureux.

Dans ma recherche sonore, la sélection de la table d'harmonie est une étape à laquelle je peux consacrer beaucoup de temps. Je tapote, j'écoute, je teste, j'observe la rigidité, la coupe et le séchage de chaque pièce de bois. Une table avec une croissance régulière, coupée sur quartier, ainsi qu'un fil bien rectiligne, est souvent gage de qualité. Chaque essence revêt un caractère qui lui est propre, voici un éventail des plus utilisées en lutherie.

Eric Darmagnac
www.darmagnacguitares.com

© DR

CÈDRE ROUGE
("THUYA PLICATA")

Origine : Amérique du Nord

Tendre et fragile, le cèdre rouge se reconnaît à sa couleur rouge-marron, variant du chocolat clair au marron mielleux. Il apporte chaleur et moelleux au son de la guitare avec des attaques douces. Il est surtout apprécié pour ses sonorités rondes et chaleureuses ainsi que des basses bien présentes. On peut qualifier son timbre d'intime. Attaqué trop puissamment, il peut générer une légère distorsion. Le cèdre est moins dense que l'épicéa et se travaille donc à des épaisseurs légèrement supérieures. Il atteint sa maturité rapidement et s'ouvrira beaucoup plus vite que l'épicéa.

EPICÉA DE SITKA
("PICEA SITCHENSIS")

Origine : Amérique du Nord

Avec une couleur pouvant varier entre le jaune pâle et le marron clair, l'épicéa de Sitka est connu pour être une essence assez robuste. Il produit des aigus cristallins associés à des basses puissantes ainsi qu'une excellente projection. Il offre des sonorités avec une dynamique importante et donne d'excellents résultats dans de nombreux styles de jeu autant en strumming soutenu qu'en picking.

L'épicea de Sitka présente parfois une variante cosmétique : le Bear Claw (griffe d'ours). Il s'agit d'une irrégularité dans la croissance de l'arbre qui génère un bel effet 3D . Une table en épicéa de Sitka a besoin d'être jouée pour s'enrichir et s'ouvrir avec le temps.

EPICÉA D'ENGELMANN
("PICEA ENGELMANNII")

Origine : Amérique du Nord

De couleur blanc ivoire, l'Engelmann (également connu sous le nom d'épicéa blanc) est un bois moins rigide que le Sitka. Au niveau sonore, l'Engelmann produit des médiums légèrement plus riches que le Sitka. C'est un bon choix pour les guitaristes à la recherche d'un son complexe, soyeux et équilibré.

L'Engelmann réagit mieux à un toucher léger (arpèges, picking), mais montre ses limites en strumming énergique. En effet, la guitare aura tendance à perdre en clarté et définition. Comme le cèdre, il atteint sa maturité rapidement donnant le sentiment d'une guitare déjà "ouverte".

ACAJOU
("SWIETENIA")

Origine : Amérique du Sud, Afrique

Souvent utilisé pour le fond et les éclisses, il est parfois aussi choisi pour fabriquer les tables d'harmonie. Sa couleur varie du rose pâle jusqu'au rouge. Avec des basses et des médiums favorisés et un effet de compression naturelle, la table en acajou procure un son sec, punchy, un peu sombre. Avec une palette sonore moins large que les épicéas, le son chaud et roots de l'acajou reste prisé par les guitaristes de blues.

KOA
("ACACIA KOA")

Origine : Hawaii

De couleur brun orangé avec de belles veines foncées, le koa est visuellement époustouflant lorsqu'il est ondé. Très rigide (similaire à l'acajou), une table d'harmonie en koa procure au départ un son assez brillant et serré. Plus la guitare sera jouée, plus le son s'ouvrira. Le timbre deviendra alors plus riche, plus doux, plus résonnant et plus plein.

ADIRONDACK
("PICEA RUBENS")

Origine : Amérique du Nord

Aussi connu sous le nom d'épinette des Appalaches, l'Adirondack se distingue par sa couleur blanche avec des lignes de croissance brunes. Visuellement, il ne présente pas un grain aussi fin que le Sitka, le cèdre ou l'Engelmann. Il est le bois le plus rigide et le plus dense de tous les épicéas.

De gauche à droite : tables et planches en Lutz, Adirondack, cèdre et épicéa européen



© DR

On notera sa grande projection riche en harmoniques ainsi que son remarquable équilibre pouvant supporter les strummings les plus enthousiastes comme les nuances plus subtiles du flatpicking.

EPICÉA EUROPÉEN
("PICEA ABIES/EXCELSA")

Origine : Europe

D'une couleur assez claire avec un beau brillant ivoire, l'épicéa européen s'illustre par ses sonorités chaudes, claires et brillantes, ainsi que des basses bien définies. Riche en harmoniques, il présente une réponse équilibrée aux différentes puissances d'attaque des notes. C'est un bois recherché pour sa grande résonance et sa polyvalence qui se bonifiera avec le temps. Un excellent choix pour les tables d'harmonie !

EPICÉA DE LUTZ
("PICEA GLAUCA & PICEA SITCHENSIS")

Origine : Amérique du Nord

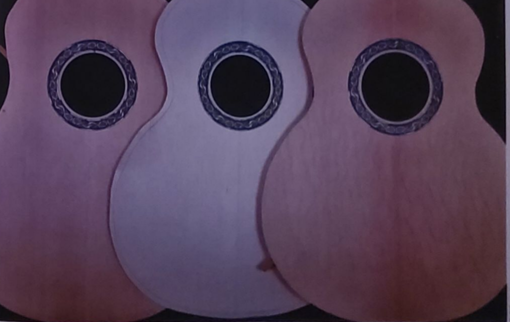
L'épicéa de Lutz est un hybride naturel entre le Sitka et l'Engelmann. Il est visuellement comparable au Sitka avec des bandes d'une teinte saumon sur la longueur. La combinaison entre la rigidité du Sitka et la faible densité de l'Engelmann engendre des sonorités chaudes et brillantes avec un très bel équilibre qui réunit le meilleur des deux mondes.

Les adeptes du strumming et du picking apprécieront la chaleur et la dynamique des tables en Lutz.

Voilà pour ce tour d'horizon des bois les plus utilisés en lutherie pour les tables d'harmonie, chacun possédant ses propres caractéristiques. Ceci dit, je pense que nous avons tous une perception, des sensibilités et des oreilles différentes… Et qu'il n'existe pas de vérité absolue.

Conseil : dans le cas de l'achat d'une guitare en magasin, on peut voir en regardant sur la tranche de la rosace si le grain est bien perpendiculaire, ce qui indiquera une table coupée sur quartier, gage de rigidité. Dans le cas d'un projet de fabrication par un luthier, ce dernier sera, bien évidemment, le plus à même de vous conseiller en fonction de la couleur du son que vous recherchez.

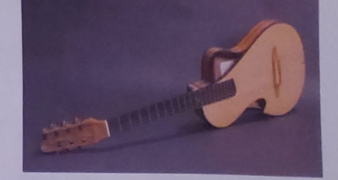
En attendant, je vous souhaite un bel été bien mérité, et n'oubliez pas que les guitares à table massive supportent mal de rester confinées dans le coffre de la voiture et ne résistent pas plus aux plages ensoleillées !



© DR

De gauche à droite : tables en Sitka, Engelmann et Sitka Bearclaw

**Cette rubrique est la vôtre !
Posez toutes vos questions à :
acoustic@editions-dv.com**



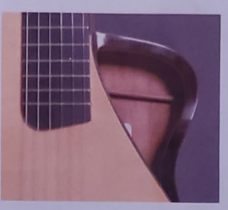
PIERRE-MARC MARTELLI

Modèle électro-acoustique nylon

CHIC ET CHOC

C'est grâce à des images qu'il avait postées sur Facebook que nous avons eu vent de ce tout nouveau modèle de Pierre-Marc Martelli. Comme le hasard fait bien les choses, le luthier nous a aussitôt confié que cet instrument devait être livré à un grand nom de la guitare, qui en était en quelque sorte "l'inspirateur". Raison de plus pour y aller voir de plus près !

Texte : Max Robin – Photos : Philippe Cabaret



Cette "coïncidence" allait nous mener jusqu'à… Nelson Veras, guitariste brésilien installé en France depuis de nombreuses années. Mais avant de "percer les mystères" de cette électro-acoustique nylon un peu particulière, revenons d'abord sur le parcours de celui qui l'a conçue et fabriquée.

Après 25 ans passés dans le monde du graphisme et du design, Pierre-Marc décide de réinvestir sa passion ancienne pour la guitare (il a en effet toujours plus ou moins "bricolé" dans ce domaine, pour lui-même ou son entourage). Dès lors, du premier instrument (une archtop!) construit en 2006 à l'ouverture officielle de son atelier en 2016, cette "reconversion" lui prendra une petite dizaine d'années au total. Entre-temps, Pierre-Marc va progressivement s'approprier son nouveau métier, en réglant et en réparant, en allant voir Roger Buro à Marseille (qui lui prodiguera ses encouragements), et en s'intéressant notamment au travail de Gérard Audirac, qui influencera son approche des guitares à cordes nylon – ces dernières occupant aujourd'hui environ la moitié de son activité, le reste se distribuant à parts égales en réparations et en construction de guitares électriques "désignées" (sous l'étiquette "Mojo Box Guitar").

ARCHITECTURE & ESTHÉTIQUE

Pour le luthier, le challenge, en proposant cette électro nylon à Nelson Veras (qui sur scène joue sur Godin "par défaut"), consistait justement à ne pas concevoir un "substitut" à la Godin. Pierre-Marc a donc opté pour une guitare "intermédiaire" entre une pure acoustique et un instrument amplifié. Du point de vue architectural et esthétique, l'originalité de ce modèle se traduit évidemment par l'élégance de son dessin (cf. notamment la forme de la table et des ouïes), aussi bien que par la présence de cette "ceinture" en séquoia (bois très léger et résonnant) d'une pièce (incluant le talon et le tasseau de fond), autour de laquelle se structure l'ensemble, la profondeur de caisse atteignant ici 70 mm. Autre particularité de cet instrument, le chevalet (en citronnier) à cordes traversantes (ayant pour effet de plaquer ce dernier sur la table, en limitant les forces de traction). Si le choix des bois se révèle plus "traditionnel" pour la table, le manche et la touche (respectivement en épicéa, acajou et ébène), le fond et les éclisses sont ici en movinghi, bois africain qui se distingue par sa beauté et ses qualités acoustiques, requis également pour l'habillage de la tête (asymétrique). Quant aux touches de marqueterie (discrètes mais "chic"), elles font appel au palissandre, avec inserts d'abalone. La "signature" du luthier répond à cette même discrétion "classieuse", avec un simple logo M placé en repère de touche à la 12e case.

Barrage et épaisseur de table ont été calculés pour ne pas compromettre l'amplification de l'instrument, tout en garantissant un rendement déjà conséquent en utilisation acoustique simple (les vibrations de la table procurant de généreuses sensations, pour le moins surprenantes eu égard à la taille de la caisse). En matière d'équipement électro, le luthier a opté (jusqu'à nouvel ordre !) pour un système K & K sous sillet, avec préamp externe, afin ne pas alourdir la guitare elle-même. La collaboration avec Nelson Veras pouvant par ailleurs faire évoluer les choses sur ce point. Signalons au passage la grande jouabilité du manche (pourvu d'un léger radius), ainsi que le recours à des frettes Jescar Evo Gold (la noblesse de l'or venant remplacer le nickel). Avant de laisser parler son destinataire, précisons qu'une déclinaison plus "standard" de ce modèle sera proposée autour de 3000 euros environ. A saisir !

LE POINT DE VUE DE NELSON VERAS : "WORK IN PROGRESS"

"L'idée de ce projet est née lors d'une première rencontre à Marseille, à l'occasion d'un concert. Nous nous sommes revus à Paris l'année dernière. J'étais toujours *intéressé bien sûr, mais comment s'y prendre pour résoudre le problème de l'amplification d'une telle guitare, de manière à pouvoir jouer avec une batterie ? Compliqué ! On en a parlé. Je suis assez "ignorant" sur le plan technique, je m'exprime plus en termes de ressenti, en donnant mes impressions. Je veux que ça sonne bien !*

Là, on a commencé à essayer. Il y a encore des réglages et des ajustements à faire, notamment pour le piezo – c'est un "work in progress" ! –, mais mes premières impressions sont très positives. Même si je n'ai pas encore assez de recul (il me faut parfois dix ans avant d'essayer de voir ce que je peux faire avec une guitare !).

La qualité de la facture est indéniable. Par rapport à l'épaisseur de la caisse, les réactions de la table et les vibrations sont bonnes. Et la guitare a beaucoup de punch une fois branchée (c'est souvent le problème quand on joue en orchestre), avec un bon compromis basses/médiums pour ressortir. Le manche et le confort de jeu sont très bien aussi, et esthétiquement, elle est très belle. Mais c'est le luthier qui a tout fait !"



SITE : WWW.GUITARESMARTELLI.COM
(opérationnel à partir de septembre)



TAYLOR
AMERICAN DREAM SERIES
DES TAYLOR ANTI-CRISE ?

Depuis sa création, Taylor a toujours été à la pointe de l'innovation. Innovations pour améliorer la fabrication, aider à l'évolution de l'agrément de jeu, optimiser la qualité des sonorités et leurs diversités... La maison californienne joue depuis trente ans un rôle fondamental dans l'évolution de la guitare folk moderne. Mais ce n'est pas tout ! Les enjeux écologiques ont rapidement pris, eux aussi, une grande place au cœur des préoccupations de Robert Taylor, à une époque où il n'était ni de mise, ni "tendance" de s'interroger sur l'épuisement des ressources naturelles, et encore moins d'y apporter des réponses concrètes. Mais quid des American Dream ?

Jacques Balmat

Aujourd'hui, c'est la crise sanitaire mondiale qui incite Bob Taylor et Andy Powers à apporter une réponse appropriée, à défaut d'être LA solution, à la précarité dans laquelle grand nombre de guitaristes vont se trouver plonger. Annulations de concerts, diminution drastique des séances d'enregistrements... Si la diffusion de la musique sur internet a battu tous les records depuis quatre mois, les revenus des musiciens ont à l'inverse subi une baisse dramatique du même niveau.

UN RECORD !

Alors, tout en appliquant les mesures de semi-confinement mises en place en Californie, le duo de maîtres luthiers californiens a créé et mis en œuvre en quelques semaines une toute nouvelle gamme basée sur un cahier des charges très précis et drastique : proposer une Taylor fabriquée aux États-Unis dans les ateliers historiques d'El Cajon, dont le prix sera le plus bas possible et jamais pratiqué dans l'histoire du fabricant. Ainsi naquirent les American Dream Series en mai 2020, qui s'insèrent entre les séries "200", fabriquées au Mexique, et les "300", portes d'entrée de l'atelier "Made in USA". Ce cahier des charges répond à trois règles très précises : une fabrication entièrement réalisée avec des bois massifs et "écoresponsables", un tarif le plus bas jamais pratiqué par la marque pour un modèle américain, des prestations de jeu et de son en accord avec des exigences professionnelles et conformes aux standards de la maison.

UN PETIT TOUR

Après un comparatif rapide des trois modèles disponibles (elles nous reviendront en main et en oreilles dans quelques semaines pour un banc d'essai approfondi), nous pouvons affirmer que le contrat est rempli, et de manière brillante ! Plutôt incroyable et synonyme de record, il est assez significatif d'une grande maison comme Taylor de pouvoir ainsi dans un temps aussi court (trois mois !) imaginer, concevoir et mettre en production une nouvelle série et d'en assurer sa diffusion sur les cinq continents.

UNE GUITARE "GRAND FORMAT"

La taille Grand Pacific, dernière création de la maison (2019) a été retenue pour l'ensemble des modèles "AD", mais Andy Powers de nous confier au téléphone qu'il entendait étendre la gamme à d'autres formats. Autant dire que le son est généreux ! Le profil de manche s'inscrit totalement dans les canons Taylor, qui, il y a près de trente ans, indiqua à tous le chemin d'une folk facile à jouer, mettant bas le principe qu'il était normal de se "battre" avec le manche pour jouer une guitare acoustique à cordes acier. Notez que, préservation des espèces oblige, la touche des premiers modèles disponibles à la vente sera en ébène, pour, peu à peu, laisser la place à de l'eucalyptus. Il en sera de même pour le chevalet et le placage de la tête. Mécaniques à bain d'huile et frettes standards complètent un ensemble sans surprise, et c'est tant mieux. Les tables massives sont équipées du fameux barrage V-Class, les versions électro, du préampli ES2. La finition est sobre et simple. Selon le modèle, peu ou point de filets ou contre-filets et de simples incrustations sur la touche, économie oblige… Un vernis satiné ultra fin, et Taylor de nous la jouer super dépouillée.

TRIOS DE RÊVE

La série American Dream est composée de trois modèles, déclinés chacun en version acoustique et électro-acoustique (le petit "e" complémentaire dans les références). Il y a d'un côté l'AD17, avec sa table en épicéa de Sitka ou Lutz, son fond et ses éclisses en ovangkol. L'AD17 est proposée en finition naturelle et en couleur noire (+ 100 euros). Ce duo est complété par l'AD27, table en acajou, fond et éclisses en sapelé, et proposée en finition naturelle uniquement. Côté prix, les AD17 et AD27 acoustiques seront proposées à 1599 euros*, les versions électro (pas de pan coupé), référencées AD17e et AD27e, à 1799 euros*. Ajoutez 100 euros à chaque tarif pour la version Black Top.

SURPRISE DE CRISE

Avec les American Dream, Taylor sort une série de guitares étonnantes. La marque a trouvé un compromis judicieux pour produire une très bonne guitare en réduisant au maximum les coûts de production, sans porter atteinte ni à l'agrément de jeu, ni à la sonorité… Et donc, au final, en préservant intégralement l'image et la réputation de la maison, qui pourrait même en sortir renforcée. Avec une réactivité éblouissante, la marque sort une guitare "Covid19-response" des plus enthousiasmantes. Livrées dans un nouveau gig-bag semi-rigide, l'Aerocase.

** prix public conseillé*



Modèle AD27 — *Modèle AD17 Nat* — *Modèle AD17 Black*



YAMAHA

CSF1M

LA GUITARE DES VACANCES, TOUT AU LONG DE L'ANNÉE !

Avec son format Parlor séduisant, sa finition délicieuse et son coloris craquant, la CSF1M ressemble à l'incontournable de l'été pour partir en vacances diablement bien accompagné.

Jacques Balmat

Apparue il y a 18 mois, la série CSF s'est enrichie peu à peu de nouveaux modèles, chacun doté de caractéristiques personnelles pour assurer une déclinaison cohérente et homogène en termes de réponses aux besoins des guitaristes (et à leurs budgets !), tout en conservant l'élément fondamental de la série : le format ! Apparentée "parlor" ou encore "folk mini", cette nouvelle CSF1M offre une prise en main des plus faciles. Malgré la taille menue, les grands bras trouveront leur place pour permettre à la main un jeu efficace et tranquille. Pour les petits gabarits, c'est la fête ! L'atelier chinois qui fabrique ce modèle réalise un sans-faute absolu. Quand on connaît la très grande rigueur de Yamaha, il n'y a pas de quoi en être étonné, mais ça va encore mieux en l'écrivant.

UNE BONNE QUINZAINE

Le galbe du manche s'inscrit totalement dans les canons du genre actuel : assez plat, peu épais et de largeur moyenne. Il suscite une sensation de facilité et de souplesse de jeu. La touche est munie de 20 cases, dont 14 hors caisse. On peut raisonnablement penser que la majorité des guitaristes parviendront sans trop de contorsion à taquiner les frettes jusqu'à la 15e ; ensuite, cela devient nettement plus compliqué. Mais ce n'est pas une guitare conçue pour balayer toutes les cases de la 1re à la 20e. L'absence de pan coupé et de talon adapté renforcent la limitation de hauteur.

ELLE FAIT VOIR ROUGE

La caisse est semi-massive. Recouverte d'un vernis brillant, la teinte "Crimson Red" est sublime. Un subtil dégradé vient nuancer le coloris, dont les reflets dégagent des impressions de 3D, avec un relief étonnant apporté à la surface de la table. Les éclisses et le fond reçoivent un coloris similaire, dont le rendu diffère en raison de matériaux différents, le tout composant un ensemble très homogène et fort attrayant. Equipée d'une table et de barrages spécifiques, cette CSF1M présente une sonorité qui prouve une nouvelle fois que la qualité sonore d'une guitare n'est pas qu'une question de taille de caisse. La Yamaha que nous avons en main produit une sonorité très attractive, avec une puissance fort correcte et une grande homogénéité du son : des basses rondes et très résonantes, des médiums équilibrés et des aigus chantants, mais sans lyrisme excessif. Le jeu aux doigts favorise la plus belle expression musicale que le modèle puisse livrer. Le grain s'avère chaud, sa diffusion efficace et assez large. En open tuning, la CSF1M révèle un tempérament absolument irrésistible, on achèterait bien ce modèle uniquement pour cet usage tant il est convaincant.

- ON AIME : le format.
- ON REGRETTE : le préampli, summum du minimalisme !

- Lutherie : 9
- Confort de jeu : 10
- Son acoustique : 9
- Rapport qualité/prix : 9

NI UNE NI DEUX !

Les bonnes choses ne prennent pas fin à cet endroit. En effet, alors que nous pensions en cette journée de jeu avoir fait le tour de la belle, nous avons découvert à la lecture de la fiche technique que le bouton d'attache-courroie était en fait une sortie jack. Alors, ni une ni deux, l'ampli électro et la sono dédiés à nos essais idoines sont branchés. En l'absence de tout contrôle, c'est le son "brut" qui est émis. Il convient d'apporter un petit traitement d'égalisation – ou pas – pour parvenir à la sonorité souhaitée. Le soir même, cette Yamaha faisait son petit effet sur scène pour notre premier gig "après confinement". Elle nous a grandement convaincus par la sonorité riche et sa propension à repousser fort loin les limites du feedback.

SUR LA ROUTE

Guitare des vacances par excellence en raison de son encombrement réduit qui permet des transports relativement aisés dans son étui souple très protecteur, cette Yamaha pourra faire office de guitare unique et offrir de bons services tout au long de l'année. Gageons que ce modèle va connaître un grand succès ; la qualité et la beauté de la réalisation n'y seront pas pour rien. Mais cela serait restrictif et faire fi un peu vite de l'ergonomie de jeu présentée par le manche et la taille de la caisse, et aussi, il est important de le souligner, de ses capacités sonores.

Pour 145 euros de plus, la CSF prend l'appellation CSF3M pour gagner fond et éclisses en acajou massif.

- Prix : 574 euros, prix public conseillé
- Style : parlor
- Table : épicéa de Sitka massif
- Fond et éclisses : acajou
- Manche : nato
- Touche : palissandre
- Largeur au sillet de tête : 43,50 mm
- Largeur à la 12e case : 54,24 mm
- Mécaniques : bain d'huile chromées, petits boutons
- Préampli : Yamaha SRT Zero-Impact
- Étui/housse : housse matelassée de luxe semi-rigide
- Version gaucher : non
- Production : Chine
- Site : https://fr.yamaha.com/fr

www.martinguitars.com



MARTIN

000-13 E

UNE PLACE À PART

A l'échelle de l'histoire de la marque, il a fallu attendre un sacré paquet de décennies pour que Martin se décide à proposer des modèles à prix moins élitistes que ceux pratiqués pour ses guitares de référence, certes inscrites dans la légende de la guitare western. C'est au mitan des années 90 que la firme américaine a pénétré la "classe éco" (tout est relatif) grâce à la mise en place d'une unité de fabrication mexicaine, d'où est issue cette 000-13 E.

Jacques Balmat

La 000-13 E trouve sa place dans la série Road. Il s'agit d'un modèle élaboré autour d'une caisse Auditorium, autrefois référencée "Triple zéro". On y est ici en mode 14 frettes, ce qui signifie que le manche est joint à la caisse à hauteur de la case 14. Cela confère bien sûr une meilleure ergonomie de jeu dans les aigus, tout en modifiant le son par rapport à une "12 cases", en raison d'un placement différent du chevalet. Le manche appartient à la nouvelle génération de la maison, avec un profil initié pour les "Performing Artist". Cela offre une préhension nettement plus aisée et intuitive que celle procurée par les anciens galbes Martin, et ses dos très marqués, peu prisés de nos jours. Ici, c'est un manche inscrit dans les canons actuels ; on commence à dérouler ses gammes sans même se poser de question sur une adaptation éventuelle de sa technique de jeu de la main gauche. Le bois propose un traitement satiné. La touche en Richlite et ses très fines barrettes produisent également une grande douceur dans le toucher de main gauche. Parfaitement réglé, l'exemplaire testé est un régal à pratiquer ; il ne fait aucun doute que toutes les guitares de la série procèdent du même agrément.

MASSIF ET BRILLANT

Fidèle aux standards esthétiques et mécaniques de la marque, le chevalet remplit son rôle élégamment, complété d'un jeu de mécaniques à bain d'huile et d'un sillet compensé pour une justesse des plus avérées. La table sur laquelle repose la pièce de Richlite est en épicéa de Sitka massif. Comme l'ensemble de la caisse, elle est recouverte d'un vernis brillant. Cela apporte un certain luxe au modèle et un aspect bien plus noble qu'un traitement de surface mat ou semi-brillant ; un bon moyen d'en faire une guitare "qui-vaut-plus-que-son-prix", prix malgré tout déjà élevé. On ne peut pas vraiment écrire que la somme rondelette affichée constituerait un budget "entrée de gamme", fut-ce chez Martin.

- ON AIME : la qualité de fabrication et le manche.
- ON REGRETTE : le tarif "américain" pour une guitare "made in Mexico"...

- Lutherie : 9
- Confort de jeu : 9
- Son acoustique : 7
- Son électro : 8
- Rapport qualité/prix : 8

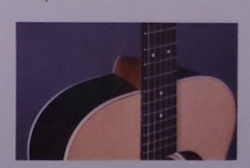
C'EST UNE QUESTION D'ÉQUILIBRE

La sonorité émise est, elle aussi, conforme aux standards Martin en ce qui concerne le grain. Et ce fameux grain Martin est bien présent ici, mais de manière tempérée. Les aigus possèdent une signature sonore moins marquée et moins ancrée dans la tradition "clavecin" de la maison. Le son se révèle globalement moins chantant, son relief également plus lisse. Cela donne à jouer une guitare très homogène en matière d'équilibre entre les registres. En d'autres termes, et au risque de se fâcher avec quelques personnes, nous serions tentés d'écrire que c'est la Martin qui sonne le plus comme une… Taylor !

Créée pour les besoins d'aujourd'hui, la 000-13 E est équipée d'un système de préamplification et intègre un très bon accordeur. Martin a choisi le MX-T de Fishman, qui présente l'avantage d'une grande discrétion tout en proposant des réglages de volume et de tonalité. Situées de part et d'autre du pourtour de rosace, les commandes sont facilement accessibles avec l'extrémité d'un doigt, tandis que l'afficheur de l'accordeur offre une remarquable lisibilité. La sonorité exprimée par l'association de la lutherie à l'électronique embarquée est joliment timbrée et dotée d'harmoniques de qualité, et, si on entend la fameuse attaque typique du piézo, la tenue de note se révèle chaleureuse.

MADE IN MEXICO, VRAIMENT ?

Cette Road 000-13 E est une bonne guitare, aux qualités indéniables. Elle séduira à la fois l'amateur passionné et le professionnel exigeant. Il lui faudra tout de même trouver sa place non seulement dans le catalogue de la marque, mais aussi dans l'offre de la concurrence. A près de 1800 euros, pour un modèle mexicain, et ce malgré une fabrication remarquable, la démarche paraît revêtir une vraie part de risque.





- Prix : 1777 euros, prix public conseillé
- Style : Auditorium
- Table : épicéa de Sitka massif
- Fond et éclisses : siris massif
- Manche : "harwood"
- Touche : Richlite
- Largeur au sillet de tête : 44,30 mm
- Largeur à la 12e case : 53,70 mm
- Mécaniques : bain d'huile chromées
- Préampli : Fishman MX-T
- Étui/housse : étui de type "Premium Soft Shell"
- Version gaucher : oui, au même prix
- Production : Mexique
- Site : www.martinguitars.com

www.cortguitars.com

CORT

Gold OC8 Nylon

UN MODÈLE D'ÉQUILIBRE

Le développement de la série Gold, intensifié ces 24 derniers mois, nous avait conduits à imaginer, si ce n'est espérer, l'arrivée à terme d'une version cordes nylon au sein de la famille. C'est désormais chose faite avec l'OC8 Nylon.

Jean-Marie Raynaud



L'attente fut longue, mais elle valait le coup ! La guitare est livrée dans une luxueuse housse semi-rigide dont l'ouverture nous laisse échapper un "Whoua" d'exclamation à la vue de l'instrument qui sommeille sous cette protection. Mais qu'est-ce qui peut susciter un tel enthousiasme au moment du prologue ?

LE PAQUET

A peine sortie de son gig-bag protecteur, la guitare dégage une belle qualité de réalisation. L'ensemble fait montre de beaucoup de sérieux. Lorsqu'on entre dans les détails, nous avons la confirmation que Cort réalise ici un sans-faute, aussi bien sur le plan de la main-d'œuvre que du matériel. Sur ce deuxième point, il faut bien dire que la maison coréenne a mis le paquet. La table arbore un bel épicéa Engelmann, torréfié pour en assurer une excellente stabilité et une maturation accélérée, tandis que la caisse, mon dieu, quelle caisse ! La Gold OC8 N profite d'un pau ferro, massif bien sûr. L'essence sélectionnée pour ses vertus acoustiques et assurément esthétiques présente des motifs magnifiques, avec un "cœur" qui apporte une saveur toute particulière si ce n'est magistrale à l'instrument. La partie supérieure des éclisses jouit aussi de belles ondes et d'effets visuels très attractifs.

HAUT LA MAIN !

Un tableau esthétique aussi magnifique soit-il ne suffirait à faire d'un modèle une bonne, a fortiori une très bonne guitare. A ce titre, il n'est pas exagéré d'écrire que l'OC8 N est un instrument exemplaire également par la qualité du manche. Essentiel et base de la qualité et de l'agrément de jeu à parts égales avec la pertinence sonore, cette partie est ici remportée haut la main (gauche) par la maison coréenne. En inscrivant son modèle dans la catégorie des "crossover", Cort en fait une nylon pour toutes les mains. Le manche est peu épais, mais pas trop fin non plus, on a de la matière en main, sans non plus se sentir débordé par la pièce d'acajou. Il semble qu'il soit constitué de trois parties ; il "semble", car si le talon est ajouté, avec beaucoup de soin et de bon goût esthétique, il est difficile de certifier que la tête a été ajoutée par collage elle aussi, tant la jonction, s'il y a, est finement et très discrètement opérée. En revanche, il est certain que la touche est très plate ! Ses barrettes sont de taille médium, bien arrondies en leur surface supérieure, un parfait compromis pour assurer une bonne intonation tout en procurant de douces sensations sous les doigts. Avec cet ensemble de caractéristiques, le manche n'impose pas une position de jeu drastique : pouce bien collé au dos de façon "académique" ou, au contraire, placé sur la tranche comme un "sale gosse de l'instrument" (des souvenirs qui reviennent à l'esprit ?), les 20 cases, ce qui n'est pas rien sur une électro-nylon, sont peu ou prou toutes exploitables, selon l'aisance et l'expérience de la main qui viendra se balader dans les ultimes espaces avant de tomber dans la rosace. Signalons enfin que le manche reçoit un vernis satiné, et la tête aux lignes modernes accueille de magnifiques et efficaces mécaniques. Très agréable à contempler et fort sympathique à jouer, la Gold Nylon l'est-elle autant à entendre ?



LA DÉMARCHE DE CORT

Qu'on ne s'y méprenne pas, cette guitare est un modèle à cordes nylon moderne ; elle a été conçue pour les usages adéquats et ne peut être apparentée à une classique, dont elle ne partage finalement pas grand-chose, et surtout pas le son ! La Gold Nylon produit une sonorité très équilibrée, avec des basses de profondeur moyenne et des aigus à la clarté légèrement bridée. On imagine que Cort a cherché les meilleurs compromis pour assurer une efficacité égale en usage acoustique et en mode branché, avec des barrages adaptés aux deux types de performance. C'est effectivement en découvrant l'usage électro et la qualité de la sonorité délivrée au travers du préampli Fishman Flex, ici en version "Plus Blend" que l'on comprend la démarche. Grâce au système à deux voies installé dans la caisse, piézo sous le sillet et mini micro cardioïde électret à condensateur, l'utilisateur peut parvenir au grain souhaité, du plus "moderne électro" au plus naturel, le contrôle de tonalité permettant de finaliser le rendu final, avec l'EQ idéale pour optimiser le son branché selon le type d'amplification rencontré.

PASSION ET RAISON SONT DANS UNE GUITARE …

La Cort Gold OC8N attaque frontalement les références du genre, qui vont désormais trouver sur leur chemin ce modèle doté de sérieuses qualités. Ses qualités électro en font d'ores et déjà une des valeurs très sûres du genre, tandis que l'usage purement acoustique reste dans la moyenne supérieure de la catégorie crossover. Un choix de raison et de passion, eu égard aux très beaux bois mis en œuvre dans la fabrication. Livrée dans un beau gig-bag semi-rigide et équipée d'origine de très bonnes cordes Savarez, voilà une guitare résolument pro.



le manche et la lutherie
le prix est un peu élevé au égard au "Made in China"...

- Lutherie : 8
- Confort de jeu : 9
- Son acoustique : 7
- Son électro : 8
- Rapport qualité/prix : 8

- Prix : 1139 euros, prix public conseillé
- Style : OM, nylon électro, pan coupé
- Table : cèdre massif
- Fond et éclisses : pau ferro massif
- Manche : acajou
- Touche : ébène
- Largeur au sillet de tête : 47,47 mm
- Largeur à la 12e case : 59,71 mm
- Mécaniques : Vintage Classique noir [illegible]
- Préampli : Fishman Flex "Plus Blend"
- Étui/housse : gig-bag semi-rigide de luxe
- Version gaucher : non
- Production : Chine
- Site : www.cortguitars.com

www.alvarezguitars.com

ALVAREZ

AG75CE +

SOUS LE CÈDRE, LE BEAU SON CHAUD

Dans une tranche de prix assez "risquée" pour les fabricants, Alvarez propose une guitare avec laquelle il est facile de se lier d'amitié. Beaucoup de bonnes choses, dans un esprit résolument moderne, mais point trop quand même. *Jacques Balmat*



Voici un modèle western moderne qui présente fort bien. Le look est sympa, ni trop sobre ni trop exalté, avec une rosace en abalone et des lignes de chevalet qui participent activement à cet attrait. La teinte et la finesse des fibres laissent peu de place au doute au sujet de l'essence utilisée pour la table : c'est bien du cèdre. Il est associé à un lamellé sérieux, habillé de palissandre. Cela confère une caisse façon luxe, avec un "je-ne-sais-quoi" de Taylor dans l'aspect.

- ON AIME : le rapport qualité/prix.
- ON REGRETTE : à ce prix, rien, mais une housse fournie rendrait l'offre plus attractive encore.

- Lutherie : 8
- Confort de jeu : 9
- Son acoustique : 9
- Rapport qualité/prix : 9

- Prix : 529 euros, prix public conseillé
- Style : Grand Auditorium, pan coupé, électro
- Table : cèdre massif
- Fond et éclisses : palissandre
- Manche : acajou
- Touche : palissandre
- Largeur au sillet de tête : 44,75 mm
- Largeur à la 12e case : 54,19 mm
- Mécaniques : Type Grover chromées à bain d'huile
- Préampli : L.R. Baggs Stage Pro Element
- Étui/housse : non
- Version gaucher : sur commande
- Production : Chine
- Site : www.alvarezguitars.com

CALIFORNIAN DREAM

La sensation d'une certaine "parenté" avec la maison californienne se fait plus prononcée lors de la prise en main : la main gauche est envahie de sensations douces et plaisantes, source de facilité et d'aisance de jeu. Le profil s'avère assurément moderne, avec un galbe peu marqué et des lignes homogènes, avec toutefois un léger "V" qui va s'estompant à partir de la case 5. La finition satinée procure un toucher soyeux. L'ensemble des 22 cases de la touche en palissandre ne sera pas praticable par toutes les mains malgré le pan coupé et un talon plat et large. La majorité des guitaristes parviendront tout de même à faire résonner des notes parmi les plus aiguës.

DOUX ET MOELLEUX

Et ces notes sonnent fort bien ! Les aiguës se révèlent perlées et suffisamment puissantes pour dominer légèrement le discours instrumental et permettre aux mélodies de trouver facilement une interprétation efficace et séduisante. Le cèdre adoucit l'attaque, dont le piqué n'est ni claquant ni brillant. C'est doux et moelleux, à l'image des médiums et des basses. Le caractère du cèdre est exemplaire. Bien que mise en œuvre avec un matériau lamellé pour la fabrication du dos, la table massive assure une sonorité de choix, puissante et racée. Jouée aux doigts, c'est une ambiance chaude qui se dégage, il ne manque que la cheminée pour se la jouer façon "soirée guitare folk au coin du feu" et renouer avec le romantisme du genre. Pratiquée en strumming avec une attaque de main droite généreuse, sans pour autant tomber dans le Rocky du genre, médiator médium entre le pouce et l'index, l'AG75 ne perd pas de sa superbe, comme nous le craignions. La brillance procurée à l'attaque du médiator ajoute la précision pour rendre l'harmonie parfaitement audible tout en "enrobant" les notes d'un léger voile.

Y A UN OS

La lutherie ne présente aucun signe de laisser-aller ou de faiblesse en quelque point que ce soit. Les assemblages sont précis, les détails de finition soignés, cette guitare fabriquée en Chine ne souffre d'aucune imperfection. Les mécaniques à bain d'huile ressemblent à s'y méprendre à des Grover. Elles en possèdent la douceur de fonctionnement et la précision d'accordage. Avec ses lignes profilées et magnifiquement chantournées, le chevalet typique Alvarez équipe ce modèle, associant pertinence acoustique pour la propagation des vibrations des cordes et bonne tenue de ces dernières avec le traditionnel système de chevilles. Son sillet, comme celui de la tête, est en os véritable, ce qui participe pleinement à la qualité du timbre de cette décidément très réussie guitare !

LA PALME

N'oublions pas le préampli intégré à la guitare. Ce n'est pas vraiment la dernière nouveauté de l'année qui équipe cet Alvarez, mais le L.R. Baggs Element Stage Pro a fait les preuves de son efficacité et du réalisme de la sonorité délivrée, et l'usage sur cette guitare folk de ne pas déroger à la règle. Les trois bandes d'égalisation sont très bien ciblées pour aider à trouver la sonorité recherchée. L'ajout d'un micro électret ajouterait ce petit "plus" qui manque un peu sur le plan du "headroom", mais un égaliseur externe ou un enhancer externe comme l'AcoustiMax de BBE pourra aider à aller dans ce sens. Il ne lui manque finalement qu'un beau gig-bag semi-rigide pour emporter haut la main la palme de la très bonne affaire de l'été. Car cette guitare mérite un écrin de transport digne de ses qualités. Le prix affiche un montant qui dépasse la barre de 500 euros, une barre qui n'a plus rien de symbolique lorsqu'elle doit quitter le compte en banque du guitariste-acheteur.



www.sigma-guitars.com

SIGMA

DM-1 ST +

LA PETITE MARQUE QUI FAIT UNE GRANDE GUITARE !

La maison asiatique s'attache à produire avec une intéressante véracité des déclinaisons "classe éco " de modèles marquants de l'histoire de la guitare western. Martin est le cœur de l'inspiration de Sigma, qui a signé un accord avec la légendaire marque américaine afin de produire des copies en toute légalité. La DM-1 ST+ s'inscrit pleinement dans cette démarche.

Jacques Balmat



La DM-1 ST+ est vraiment la classique du genre. Comparaison n'est jamais raison, plus encore dans le cas présent. Car cette Sigma est une copie "a minima" d'une célèbre Martin, la D-18 pour la nommer, dont elle en possède l'allure et le look. Cette folk "à la manière de" n'en est pas moins un instrument exemplaire, notamment eu égard au prix de vente pratiqué, mais pas uniquement...

La DM-1 ST+ est bâtie sur la base du duo épicéa/acajou. Un incontournable classique du genre donc, travaillé ici pour les besoins d'économie en mode massif/lamellé. La table bénéficie ainsi d'une essence d'épicéa, tandis que le fond et les éclisses sont issus d'un matériau multiplis. Aucune faute de réalisation ni de finition, c'est propre, bien fait et de bon goût. Quelques filets noirs et blancs et un vernis brillant pour parfaire l'ensemble sur un mode très conventionnel, et même fort traditionnel. Point d'originalité non plus pour le reste : le chevalet est tout ce qu'il peut y avoir de plus sobre et dans les fondamentaux historiques du modèle original.

CE N'EST PAS LA FOLK À PAPA ?

La fabrication donne à jouer un manche 14 cases, associé à la caisse par collage selon la méthode "Dovetail". Il est façonné par association de trois pièces d'acajou, pour constituer l'ensemble tête/poutre/talon. La rigueur esthétique n'a pas présidé à la réalisation de tout cela, avec des discordances de grains et de teintes peu flatteuses. La touche est en Micarta, le sillet en os. Petite touche de modernité, tout est relatif, avec une demi-douzaine de mécaniques chromées à bain d'huile. La prise en main échappe aux quelques désagréments, ou disons plus objectivement spécificités, des profils rétro. Sigma a eu la judicieuse idée d'adapter le galbe aux coutumes d'aujourd'hui. Il est donc possible de pratiquer un manche amical pour les mains des années 2020. Il est grandement agréable, pour résumer l'affaire. Totalement tendance "guitare électrique" plutôt que "vieille folk à papa". Il en possède la faible largeur, le dos en "C léger" et la douceur de toucher sous l'effet d'une finition au vernis satiné ultra fin.

- ON AIME : le son.
- ON REGRETTE : vraiment pas grand-chose...

- Lutherie : 8
- Confort de jeu : 9
- Son acoustique : 9
- Rapport qualité/prix : 10

- Prix : 375 euros, prix public conseillé
- Style : dreadnought
- Table : épicéa massif
- Fond et éclisses : acajou
- Manche : acajou
- Touche : Micarta
- Largeur au sillet de tête : 42,68 mm
- Largeur à la 12e case : 53,91 mm
- Mécaniques : bain d'huile chromées
- Préampli : non
- Étui/housse : non
- Version gaucher : oui
- Production : Chine
- Sites : www.sigma-guitars.com - www.lazonedumusicien/com

FOLKEUSE

Dotée d'un solide registre grave, la D-1 ST+ pose le discours musical avec conviction et assurance. Et, à nouveau, la règle qui veut qu'un bon lamellé est préférable à un mauvais massif de se trouver ici vérifier. En arpèges comme en rythmique, cette Dreadnought dégage une sonorité riche et marquée, avec un caractère type "grosse voix". Tous les styles ne s'accommoderont pas de ce tempérament un peu fougueux dans les graves et les bas médiums. Le picking ne sera pas le genre le plus propice à pratiquer, sauf à rechercher une sonorité spécifique. Cette Sigma excelle, en revanche, en mode folk song, rock unplugged et tous les morceaux pour lesquels chaleur et puissance sonores magnifient le genre. Pratiqué aux doigts comme au médiator, l'instrument dégage des saveurs "à la Martin" très agréables à entendre et qui stimulent la pratique.

SOUS PROTECTION SOLAIRE

Voilà une guitare a priori sans prétention, mais qui s'en sort finalement fort bien. Elle possède plusieurs atouts dans son jeu qui font sensiblement pencher la balance en sa faveur. Si on rajoute la carte maîtresse du tarif, elle remporte la mise avec facilité. C'est la guitare idéale pour tout guitariste souhaitant s'équiper d'une bonne folk au look sobre, mais au son désinhibé, et cela en évitant que la carte bancaire attrape le coup de soleil de l'été.

www.orangeamps.com

ORANGE
Crush Acoustic 30

ORANGE PASSE AU JUS ACOUSTIQUE

Petit, racé, nomade si besoin, le Crush Acoustic vient mettre un peu de pulpe dans le monde assez paisible de l'amplification électro. Voyons donc ce qu'il a dans la peau.

Jacques Balmat

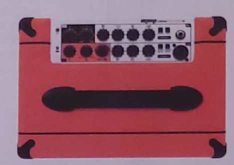
Petite révolution dans la galaxie de l'amplification ! Après Mesa Boogie il y a deux ans, une autre des marques les plus emblématiques de l'ampli pour guitares électriques "débranche" son gros son pour se mettre également au service du guitariste électro. Mais Orange de conserver quelques-unes de ses spécificités les plus personnelles, à commencer par le coloris du coffret, les sérigraphies du tableau de commandes et quelques autres caractéristiques qui ne sont pas anecdotiques. Il existe toutefois une version noire pour les guitaristes plus inhibés…

ÇA CRUSHE À 30

L'ampli reçoit le nom de la série la plus célèbre de la maison, signe de l'ambition d'Orange dans ce domaine nouveau pour la marque, qui avait mis un doigt dans le genre voilà quelques mois avec l'apparition d'un préampli dédié. Il était tentant à l'époque de penser qu'Orange mettrait un jour ou l'autre ce périphérique dans un coffret avec haut-parleur et section amplification de puissance, pour tout simplement en faire un combo électro-acoustique. C'est chose faite ! Comme sa dénomination le laisse supposer, le Crush Acoustic 30 est un ampli élaboré autour d'une amplification de puissance de 30 watts… Cela pourrait couler de source, si l'expérience ne nous avait appris à nous méfier des numérotations parfois trompeuses. L'étude des spécifications techniques, et même parfois de circuits aux fins de vérification, nous est désormais chose systématique.

- Points forts : le prix, l'offre sonore et la polyvalence.
- Point faible : la puissance ne couvrira peut-être pas tous les besoins…
- L'originalité : le format, et la possibilité d'alimentation par piles/batteries.
- Pour qui ? Tout le monde !
- Rapport qualité/prix : 9

- Prix : 379 euros, prix public conseillé
- Technologie : transistors
- Puissance : 30 watts
- HP : 8"
- Canaux : 2
- Entrée : jack, double XLR/jack, aux. mini jack
- Contrôles : EQ 2 et 3 bandes, niveau d'entrée, notch, pad, alimentation fantôme,
- Effets : réverbe, chorus
- Boucle d'effets : oui
- Dimensions : 320 x 280 x 230 mm
- Poids : 6,2 kg
- Footswitch : non
- Divers : sortie XLR, sortie line jack, boucle d'effets, alimentation adaptateur secteur (fourni) et piles.
- Production : Chine
- Site : www.orangeamps.com



UN DOUBLE BIEN PRATIQUE

Le panneau de commandes de l'ampli se divise en quatre sections assez clairement identifiables par des zones de couleurs différentes. Il sera, en revanche, moins facile de se repérer pour qui n'est pas au fait de la symbolique de la maison pour repérer les contrôles à disposition et leur(s) fonction(s). Retenez donc que la section instrument dispose d'une égalisation à trois bandes, complétée d'un correcteur de tonalité dénommé "Colour", qui, enclenché, va augmenter la présence tout en atténuant légèrement les médiums. Enfin, le gain commande le niveau de ce canal. Juste en dessous réside la section "micro", adaptée pour répondre au mieux au branchement idoine, ou tout autre source de même spécificité technique (niveau d'entrée, impédance…). Une alimentation fantôme vient compléter le potentiel, tandis qu'un sélecteur de niveau de signal étend les usages de ce canal en offrant la possibilité de basculer entre signal micro et signal line. L'entrée double format XLR et jack facilitera considérablement branchements et usages variés.

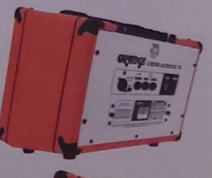
NOMADE DANS L'ÂME

Une 3e section concerne les effets. Une réverbe et un chorus sont à disposition, avec la petite contrainte de devoir un peu "jongler" entre les deux traitements et leur éventuel mélange par le seul biais d'un potentiomètre. Si un seul module d'effets est à disposition, il est en revanche possible d'ajuster le niveau indépendamment pour chaque canal. Pratique, en complément de l'alimentation par l'adaptateur secteur fourni, le Crush Acoustic peut fonctionner en mode nomade. Certes, il requiert 10 piles AA, mais l'intention est louable et ouvre la voie à des usages en totale autonomie. L'usage de batteries rechargeables ajoutera une dimension plus écologique à l'affaire.

SIGNÉ ORANGE

Si les amplis pour guitares électriques de la maison possèdent une vraie personnalité, le combo acoustique n'est pas du genre neutre lui non plus. Tout en respectant sa fonction première, il apporte sa patte à la sonorité électro, qui n'est pas ici transparente, mais assez ronde, avec des médiums spécifiques. Il faut procéder avec doigté dans le réglage des graves et des bas médiums, car ça part vite en feedback lorsqu'on raccorde une électro à caisse généreuse, façon dreadnought ou jumbo. C'est plus facile à gérer, bien évidemment, avec une Concert ou un Parlor. En combinant un niveau d'aigus au-dessus du point médian et l'enclenchement du curseur Color, le son s'étincelle, fort d'une brillance façon "hi-fi". Malgré son petit format, la diffusion est satisfaisante ; nul besoin de recourir à un pied d'inclinaison dont le coffret est de toute façon dépourvu et pour cause : il incline "de naissance" ! Pour un peu plus de 350 euros, orange propose une solution efficace et pleine de personnalité aux besoins d'amplification électro-acoustique. Comme tout produit de caractère, il ne conviendra pas à tout le monde, mais assurera une véritable signature sonore.







LÂG

TKT8 Tiki Uku

CRAQUANT !

Ce petit instrument, étonnant et attachant, appartient à la série "8 Travel" de la marque française. A mi-chemin entre ukulélé et mini guitare, la TKT8 est un (tout) petit instrument qui incite au jeu et déclenche immédiatement la sympathie et la convivialité.

Jacques Balmat



Yamaha avait ouvert la voie il y a près de quinze ans avec sa fameuse "guitalélé", et Lâg de s'approprier le genre pour en proposer sa vision pleine de tempérament. Avec un diapason de 432 mm, il n'y a pas de quoi se faire des tendinites, et le moindre démanché de faire passer la main d'une extrême à l'autre du manche. Ce dernier est en sapelé, cousin de l'acajou, et recouvert d'une touche en noyer. L'essence a été teintée pour lui donner un aspect plus conventionnel. Douze cases permettent un jeu "hors caisse". Pour parcourir les six cases suivantes, la main devra se montrer habile, souple et volontaire ! Ceci dit, la tessiture à cet endroit du manche n'apporte pas une réponse sonore des plus convaincantes, donc nul besoin de tenter des acrobaties.

VOIX TYPIQUE

Malgré une nécessaire adaptation de sa pratique habituelle, le jeu est donc très plaisant, d'abord en raison du très court diapason, ensuite grâce au ratio épaisseur/largeur/profil, et enfin, n'oublions pas la souplesse des cordes. Ici, il s'agit d'un jeu spécifique signé Aquila, un set "Guilele", qui respecte tension et qualité vibratoire de l'instrument, et qui induit un joli brin de voix. Certes, ce n'est pas un foudre de guerre, et de débauche de son il n'y a point. Mais le grain est aguicheur, qui, associé au format savoureux de l'instrument, suscite une adhésion quasi instantanée. Choix délibéré ou oubli ? En tout état de cause, il est dommage que Lâg n'ait pas accompagné le modèle d'une petite fiche donnant quelques indications quant à l'accordage ou, plus exactement, aux accordages possibles pour profiter au mieux de cette baby.

D'ACCORD(S) ?

L'usage le plus "simple" et conventionnel nous paraît être avec un accordage en La, c'est-à-dire telle une guitare standard avec capo en case 5, eu égard au diapason et la tension des cordes, un accordage traditionnel donnant à jouer des cordes excessivement molles et une sonorité tout aussi "chamallow". Au lieu de quoi, notre accordage en La (soit La, Ré, Sol, Do, Mi, La) procure un son dynamique et chantant. On pourra tenter des accordages en open, en respectant toujours ce décalage à la quarte supérieure. Dans tous les contextes, l'instrument dégage une forme de sympathie acoustique. Si le timbre s'approche de l'ukulélé, toute comparaison s'arrête là, l'ordre "logique" des cordes de notre petite guitare Lâg ne présentant pas les caractéristiques permettant d'entendre ce fameux décalage dans les degrés de l'harmonie d'un ukulélé.

POUR REDONNER DES COULEURS

Notez que la fabrication (sillet de chevalet "droit", notamment) permet de tout simplement inverser les cordes pour la transformer en modèle "gaucher" !

La guitare est livrée dans une housse ; certes, ce n'est pas un gig-bag premium deluxe, mais pas non plus la housse K-Way ! Pour un peu plus de 100 euros, Lâg propose un petit instrument très amusant à jouer, pratique pour les vacances, mais aussi une solution peu coûteuse pour apporter de la diversité sonore à un répertoire musical un peu monotone.

- ON AIME : le genre, craquant !
- ON REGRETTE : à ce prix, rien du tout.

- Lutherie : 7
- Confort de jeu : 8
- Son acoustique : 8
- Rapport qualité/prix : 9

- Prix : 117 euros, prix public conseillé
- Style : ukulélé ténor, 6 cordes
- Table : sapelé
- Fond et éclisses : sapelé
- Manche : sapelé
- Touche : noyer
- Largeur au sillet de tête : 48 mm
- Largeur à la 12e case : 57,8 mm
- Mécaniques : bain d'huile noir satin
- Préampli : non
- Étui/housse : housse
- Version gaucher : on inverse les cordes !
- Production : Chine
- Site : www.lagguitars.com

KALA

Viva Las Vegas

SIGNÉ ELVIS, POUR JOUER ELVIS, MAIS PAS QUE !

Instrument de l'été par excellence, l'ukulélé a porté cette image d'instrument saisonnier, acheté en début d'été puis rangé pour de longs mois dans le placard du couloir de l'entrée en attendant le retour des beaux jours, dans le meilleur des cas...

Ramon Garçia



Enfin débarrassé de son cliché fort restrictif, l'ukulélé est enfin considéré comme un "vrai" instrument à part entière, praticable tout au long de l'année, non uniquement au gré des opportunités saisonnières et commerciales. Sa pratique a même franchi la porte de quelques institutions d'enseignement (école de musique, structures associatives et privées), lui apportant en crédibilité ce qu'il perd en image et statut d'instrument en marge des "normes".

D'HAWAII À LAS VEGAS

Bien que nous présentions au fil de l'année les modèles qui nous semblent les plus intéressants, nous n'avons pas pu nous retenir de placer dans ce numéro d'été ce Kala très spécial, reçu lors de la préparation du numéro que vous tenez entre les mains. S'il est des ukulélés très originaux, celui-ci peut recevoir la médaille du plus fun de la saison ! En effet, qui dit ukulélé, dit Hawaï, évidemment. Et qui dit Hawaï dit… Elvis, et son attachement à cet État américain pas vraiment comme les autres. Et qui dit Elvis dit Las Vegas, et les 636 concerts du King au sein de la Mecque de la roulette et du goût le plus incertain de la planète. Quoi qu'il en soit, Kala propose un coffret dédié au showman statufié en tant que héros national de son propre vivant.

SOUS LES NÉONS

Le Kala Elvis est de taille Concerto. Il est élaboré autour d'une caisse en lamellé d'acajou, bien que la finition "noir, c'est noir" ne permette pas vraiment d'apprécier le matériau. Gageons que le placage a été réalisé avec soin. Le manche est un 14 cases hors caisse, sur un total de 18. Les surfaces de jeu, touche et dos, procurent de plaisantes sensations. L'instrument tient bien l'accord, les mécaniques présentent des gages de sérieux, rien à redire. On reste mitigé sur les boutons un peu "tape à l'œil", à mi-chemin entre imitation nacre et surface marbrée, et qui tranche à tout le moins (pour le coup, c'est une réussite !) avec le noir qui recouvre en totalité l'instrument, à l'acception de l'effigie du King en costume blanc, micro en main, et les désormais légendaires cinq lettres de néon rouge au second plan. La sonorité s'avère conforme au standard habituel des ukulélés de cette catégorie et gamme de prix. Il possède ce petit côté "pincé-du-nez" qui fait le charme de l'instrument dans une tendance toutefois moins prononcée qu'un Soprano. La justesse se révèle très bonne, et le bon rendu des bas médiums de conférer un peu de chaleur à la sonorité, pour un ensemble de qualité qui, sans posséder le grain légendaire d'Elvis, présente une certaine forme de richesse harmonique.

ELVIS EN TRIO

Kala propose deux autres thématiques autour d'Elvis, avec une version "Rockabilly Concert" et une 3e "Blue Hawai", tout de même ! Chaque modèle est livré avec un accordeur et un petit livret qui mêle pédagogie et mini répertoire, autour des plus grandes chansons du King, bien évidemment. Une application gratuite est également proposée par Kala pour obtenir des tablatures. Une offre sympathique, bien ficelée, qui va permettre de contenter un public potentiellement plus large que les seuls amoureux d'Elvis, qui constituent malgré tout déjà un beau et large public. L'uku de l'été pour faire le show tout au long de l'année !

- ON AIME : le look et le manche.
- ON REGRETTE : on n'a pas tous la voix du King...

- Lutherie : 7
- Confort de jeu : 10
- Son acoustique : 7
- Rapport qualité/prix : 8

- Prix : 99 euros, prix public conseillé
- Style : Concerto
- Table : acajou
- Fond et éclisses : acajou
- Manche : acajou
- Touche : laurier
- Largeur au sillet de tête : 35,16 mm
- Largeur à la 12e case : 43,70 mm
- Mécaniques : ouvertes à engrenage, boutons imitation nacre
- Préampli : non
- Étui/housse : non
- Version gaucher : inversez les cordes !
- Production : Chine
- Site : www.kalabrand.com

THE MusiSHEans


© DR
De gauche à droite : Karlijn Langendijk, Claire Besson, Judith Beckedorf et Christie Lenée.

Zoom sur une communauté féminine de guitaristes, qui entend créer un monde où la musique n'aurait pas de genre et en finir, une bonne fois pour toutes, avec la guerre des sexes.

Ben

The MusiSHEans. Serait-ce là un nouveau groupe girl power ? Non, il s'agit d'une communauté de *"badass female guitarists"*, entendez par là un collectif de virtuoses qui envoient du bois sur les boiseries à cordes. Le Dalaï-Lama a beau proclamer depuis des années que le XXIe siècle sera celui des femmes, dans les backstages de l'industrie musicale, on peine encore à appliquer le mantra de Sa Sainteté. Depuis les révélations de la sordide affaire Weinstein, la parole des actrices s'est libérée, suivie de celle de la société civile à travers les phénomènes #MeToo et #BalanceTonPorc. Viols, agressions et harcèlements sexuels d'un côté ; dragues lourdingues et conduites machistes de l'autre, les témoignages brassent l'abject et les mauvaises manières, composant au final un requiem de la condition féminine. Certaines musiciennes ont précédé le mouvement, à l'image de Madonna, qui en décembre 2016, lors de la cérémonie du Billboard, poussait un cri de révolte : *"Je me tiens devant vous comme un paillasson. Oh, je veux dire en tant que femme artiste."* Elle fustigea les règles tacites de l'industrie du disque, dans laquelle les femmes seraient obligées de *"jouer ce jeu"*, qui consiste à être *"objéifiée par les hommes"* ou à *"s'habiller comme une salope"*.



Depuis la compositrice et pianiste Nadia Boulanger, qui bouscula les usages au début du XXe siècle en étant l'une des premières femmes chefs d'orchestre à diriger de grands ensembles en France et aux États-Unis, le combat est malheureusement toujours d'actualité. Sûr que la *"Reine de la musique"* aurait collé un zéro pointé au célèbre chef d'orchestre autrichien Herbert Von Karajan, qui déclara : *"La place d'une femme est dans la cuisine, pas dans un orchestre symphonique."*

OÙ SONT LES FEMMES ? UN MAUVAIS TUBE...

Voilà pourquoi quelques musiciennes ont décidé de témoigner guitare en main plutôt que sur les réseaux sociaux. Ou comment jouer tout à la fois sur les cordes et les clichés. Les MusiSHEans n'entendent pas courir les tribunaux, elles préfèrent prendre le problème à la base pour changer les mentalités. Cela commence par un constat désespérant, d'emblée, leur site fait remarquer : *"Quand vous tapez "meilleurs guitaristes sur Google", vous avez 99% d'hommes et 1%... Taylor Swift"*. En effet, la chanteuse américaine arrive en 36e position des recherches Google. Un résultat pour le moins étrange vu que la star sans Taylor n'est pas réputée pour ses prouesses guitaristiques. *"Malgré tout notre respect pour Taylor Swift, quelqu'un a-t-il entendu parler de Jennifer Batten ?"*, s'estomaquent-elles. De même, les MusiSHEans regrettent qu'aucune femme ne soit nommée dans la célèbre liste des 100 meilleurs guitaristes de tous les temps du magazine *Rolling Stone* (en réalité, ce classement datant de 2011 fit une minuscule place à Joni Mitchell et Bonnie Raitt, respectivement 75e et 89e...) ou dans les recherches sur YouTube. N'importe qui pourra faire le test : sur le net, c'est comme si les musiciennes n'existaient pas, ou si peu.
Le constat ne date pas d'hier : la marraine du rock'n'roll, Rosetta Tharpe, n'a-t-elle pas été rayée des manuels de l'histoire du rock ? Guitariste accomplie, pionnière du gospel psalmodié à la six-cordes, elle a influencé les Chuck Berry, Little Richard, Elvis, mais n'a jamais été conviée à la table de ces demi-dieux du rock. Trop avant-gardiste, trop controversée. Trop femme ? *"Désolé, mais nous allons changer ça ! Notre rêve ? Vivre dans un monde où règne l'égalité musicale et où la musique n'a pas de genre"*, résume Judith Beckedorf, la cofondatrice des MusiSHEans. En somme : faire en sorte qu'on parle des musiciennes tout en cessant de parler de leur plastique.


© M. Pollert

JUDITH BECKEDORF

Ayant grandi près de Hambourg, en Allemagne, cette fan de Tommy Emmanuel (qui l'a qualifiée de *"magicienne"*) a débuté la guitare à l'âge de quatorze ans. Après un cursus à l'Université de musique Carl-Maria-von-Weber de Dresde, où elle suit les cours des guitaristes Thomas Fellow, Reentko Dirks et Stephan Bormann, elle s'installe un temps à Nashville pour s'immerger dans le bluegrass. Multi-instrumentiste (guitare, banjo, mandoline), elle s'est fait connaître avec une superbe reprise du tube "Material Girl" de Madonna et vient de sortir son premier album solo, *Behind The Blue Sea* (label Timzone).

www.judithbeckedorf.de


© DR
De gauche à droite : Christie Lenée, Karlijn Langendijk, Judith Beckedorf et Julia Schmiedeberg.



©DR

Créé en 2018 en Allemagne, où réside également Claire Besson *(cf. interview p.92)*, ce mouvement féministe *("oui et non, nous sommes avant tout des musiciennes, si seulement cela a du sens dans cette société...")* a été lancé par la guitariste néerlandaise Karlijn Langendijk, sa consœur allemande Judith Beckedorf et par le seul homme de la bande, le guitariste, réalisateur et designer indien Vivek Advani. Pas de discrimination de sexe. D'ailleurs, la troupe se démarque du mouvement #MeToo, tout en saluant les récentes prises de parole de femmes harcelées. Pour ces musiciennes, le problème est plus global, comme le fait remarquer Christie Lenée, qui partagea la première tournée des MusiSHEans en 2019 : *"Nous pensons que la musique n'a pas de genre, qu'il faut œuvrer pour l'égalité dans le domaine artistique et en terminer avec ces questions de sexe qui pollue les ondes... Je ne m'embarrasse pas de ces considérations de genre, même si je pense que les femmes sont plus progressistes et qu'elles ont souvent plus d'ambition que les hommes pour se réaliser.* "Plus d'ambition et tout autant de talent, lorsqu'on les entend jouer. D'ailleurs, Christie fut élue meilleure guitariste acoustique en 2019. La virtuose du fingerstyle, prodige des sauts de cordes et des jeux percussifs - comme lorsqu'elle joue de l'archet sur une Gryphon douze-cordes, un modèle soprano créé par le luthier Joe Veillette sur son titre "The Engle" -, a suivi des études de guitare classique puis de jazz à la South Florida University, avant de se plonger dans les techniques pyrotechniques à la Michael Hedges.

Le déclic est venu de ces nombreux commentaires sexistes qui pullulent sur les réseaux sociaux, voire certains messages personnels, comme le regrette Judith : *"Des messages du type comme* : "Matez cette guitariste sexy, quel carénage !" ou "Voulez-vous m'épouser ?" *As-tu déjà lu des commentaires comme ceux-ci à propos d'un guitariste masculin ? Non..."*



©DR

KARLIJN LANGENDIJK

Née en 1995 à Uitgeest, aux Pays-Bas, Karlijn Langendijk est diplômée du Conservatoire d'Utrecht et a terminé ses études de maîtrise en "guitare acoustique" à la Hochschule für Musik de Dresde, en Allemagne. Inspirée par la musique classique et le picking, elle a partagé la scène avec Tommy Emmanuel, son idole, et Peter Finger. Lauréate du premier prix au SAI Acoustic Guitar Competition en République tchèque, en 2015, elle a sorti un premier E.P. solo, *Luna*, en juillet 2017 et divers albums en duo, le dernier en date avec Ladislav Pazdera, *Meraki*, en décembre 2019.

www.karlijnlangendijk.com

Constat partagé par la légende américaine John Knowles, soutien affiché du mouvement MusiSHEans : *"Quand certains gars voient une femme qui joue bien, la première chose qu'ils disent est à quel point elle est belle. Qu'est-ce que cela a à voir avec ça ? Personne ne m'a jamais dit que j'avais l'air sympa, et je ne pense pas que je suis moche. Ce n'est tout simplement pas ce à quoi ils pensent quand ils m'écoutent. Pourquoi agir autrement avec les femmes ?"*

MUSISHEANS
19-21 FEB. 2021 Festival

PARTITIONS MISOGYNES

Des Pygmalions omnipotents du siècle dernier aux bons Samaritains des home-studios qui donnent des coups de main baladeuse, le dico des manipulations ne manque pas d'items crapuleux. Les MusiSHEans regrettent ce déni de statut dont sont victimes les musiciennes, selon lequel les femmes ne seraient pas musiciennes, elles feraient de la musique.

Changer les mentalités. Pas simple après des siècles de domination masculine. Les MusiSHEans tentent donc de mobiliser les troupes en créant une véritable communauté de musiciennes, qui peuvent s'inscrire, gratuitement, pour soutenir ce combat. Pour l'instant, elles compte une centaine de membres, mais sont soutenues par de grands noms de six-cordes, tels Tommy Emmanuel, Andy McKee, Jon Gomm, Pat Bergson, Richard Smith, Guy Van Duser, mais aussi certaines muses, telles Jennifer Batten, Kaki King et Vicki Genfan.

Leurs actions ? Jouer, donner des concerts, tourner sans cesse pour arrêter de tourner en rond sur les sempiternelles questions de genre. La dernière tournée européenne des MusiSHEans date de novembre 2019 : il y avait là la concertiste française Claire Besson, Christie Lenée, Karlijn Langendijk et Judith Beckedorf. Elles lancent la première édition de leu festival du 19 au 21 février 2021 à Dresde, et enchaîneront sur un Guitar Tour du 23 février au 7 mars.

Cinquante ans après les combats du MLF, son slogan *"Femmes boniches, femmes potiches, femmes affiches, on en a plein les miches !"* semble toujours d'actualité. Tout comme l'omerta qui sévit dans l'industrie musicale. Un comble dans un monde où les silences présagent d'un développement musical, d'une suite, non d'un point final à ruminer. Mais c'est en les chantant, ces couplets qui ne devraient pas exister, que les femmes arrêteront de déchanter.

https://musisheans.com

"NOTRE RÊVE ? VIVRE DANS UN MONDE OÙ RÈGNE L'ÉGALITÉ MUSICALE ET OÙ LA MUSIQUE N'A PAS DE GENRE."



©Dennis Kroll

CLAIRE BESSON

NO LOGO

Installée à Dresde, en Allemagne, cette concertiste pas si classique que ça a suivi un cursus traditionnel (licence de musicologie, diplôme DNSPM dans la classe de Gérard Abiton) avant de cheminer sur sa propre voie. Qu'elle joue Bach, Villa-Lobos, des arrangements de musique brésilienne ("Samba em Preludi" de Baden Powell et Vinicius de Moraes), "Petite Fleur" de Sydney Bechet ou "Spain" de Chick Corea, avec le guitariste tchèque Ladislav Pazdera, Claire Besson se méfie du déterminisme, qu'il soit sexuel ou musical. Hommes, femmes, mode d'emploi ? Pas son genre..

Ben

En 2019, vous avez participé à la tournée des MusiSHEans. Comment est née cette rencontre avec cette communauté de "badass female guitarists" ?

C'est un projet créé par Karlijn Langendijk, Judith Beckedorf et Vivek Advani. Nous nous sommes connus à la Hochschule für Musik de Dresde. Ils déploraient le fait que les femmes instrumentistes soient moins visibles que leurs collèges masculins dans les festivals et les médias, et qu'il fallait donc faire évoluer les mentalités. J'ai participé à cette première tournée, sur quelques dates, en remplacement de Christie Lenée qui avait eu l'opportunité, au dernier moment, de tourner avec Tommy Emmanuel. Malgré les progrès, comment expliquer ce manque de visibilité des femmes ? Il y a évidemment beaucoup de facteurs, de vieux clichés qui, à force, entraînent malheureusement un manque de confiance des femmes. Par exemple, je me rappelle d'un professeur qui m'avait expliqué qu'une guitariste femme ne pouvait pas jouer aussi bien qu'un homme, car elle avait moins de force physique ! De même, gamine, j'ai beaucoup entendu cette rengaine selon laquelle quand une fille joue bien, c'est qu'elle joue comme un mec ! Ce genre de phrase machiste, couplée au manque de représentation des femmes, fait que, peu à peu, on se recroqueville...

Comment changer les mentalités pour en finir avec la question du genre ?

Ce qui est intéressant dans l'action des MusiSHEans, c'est qu'il n'est pas question de chercher des boucs émissaires, mais d'attaquer le problème à la base. On le sait, on n'éduque pas une petite fille de la même façon qu'un garçon ; on lui explique qu'elle doit faire attention, se faire discrète quand elle sort, qu'il existe des dangers, etc. Quelques années après, au moment de s'émanciper, il n'est jamais simple de se détacher de ces conseils anxiogènes, d'oser prendre des risques. Il faut donc arrêter de penser selon son genre. On le voit bien dans la musique : certaines femmes jouent de manière non pas brutale mais énergique, ce que d'aucuns considéreraient comme un jeu masculin. A l'inverse, certains instrumentistes ont un toucher extrêmement délicat, sensible, féminin le qualifieront certains.

Qu'il s'agisse du genre ou de votre propre musique, vous vous méfiez des étiquettes. Outre vote cursus en conservatoire, vous avez suivi de nombreux stages de perfectionnement (Roland Dyens, Carlo Marchione, Judicaël Perroy, Alberto Ponce, Tania Chagnot, etc.). Quel est l'enseignant qui vous a marquée ?

Je dirais Roland Dyens, mais j'ai été plus marquée par son univers, son ouverture et son style de musique, que son enseignement à proprement parler. Je me rappelle de la découverte, gamine, de ses premières pièces comme d'un monde fabuleux, avec tous ces styles musicaux. A un moment, je commençais à avoir des doutes au sujet de la guitare classique, je questionnais mon envie de poursuivre. La rencontre avec Roland m'a beaucoup aidée ; sa personnalité, ses compositions, tout cela a été un déclic pour moi et c'est ce qui m'a permis de prendre ma liberté, de délaisser un peu le monde classique pour découvrir d'autres horizons.

Vous avez en effet choisi de suivre une voie personnelle, notamment en chantant sur certaines pièces, comme votre composition d'inspiration jazz et musique celtique "Ke'ilu". Ou en adoptant des techniques de jeu percussives contemporaines. Ras-le-bol de l'académisme du conservatoire ?

Oui. L'un des déclics a eu lieu lorsque j'étais au CNSM de Paris, dans la classe de Gérard Abiton. A cette période, je commençais à m'ennuyer dans les concerts de guitare classique en écoutant ces sonates interminables ou des pièces que je trouvais parfois trop cérébrales. J'aime beaucoup la musique traditionnelle, populaire, car ce sont des musiques très rythmées, créées à l'origine pour faire danser les gens. Or, cette notion de plaisir, la joie d'entraîner un public, je ne le voyais plus durant ces concerts... Mais il y a tout un répertoire classique que j'adore et que je continue de jouer, comme les pièces de Bach et de Villa-Lobos.



© DR

Ce besoin de liberté explique-t-il ce cours d'improvisation d'Ibrahim Maalouf que vous avez suivi ?

L'idée de cours était de nous faire comprendre qu'en l'absence de partitions, nous n'étions pas forcément perdus. Son constat : ce n'est pas possible que des musiciens de niveau supérieur soient seulement capables de lire une partition sans s'en éloigner ni oser improviser. Cela nous a apporté un grand souffle de liberté ! A travers de petits exercices simples, d'une seule note, d'une couleur, d'un timbre, etc., Ibrahim nous poussait à lâcher la partition.

www.clairebesson.com

"J'AI BEAUCOUP ENTENDU CETTE RENGAINE SELON LAQUELLE QUAND UNE FILLE JOUE BIEN, C'EST QU'ELLE JOUE COMME UN MEC !"



BOB DYLAN
MY ROUGH AND ROWDY WAYS

(Columbia)

Après trois albums consacrés aux standards des années 30 et 40, Bob Dylan, 79 ans, revient avec un disque de compositions ô combien personnelles avec plusieurs niveaux d'interaction. Musicalement d'abord, c'est ce qu'il a fait de mieux depuis *Tempest* en 2012. Des shuffles blues sur "Goodbye Jimmy Reed", mais joués avec ce curieux sens rythmique ternaire/binaire pour lequel Dylan a développé des vocaux rappelant Howlin' Wolf. C'est aussi le cas sur "Crossing the Rubicon", qui montre l'attraction de Dylan pour les symboles romains - on se souvient de "Roman Kings" sur *Tempest* qui évoquait dans le même temps l'un des premiers gangs juvéniles de New York. "I Contain Multitudes" est du même tonneau, citant "Pink Pedal Pushers" et "Red Blue Jeans". Le titre de l'album se réfère à une chanson country de Jimmie Rodgers (1897-1933), reprise sur scène par Hank Williams. La pochette intérieure est une photo de Jimmie Rodgers avec la Carter Family. La couverture montre simplement le dessin d'un rock joint, où des teenagers dansent le bop. L'accompagnement musical est à la hauteur avec Tony Garnier à la basse, Tommy Rhodes à la pedal steel et guitare, et Benmont Tench, ex-clavier de Tom Petty, dirigés par la Martin de Bob ou simplement par ses vocaux. Dylan nous avait habitués à de longues ballades comme "Titanic". Ici, le morceau phare est "Murder Most Foul", 17 minutes d'un texte apparemment improvisé et pourtant soigneusement préparé, évoquant l'assassinat de John Kennedy. Pas un travail de détective amateur, mais une évocation de l'ambiance de la fin 1963 et après, citant Houdini, Jelly Roll Morton, Bud Powell, le Grassy Knoll puis Woodstock et Altamont. Une fresque effacée par les temps modernes, comme de rares peintures rupestres noyées dans des cavernes inondées. Tout au long de l'album, sur "Black Rider", "Key West (Philosopher Pirate)" ou "False Prophet", Dylan évoque Wolfman Jack, Patsy Cline, Indiana Jones, Leon Russell, Freud, Elvis Presley, Carl Wilson, Beethoven, les Rolling Stones et bien d'autres. Gardons-nous d'y trouver un sens particulier sachant qu'il faut quelques années d'écoute avant de prétendre analyser les textes de Robert Zimmerman, aka Bob Dylan.

Romain Decoret



THOMAS DUTRONC
FRENCHY

(Blue Note)

Pour son 2e album signé chez Blue Note, Thomas Dutronc s'attaque au marché américain (l'album est signé chez Verve aux États-Unis) ! Son idée de départ : proposer sa propre lecture des standards du jazz et de la chanson française qui ont traversé l'Atlantique avant de revenir à la maison. Si on a souvent fait le chemin inverse - franciser le répertoire jazz américain, façon *Un Américain à Paris* -, Thomas réalise sa propre épopée, du type Un Frenchy à New York. Il est d'ailleurs passé par la Grosse Pomme pour enregistrer et mixer ce disque par Jay Newland himself (Norah Jones, Paul Simon, Stevie Wonder), mais aussi à Miami, Los Angeles et Paris. Une virée sur les terres du jazz et de la java, donc. Pas question de rester dans les clous, on connaît son Dutronc, Thomas a insufflé à ces airs d'antan des couleurs d'aujourd'hui, mariant la délicatesse du jazz cool, parfois rétro-cool, aux folies funky, le swing et le groove, pour non pas dynamiter mais dépoussiérer ces standards éternellement actuels. Sur "C'est si bon", titre popularisé par Montand et interprété, ici, avec Iggy Pop et Diana Krall, le Frenchy envoie d'emblée une bombe à destination des clubs de la côte Est américaine. Il voit "La Vie en rose" avec Billy Gibbons, bluffant avec sa voix caverneuse sur ce jazz cool ; remercie sa bonne étoile et "La Belle Vie" ("The Good Life") avec l'acteur-pianiste Jeff Goldbum. Si tout au long de cet album, il propose des arrangements élégants, sensuels, avec un aspect crooner mis en avant ("My Way", le duo sensuel et très chaud avec Haley Reinhardt sur "Ne me quitte pas"), cet adepte du dribble joue la carte de l'originalité sur "La Mer" et son esthétique yéyé jouée par Eric Legnini au Rhodes. Le "fou chantant" aurait apprécié. Des contrepieds encore avec deux variations de "Get Lucky" de Daft Punk, version jazz-funk-disco, et une hypnotique relecture de "Playground love" du groupe Air (avec Youn Sun Nah et Stéphane Belmondo). On retrouve la patte caustique de Thomas sur "Plus je t'embrasse", le seul titre de l'album composé par un Américain (Ben Ryan), mais popularisé en France par les Sœurs Etienne et sur lequel le frenchy prend un savoureux accent américain. Un peu d'esprit manouche avec "Nuages" et "Minor Swing", déroulés avec son *'arme fatale'* Rocky Gresset. Plus qu'un simple album de reprises, ce *Frenchy*, qui a décidément du flair, est un manifeste, selon lequel la France est une terre jazz tout autant que les États-Unis.

Ben



NEIL YOUNG
HOMEGROWN

(Warner)

Le Loner a tenu sa promesse : exhumer cet album qui devait sortir en 1975. Enregistré, produit, pochette maquettée, tout était prêt pour sa sortie, mais à la place, les fans eurent droit à l'album *Tonight's The Night*, plus rock, tout aussi sombre, qui végétait dans les cartons de son label depuis deux ans. A 74 ans, Neil Young a donc enfin accepté de publier cet "éléphant blanc" que beaucoup n'espéraient plus, craignant même que le thème de la séparation, qui est le fil rouge de cet opus, ne soit prémonitoire. *"C'est un disque plein d'amours perdus et d'explorations"*, a expliqué le taiseux songwriter sur son site Archives. *"Je m'excuse. Cet album aurait dû être sortir quelques années après* Harvest. *C'est le côté triste d'une histoire d'amour. Les dégâts causés. Le chagrin d'amour. Je ne pouvais pas l'écouter. Je voulais passer à autre chose. Alors je l'ai gardé pour moi, caché dans le coffre-fort, sur l'étagère, au fond de mon esprit... C'est un disque qui a été caché pendant des décennies. Trop personnel et révélateur pour être exposé dans la fraîcheur de l'époque... Le pont indispensable entre* Harvest *et* Comes a Time *(...) C'est comme ça qu'on faisait les disques quand on a commencé. C'est comme ça qu'on les a fait sonner correctement. On nous a dit que c'était impossible maintenant, que les bandes de* Homegrown *étaient trop endommagées pour être utilisées ; nous devions utiliser le digital. On n'était pas d'accord. Nous n'avons pas accepté. Nous avons donc soigneusement restauré les bandes analogiques de* Homegrown". Cela s'entend tant on a l'impression d'entreprendre un voyage dans le temps, dans ces sweet et rugueuses seventies, quand les lampes chauffaient naturellement et que l'on ne craignait pas de faire brûler les boiseries. Cela s'entend aussi dans le timbre de Neil Young, qui retrouve là, sans potion magique, une seconde jeunesse.

Voici donc douze titres, enregistrés entre juin 1974 et janvier 1975, à Nashville et dans son ranch Broken Arrow dans la baie de San Francisco, qu'il interprète soit seul, à la guitare, au piano et à l'harmonica, soit accompagné par le guitariste Ben Keith, le bassiste Tim Drummond et les batteurs Levon Helm, de The Band, ou Karl Himmel. Cinq chansons ont déjà été publiées sur d'autres albums : "Star of Bethlehem" et "Homegrown" (*American Stars'n Bars*, 1977), "Love is a Rose" (compilation *Decade*, 1977), "Little Wing" (*Hawks and Doves*, 1980) et "White Line" (*Ragged Glory*, 1990), proposée ici sous la forme somptueuse d'une complainte country-folk avec sirènes d'harmonica. L'album s'ouvre sur "Separate Ways", une folk song poisseux à souhait, slow tempo, avec déchirures de slide et sur un fil un rien bancal ; crachote et lézarde à foison sur le rock tourbeux "Vacancy" ; sombre dans les dissonances, les violences, sur l'ésotérique "Florida", et se referme sur "Star of Bethlehem", en duo avec Emmylou Harris. Un monument de la folk song acoustique, voire des chansons d'amour, qui aurait dû marquer l'histoire de folk il y a 45 ans. Et qui, à n'en pas douter, la marquera aujourd'hui.

Youri



DJANGO REINHARDT
ELECTRIFIED DJANGO (1947)

(Label Ouest)

Le séjour du grand guitariste aux États-Unis en janvier 1947 fut marqué par plusieurs occurrences : rencontre avec Les Paul qui fut nommé son représentant légal pour gérer les finances provenant des ventes de disques aux USA, visiteur à un concert de Dizzy Gillespie à l'Apollo de Harlem (malheureusement sans Charlie Parker, alors interné en désintox à Camarillo sur la West Coast), shows sans lendemain avec Duke Ellington à Carnegie Hall et exposition de plein fouet à la bop-génération, dont il n'avait précédemment pu qu'apprécier les disques (Charlie Christian décédé depuis 1942, Monk, Bud Powell). Plus le blues d'être loin de sa famille. Quelques déceptions donc, mais Django rapporte aussi dans ses bagages un micro de guitare amovible DeArmond qu'il adapte à sa Selmer acoustique. De retour à Paris, il réunit son quintette, avec le clarinettiste Hubert Rostaing, Eugene Vees ou Joseph à la rythmique, et Emmanuel Soudieux à la contrebasse. L'amplification lui permet de jouer au même niveau que les cuivres et d'expérimenter diverses sonorités. Il peut donner l'illusion en quelques accords d'être un orchestre entier à lui seul, comme sur "Duke and Dukie", "Babik", le blues de "Del Salle" ou "Topsy" qui permet la comparaison avec la version de Charlie Christian de 1941. Après une tournée en Belgique en 1947, il change son micro DeArmond pour un Stimer conçu par l'ingénieur Jean Guen. Django ne se contente pas de gagner en volume sonore ou en sustain, il va plus loin dans l'amplification, n'hésite pas à tordre le son, tirer les cordes et faire chauffer les lampes. Son feeling avant-garde est sensible dans "Rythme Futur" ou "Artillerie Lourde". Toutes les séances principales de 1947 sont réunies sur ce triple CD, qui marque un véritable tournant dans le son de Django Reinhardt. Une phase d'une sensibilité très spéciale, qui sera suivie d'un passage direct à la guitare électrique de jazz entre 49 et 53. Mais c'est une autre histoire...

Romain Decoret

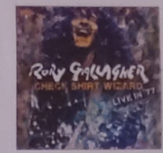
TALISCO
INNER SONGS

(Roy music)

Quitte à rester chez soi, pour cause de pandémie, autant se replier en soi. Qui confine, compose. Tel a été le credo de Talisco, qui a profité de cette retraite forcée pour se réinventer en revisitant dix de ses anciens titres. Après dix ans de carrière, le songwriter dévoile son nouvel album, *Inner songs*, un projet introspectif comme son nom l'indique. Cela faisait longtemps que l'orfèvre électro-pop-rock désirait *"redessiner"* ses chansons, en changer les structures, les textures, les couleurs, lui qui aime tant tordre les sons. Cet *Inner Songs* ne propose pas des reprises, du réchauffé, il creuse un nouveau sillon ambitieux, tant il est compliqué et audacieux de revoir sa copie de A à Z. Surtout quand tout se casse la gueule dehors. Non, rien n'est gravé dans le marbre, nous explique en substance l'artiste : *"J'ai voulu profiter de cette période si particulière pour me replonger dans le passé, réveiller ma nostalgie, dévoiler des souvenirs inavoués, écrire la face cachée de "The Keys", "Your Wish" et d'autres... Je suis parti loin pour proposer des versions totalement revisitées, plus personnelles. J'ai révélé, ici, mes souvenirs les plus beaux, les plus envoûtants, les plus tristes, mais où le soleil n'est jamais loin et brûle toujours. Derrière chaque introspection, chaque version, se cache une autre histoire que je dévoile dans cet album."*

Plongeons dans cette bande-son du confinement. "Follow Me" d'entrée de jeu, comme une invitation à réécouter et s'écouter de nouveau. Quelques accords de guitare en bois et une nappe de synthé ouvrent le bal, voix au premier plan, chœur fédérateur, un trait de slide en guise de virgule... Talisco pose le décor, slow-tempo, cherche un peu de calme au cœur des tempêtes. Une complainte électro-folk psychédélique sur "A Kiss from L.A." ; arpèges folk, lézardes électriques et flow frontal sur "Sun", pour raconter une évasion ; une lueur d'espoir sur "Your Wish", bien plus entraînante et moins barrée que les appels illuminés à la "résilience" du Président de la République. Une vieille guimbarde acoustique encore, résolument démasquée, crachotant de concert avec un orgue sur "My Home" pour une évocation d'un gospel rédempteur en ces temps de fin du monde à cause des pangolins et des chauves-pourries. Une berceuse au piano avec chants de sirène, accords ouverts sur l'intérieur, fenêtre avec vue extérieure... Virées inédites en ces temps de balades interdites. Voilà un artiste qui n'a pas perdu son temps sur les réseaux à nous rejouer ses plus beaux hits dans des live sessions moisies. Lui leur a donné de nouveaux horizons.

Ben



RORY GALLAGHER
CHECK SHIRT WIZARD - LIVE IN 77

(Universal)

Pour ceux qui apprécient toujours le classique Irish Tour 74, voici un double CD enregistré live après la sortie de l'album *Calling Card*, pendant la tournée 77, à Londres, Brighton, Sheffield et Newcastle. Capté par le Mobile Maison Rouge de Jethro Tull, Rory Gallagher est accompagné par le bassiste Gerry McAvoy, Rod De Ath à la batterie et le pianiste Lou Martin. Qualifier le premier CD d'électrique est un euphémisme, Rory explosant littéralement ses compos comme "A Million Miles Away", "Secret Agent", "Walk on Hot Coals", "Calling Card" ou "Tattoo'd Lady". La seconde partie est vraiment acoustique, mais avec basse/batterie sur "Bullfrog Blues" de William Harris (1928), "Pistol Slapper Blues" de Blind Boy Fuller (38) et "Out on the Western Plain" de Leadbelly (46), ainsi que les signatures blues de Rory : "Too Much Alcohol" et "Going to my Hometown", joué à la mandoline. Magistral !

R.D.

WHYSKEY MYERS
WHYSKEY MYERS

(Snakefarm Records)

Le cinquième album des rockers de l'East Texas est sorti au début de la pandémie et donc passé inaperçu. Il va ressortir cet été et vaut son pesant de hard & heavy country-blues et de rock'n'roll. Le chanteur du groupe Cody Cannon a écrit le titre "Die Rockin'" avec le légendaire songwriter Ray Wylie Hubbard, auteur de "East Texas Women" et "Up Against The Wall, Redneck Mother". "Die Rockin'" résume la vie des rockers sur la route. Les riffs et le phrasé du guitariste John Jeffers illuminent des chansons comme "Glitter Ain't Gold" et "California to Caroline". C'est la première fois qu'ils se produisent eux-mêmes, d'où le titre simplifié de l'album. Explosif !

R.D.



WATERMELON SLIM
TRAVELING MAN

(Northern Blues Music/Bertus)

Bill Homans - son vrai nom - est un personnage complexe. Né dans une famille de Boston, père activiste pro-Martin Luther King, frère compositeur classique moderne... Lui a choisi de vivre le blues authentiquement, enchaînant les tournées, notamment avec Fred McDowell, John Lee Hooker ou Guitar Shorty. Watermelon Slim joue du slide sur une lap-steel et se lance sérieusement en solo après un incident cardiaque qui lui signifie qu'il ne faut pas perdre de temps. Il a abordé tous les styles, country, truckers songs, country blues, percussions indiennes dans la réserve canadienne des Cinq Nations. Avec ce nouveau double CD, il aborde le défi ultime : jouer seul et en live devant quelques dizaines de spectateurs des clubs The Blue Door et The Depot dans l'Oklahoma et le Kentucky. Coup de dés réussi, le jeu et la voix de Slim sont superbes, rappelant Fred McDowell et Robert Johnson, aussi bien sur ses originaux "Let It Be in Memphis", "Blue Freightliner" que sur les reprises, "61 Highway Blues" de Fred McDowell, ou "Smokestack Lightning/Two Trains Runnin'" de Howlin' Wolf et Muddy Waters. Une nomination pour un Blues Award l'attend sans doute comme pour son précédent album, *Church of the Blues*.

R.D.



STÉPHANE GRAPPELLI
GRAPPELLI WITH STRINGS + SESSIONS 73 & 61

(Label Ouest / L'Autre Distribution)

Ce coffret 2 CD rassemble 37 titres dont 23 inédits, qui célèbrent les talents musicaux de Grappelli et de ses amis Gérard Gustin, Francis Darizcuren, Diz Disley, Pierre Cullaz, Leo Petit, Guy Pedersen et Daniel Humair. La première séance date de 1970. Stéphane Grappelli vient de quitter une longue résidence musicale à l'hôtel Hilton. Il est alors enregistré dans un contexte orchestre à cordes avec une importante section de violons sur des trames empruntées à des classiques tels que "Body & Soul" ou "Tenderly" et des originaux comme "Utopie", "Corail" ou "Astéroïde". De la musique "ambiant" avant la lettre. La seconde séance date de 1973 et l e guitariste anglais Diz Disley a réussi à convaincre Grappelli de jouer à nouveau avec une formule "guitares". Le résultat est bluesy et funky dans des titres comme "Opportunity", "Errol" (pour Errol Garner) ou "Country Club". En bonus, une séance TV inédite de 1961 pour l'émission *Jazz au Studio 4*, avec le contrebassiste Guy Pedersen – qui venait de participer au premier 33t des Chats Sauvages – Daniel Humair à la batterie, le pianiste Pierre Cullaz et le guitariste Leo Petit – qui avait enregistré le riff de "Souvenirs Souvenirs" avec Johnny Hallyday, un an avant. Superbe répertoire avec "Alabamy Bound", "Makin' Whoopee" de Ray Charles, "All the Things You Are" de Charlie Parker et "Just One of Those Things" de Cole Porter, devenu un classique du jazz via les versions d'Art Tatum et Max Roach. Des séances du plus haut intérêt pour les musicologues. *R.D.*



STEVE EARLE & THE DUKES
GHOSTS OF WEST VIRGINIA

(New West/Fargo)

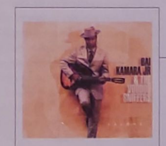
Le 5 avril 2010, une fuite de grisou provoqua une explosion qui prit la vie de 29 mineurs en Virginie. Le gérant de la mine fut poursuivi et condamné pour négligence. Steve Earle participa d'abord à une pièce de théâtre relatant les faits et en écrivit la musique avec ses Dukes. L'idée d'un disque se fit évidente, il choisit d'enregistrer les dix titres à New York, dans l'Electric Lady Studios de Jimi Hendrix. En compagnie du guitariste Chris Masterson et du pedal-steel Ricky Ray Jackson, il aborda tous les genres musicaux qui sont au cœur de la musique sudiste : le gospel avec "Heaven Ain't Going Nowhere" ; les chansons de mineurs dans "Black Lung", "The Mine" et "Devil Put the Coal in the Ground" pour ceux qui travaillent au fond des tailles. "John Henri was a Steel Driving Man" évoque les poseurs de rails ; "It's about Blood" est une analyse de ceux qui naissent, vivent et meurent en Virginie et au Kentucky, sans jamais avoir la chance de pouvoir partir. Enfin "Fastest Man Alive" relate l'histoire de Chuck Yeager, natif de West Virginia et premier pilote à avoir dépassé Mach 1, le mur du son. Il faut féliciter Steve Earle, démocrate révolutionnaire convaincu (style Joan Baez, qu'il a produite) d'avoir la compassion de se pencher sur le sort des mineurs qui votent républicain. Le secret étant qu'il faut réunir et non pas diviser, n'en déplaise aux deux partis, renvoyés dos à dos. Superbe album, digne du *16 Tons* de Merle Travis. *R.D.*

NICOLAS REPAC
DANCESTRAL

(No Format)

Compère guitariste d'Arthur H, véritable aventurier des répertoires et bidouilleur de génie, qu'il s'agisse des instruments à cordes ou à vent, sans oublier les machines, Nicolas Repac souffle un vent nouveau sur chacun de ses projets et n'est jamais là où on l'attend. Le cas Repac est un mystère musical, comme en atteste ce nouvel album, un E.P. de quatre titres, bluffant à tous les niveaux.

Après deux somptueux albums signés sur le label No Format (qui porte bien son nom), *Swing Swing* et *Black Box*, qui revisitaient au prisme de la musique électronique de vieux enregistrements de jazz et de blues, Nicolas Repac poursuit ses voyages dans le temps et l'espace en explorant cette fois-ci les musiques traditionnelles d'Afrique et d'Asie. C'est suite à sa rencontre en 2015 avec Charles Duvelle, cofondateur du label discographique Ocora Radio France, puis de la collection Prophet, également consacrée à la captation des musiques traditionnelles les plus rares, que Nicolas Repac a eu le désir de passer le tout sous le tamis du sample. Au programme : quatre titres d'une extrême richesse, où se mélangent les percussions traditionnelles du Bénin, les violons subsahariens, le morin khuur mongol, les tambours de bouches des Pygmées et mille autres sons d'antan, d'ailleurs, à la sauce du XXIe siècle. Un voyage immobile, onirique, dans des pays imaginaires. Une fois de plus, Nicolas Repac sort du cadre. *Y.*



BAI KAMARA & LES VOODOO SNIFFERS
SALONE

(Moosicus/UVM)

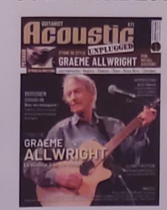
Retour aux sources africaines, en Sierra Leone plus exactement ("Salone" signifie Sierra Leone en langue Krio), terre natale de ce griot des temps modernes, qui dynamite la note bleue teintée des ocres de la brousse. Si le bluesman résidant à Bruxelles avoue *"avoir été prédestiné à vivre mon enfance, adolescence et ma vie d'adulte entre deux continents, l'Afrique et l'Europe"*, c'est pourtant bien un pont entre les rives du Mano et du Mississipi qu'il érige dans ce superbe album de blues authentique, diraient ses collègues du flow hip hop. Mêlant les shuffles blues aux syncopes africaines, Bai dynamite le répertoire I-IV-V par des coups de griffes funky ("Can't Wait Here Too Long", "Cry Baby"). Entre deux transes du blues du désert ("I ain't Lying"), le félin Bai se pose et contemple les savanes urbaines ("Homecoming", "Morning School Run Blues", "The Rest of Everything", sans oublier le chant lancinant, griotique, et les arpèges hypnotiques de "Don't Worry about Me"). Flirtant entre Boubacar "Kar Kar" Traoré et ses idoles américaines, John Lee Hooker et Big Bill Broonzy ("Some King of Loving Tonight"), Bai balance quelques bombes blues dans la confrérie des douze barres. *"Artistiquement, la réalisation de cet album – où j'ai joué tous les instruments et chanté toutes les voix – a été une introspection spirituelle, joyeuse, rafraîchissante et gratifiante."* On veut bien le croire. *Y.*



CHICKENBONE SLIM
SLEEPER

(Low Fi Mob Records)

Disons-le tout de suite : cet album est le meilleur de l'année dans la catégorie blues old school. Déjà avec le précédent, *The Big Beat*, chroniqué dans ces colonnes, Chickenbone Slim n'était pas passé loin du centre de la cible. Larry Tevez, son vrai nom, est un natif de San Diego ; il a longtemps joué dans les bars et honky-tonks locaux, du blues certains soirs, du country le lendemain et du western-swing le week-end. Pour ce second album, il est allé enregistrer dans les studios californiens de Greaseland. Une équipe stellaire l'a accompagné : Kid Anderson a délaissé sa guitare pour se tenir à la console. Andrew Crane est à la basse, Marty Dodson à la batterie. Aux guitares, la fabuleuse Laura Chavez (ex-Candy Kane), Jerry Raney et Kid Anderson, qui n'a pas pu résister et a finalement sorti sa six-cordes. Tous les titres sont exceptionnels, le jump-blues de "Strolling With Chickenbone" ou "Tougher Than That" et le rockabilly "Vampire Baby" qui rappelle à la fois Elvis, les Stray Cats, Wayne Hancock et JD McPherson. Un grand disque à écouter dans votre voiture et à voir sur scène dès que possible. *R.D.*



Coups de cœur ou coups de gueule, cette rubrique est la vôtre ! Alors, n'hésitez pas à nous contacter à l'adresse suivante : **acoustic@editions-dv.com**

Bonjour,

Souhaitant faire bénéficier mes guitares acoustiques à cordes nylon des vertus d'un chevalet à double trous, j'ai fini par concevoir un outil spécifique, suite au refus de luthiers jugeant ce travail impossible. Satisfait de la "customisation" obtenue, je me suis rapproché d'une société spécialisée en impression 3D pour perfectionner le concept. Le résultat de notre collaboration est un prototype présenté ici : **www.youtube.com/watch?v=K587UBra1y0**

Intervenir sur l'intégrité d'un instrument acoustique peut sembler téméraire, hormis pour les luthiers expérimentés qui réalisent ce travail avec leur propre technique (lorsque la configuration du cordier le permet). Comme le fait remarquer Maurice Dupont que j'ai contacté : *"L'outil est très bien conçu, mais c'est un fusil pour tuer une mouche"*, a-t-il plaisanté. *"Le perçage de doubles trous est quelque chose que nous effectuons assez souvent. Pour cela, nous utilisons un foret rallongé et une pointe carrée pour faire un pré-trou de centrage, l'opération est très rapide"*, a-t-il ajouté.

La société Madinter, en Espagne, a soumis notre idée (déposée à l'INPI, je vous rassure) à ses experts. Mais depuis, nous attendons leur réponse… Nous sommes néanmoins convaincus que cet outil (dans sa version plus légère et esthétique) est susceptible d'intéresser le monde de la lutherie, car il autorise une grande précision, notamment de l'angle de perçage, sans le moindre risque pour l'instrument et sans réclamer une habileté exceptionnelle. Il peut également être apprécié des magasins de musique offrant des prestations de lutherie à leurs clients, etc. Nous serions intéressés de connaître, si possible, l'avis des spécialistes de votre rubrique "Questions de lutherie".

Cordialement,

Jean-Claude Paulin

Cher Jean-Claude,

Tout d'abord félicitation pour l'invention de ton perce-chevalet à double trous. On sent qu'il y a beaucoup de travail de réflexion. Dans le cas d'une guitare finie, avec chevalet déjà collé, si le guitariste souhaite apporter cette modification, cet outil peut s'avérer très utile et saura prendre sa place dans les ateliers de lutherie. Dans le cas d'une guitare en construction, je pense que le perçage des doubles trous peut s'effectuer sans problème avec une perceuse à colonne. Je trouve néanmoins le prototype de l'outil très intéressant et te souhaite bonne chance pour la suite de tes démarches.

Eric Darmagnac



Bonjour,

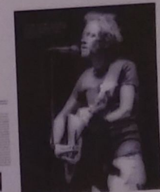
Fidèle lecteur de votre revue, j'aimerais vous féliciter pour la parution du large sujet sur Henri Crolla à l'occasion du centenaire de sa naissance. Bizarrement, il y a eu peu de sujets dans la presse sur ce grand homme, y compris dans les magazines de guitare. Un comble pour ce guitariste de grand talent, surnommé "Mille-Pattes" par Jacques Prévert…

Eric, Saint-Brieuc

Cher Eric

Vous n'avez pas tort : les articles sur l'éternel Henri Crolla ont été plutôt rares. Voilà pourquoi nous lui avons consacré un large sujet, à la hauteur de son incroyable talent comme vous le faites justement remarquer. L'épopée Crolla est incroyable.





Bonjour,

Lecteur abonné depuis quasiment les débuts de *Guitarist Acoustic*, je tenais à vous remercier pour la couverture et l'article hommage à Graeme Allwright. Cet artiste a popularisé le folk en France, mais beaucoup de personnes semblent l'avoir oublié de nos jours, contrairement à votre magazine qui lui a consacré plus d'une page. Les gens ont la mémoire courte…

Raymond, Meudon

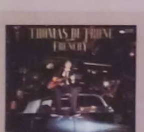
Cher Raymond

Nous partageons votre constat : Graeme Allwright a marqué la musique de la fin du XXe siècle et popularisé les protest songs en France. Comment peut-on, en effet, l'oublier ? Finalement, Solorazaf apporte la meilleure explication : "A l'image de la chanson "Petit Garçon" que les parents fredonnent à leurs enfants, beaucoup ne savent pas qu'il s'agit d'une composition de Graeme. J'ai une anecdote : un jour, Graeme devait se rendre en train à Dijon, mais je ne pouvais malheureusement pas l'accompagner. Je demande donc à la contrôleuse de prendre soin de lui et de lui rappeler de descendre à Dijon – il avait tendance à s'endormir. Elle me demande son nom. "Graeme Allwright" – *"Désolé, ça ne me dit rien…"* Je lui fredonne le refrain de cette chanson, et là, elle explose : *"Ah, mais oui !"* Graeme fait partie de l'inconscient collectif, il appartient à tout le monde, il est notre patrimoine."



CLUB LECTEURS

Voici quelques pépites estivales à écouter pour "déconfiner".
Attention, le mode de fonctionnement a changé !
Désormais pour participer, il vous suffit de vous rendre sur sur la page **www.guitaristmag.fr/jeuxconcours**, et de remplir le formulaire.
Indiquez bien sûr le titre de l'album que vous souhaitez recevoir. Au nom de la loi du club « Guitarist Acoustic », les premiers arrivés seront les premiers servis.



THOMAS DUTRONC X 10

Blue Note vous fait gagner 10 exemplaires du nouvel album de **Thomas Dutronc**, *Frenchy*, une virée transatlantique dans les standards du jazz et de la chanson française.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



ROCK'N'ROLL SHOW X 10

Aztec Musique vous offre 10 exemplaires du *Rock'n'Roll Show*, le revue rock de **Dick Rivers, Francis Cabrel** et des **Parses**, une tournée éphémère rock'n'roll qui fête ses trente ans.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



CLAIRE PARSONS X 10

Double Moon Records vous fait gagner 10 exemplaires du premier album de **Claire Parsons**, *In geometry*, une adepte des legos musicaux, qui chemine au carrefour du jazz, de la folk, de la pop, du rock, de l'électro et de la musique classique.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



TALISCO X 10

Roy Music vous offre 10 exemplaires du nouvel album de **Talisco**, *Inner Songs*, une relecture introspective de ses principaux hits en mode déconfinement.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



STEVE EARLE & THE DUKES X 10

New West/Fargo vous fait gagner 10 exemplaires du nouvel album **Steve Earle**, *Ghosts of West Virginia*, une plongée dans les styles musicaux qui sont au cœur de la musique sudiste.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.



WATERMELON SLIM X 10

Northern Blues Music/Bertus vous offre 10 exemplaires du nouvel double album live de **Watermelon Slim** , *Traveling Man*, un recueil de pépites de guitare slide et de shuffles blues.

Les 10 premiers mails arrivés à la rédaction remporteront un lot.